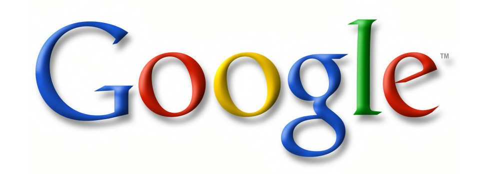


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

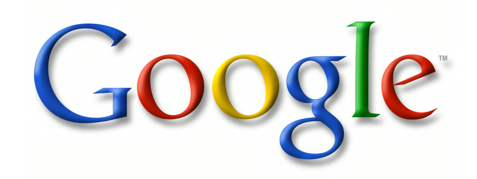
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


LORRAINE
EDWARD
WALTER
πάντα ῥεῖ

848
K114
N

LE

RABELAIS

DE POCHE

TIRÉ A PETIT NOMBRE

Il a été tiré en outre :

100	exemplaires	sur papier de Hollande.
20	—	sur papier de Chine.
20	—	sur papier Whatman.

140 exemplaires, numérotés, et ornés d'un portrait de Rabelais gravé à l'eau-forte par Boilvin.

E. L. Walter

EUGÈNE NOEL

LE RABELAIS DE POCHE

AVEC UN

DICTIONNAIRE PANTAGRUÉLIQUE

TIRÉ DES ŒUVRES

DE FRANÇOIS RABELAIS

Deuxième édition, modifiée et augmentée



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIX



PRÉFACE

I

L'Académie française avait donné pour sujet à son prix d'éloquence de 1876 un *Discours sur le génie de Rabelais, sur le caractère et la portée de son œuvre.* Cela montre que l'Académie, c est-à-dire que notre siècle en ses représentants les plus éclairés, a compris la valeur philosophique et morale du grand écrivain jusqu'ici trop méconnu (je ne dis pas trop inconnu) ou trop négligé dans les sociétés savantes. L'Académie honorant Rabelais, prenant l'initiative de son admission parmi les gloires consacrées, c'est un des signes caractéristiques du temps.

Au reste, le premier de nos écrivains classiques qui ait osé déclarer que Rabelais « va jusqu'à l'exquis » fut un membre de l'Académie

française ; il est vrai que La Bruyère mettait à son admiration des réserves, et c'est aussi, l'on n'en peut douter, ce que fait aujourd'hui l'Académie. Mais, pour comprendre ce qu'il y avait de hardi dans cette déclaration de La Bruyère, il faut se rappeler qu'alors on reprochait à quelques écrivains du siècle précédent d'avoir osé « mettre Rabelais au rang des hommes de lettres ». (Voir *Vie de François Rabelais*, par Sainte-Marthe, en tête des *Epistres de maître François Rabelais, docteur en médecine...* (MDCLI.) Paris, Charles de Sercy.)

Un autre académicien, Voltaire, s'est repenti d'avoir jugé légèrement Rabelais dans un ouvrage de sa jeunesse.

C'est un académicien encore, Fontenelle, qui, dans son *Histoire des Oracles*, a écrit ceci : « Il est certain que Rabelais avait beaucoup d'esprit et de lecture, et un art très particulier de débiter des choses savantes comme de pures fadaises. »

Bernardin de Saint-Pierre, après lui, porta l'éloge de Rabelais, ce semble, jusqu'à l'exagération. De nos jours MM. Sainte-Beuve, Henri Martin, Littré, sont revenus à plus de justesse ; mais, parmi nos grands classiques du XVIIe siècle qui reçurent l'empreinte de maître François, il n'est pas nécessaire, je pense, de citer La Fontaine, Molière, Racine. Celui-ci s'en délectait à huis clos... Il osa pourtant, dans *les Plaideurs,* lui emprunter quelques traits.

Les choses sont bien changées : on ne cache plus son admiration pour l'auteur de *Pantagruel*, et personne aujourd'hui ne songe à lui dénier le droit de cité dans la république des lettres. M. Guizot, dans son *Histoire de France*, n'hésite pas à le placer au rang des plus puissants écrivains de son siècle.

Il y aurait à rappeler aussi des pages éloquentes de P. J. Proudhon et de J. Michelet sur le *Gargantua* et le *Pantagruel*.

Or, s'il est vrai que Rabelais fut, parmi les écrivains de son temps, le plus inspiré du souffle de la *Renaissance*, il ne l'est pas moins que son livre fut alors, pour l'esprit humain, un éclatant signal d'affranchissement...

Mais comment entendait-il cet affranchissement? Par quels moyens espéra-t-il y parvenir? Ç'est ce qui paraît n'avoir pas été encore suffisamment indiqué, et ce qu'on va tâcher d'éclaircir.

La force de Rabelais, comme écrivain, comme philosophe, lui vient en partie de l'antiquité, en partie du temps même où il vit. Dans l'antiquité grecque, il puise le sentiment exquis de la forme, la verve aristophanesque : je l'ai montré ailleurs (*Rabelais, sa vie et son œuvre :* Jouaust, MDCCCLXX) ; l'antiquité romaine lui transmet l'invincible esprit de justice ; enfin, il doit à son siècle les premières lueurs de nos sciences modernes. Au moment où paraît le *Gargantua,* les mathématiques viennent d'être perfectionnées,

et voici que par elles les cieux tout à coup se trouvent agrandis. La terre double sa surface, on commence à mieux interroger la nature physique, la nature chimique (si cela se peut dire) et même la nature vivante.

Rabelais, enfermé jeune dans un monastère, en plein monde scolastique, en pleine moinerie, était sorti de là pour aller à Lyon et à Montpellier étudier les sciences naturelles : astronomie, botanique, médecine. D'élève devenu bientôt maître en ces sciences positives (qu'on me passe le mot, employé ici par anticipation), d'élève, dis-je, devenu bientôt maître, il fit lui-même à Lyon un cours public d'anatomie, après avoir professé la botanique à Montpellier, et il ne tarda pas, dans son livre, à enseigner toutes les sciences : car il avait étudié tout ce qu'on savait alors des sciences naturelles, que volontiers ses anciens maîtres, les moines, eussent appelées diaboliques.

Sous l'influence de ces études, une grande transformation s'était opérée en lui : de moine il était devenu homme. Quelle métamorphose !

Eh bien ! cette évolution morale qu'il avait traversée malgré tant d'entraves et tant de périls, il en éprouvait un tel épanouissement de tout son être, une telle *consolation*, une telle joie, qu'il n'eut plus qu'une pensée, un désir, une *soif :* faire subir la même évolution à ses amis d'abord (les *Pantagruélistes*), et puis à toute la chrétienté, encombrée de moines moi-

nants et ronflants et de docteurs baraliptonnants. Mais quelle navigation terrible que ce passage de rêverie à raison! Jean Bouchet, ami de Rabelais, en conçoit l'idée de son poème : *le Traverseur des voies périlleuses.* Partir de ce monde des *Mathéologiens* pour le royaume de Raison, quel trajet! et que fut à côté l'entreprise de Colomb?

Dire que Rabelais fut ce navigateur intrépide, que son livre n'est que le récit de ses voyages à la recherche de la *Dive,* c'est-à-dire à la recherche de la divine parole demandée à la nature elle-même; ajouter que Rabelais n'eût pu, ni voulu, ni su se hasarder en une telle aventure, s'il n'eût possédé un esprit ardent, attentif à toute étude, à tout art; répéter encore que son livre fut un reflet de la vie universelle, et que, depuis les grandes épopées grecques et orientales, aucune œuvre n'eut, comme la sienne, ce caractère d'universalité, ce serait aujourd'hui ne rien apprendre à personne.

Il importe pourtant d'insister, dès le début, sur cette universalité du génie de Rabelais, afin de bien faire comprendre qu'il est difficile de suivre dans toutes ses pérégrinations un explorateur résolu à tout voir et tout dire. Panurge, rencontrant Pantagruel au début de ses voyages, fait vœu de l'accompagner « voire allât-il à tous les diables ». Ferons-nous ici la même promesse? Non, nous ne suivrons Rabelais qu'aux bons lieux, dans l'examen de son œuvre.

Ce n'est donc pas une analyse des deux « horrifiques » légendes de *Gargantua* et de *Pantagruel* qu'il s'agit de tracer ici ; ce n'en peut être davantage un résumé, même rapide. Aussi ne suivrons-nous pas les héros rabelaisiens dans leurs mythologiques aventures. Saisir l'esprit du livre, essayer d'en pénétrer le sens moral, la portée philosophique et sociale, c'est tout ce que je me propose dans ce nouveau travail. Je renverrai le lecteur, pour les autres points, au livre déjà cité : *Rabelais, sa vie et son œuvre* (Jouaust, 1870). Du reste, je serai bref : il faut, avec Rabelais, se garder des longues dissertations. Nous l'entendrions, du fond de sa tombe, « s'esclaffer de rire » s'il se voyait transformé en un sujet de prône ou de prêche. Je compte aussi m'abstenir de tout panégyrique : il faut, pour parler de Rabelais, même sérieusement, garder quelque chose du bel éclat de rire que lui-même il eut toute sa vie, et qui constitue le trait distinctif de son livre ; il est sain, parce qu'il est gai.

Une fois l'idée conçue de sa « chronique », Rabelais, en effet, se mit gaiement à l'œuvre, et jamais cependant plus périlleuse entreprise n'avait été tentée « depuis que le monde moinant moina de moinerie ».

Si la gaieté le rend sain jusque dans ses folies et « billevesées », il faut dire aussi que de son innocence vient sa force : car nulle idée séditieuse, dans l'esprit de Rabelais, ne s'attachait

à son livre. Pour la réalisation des pensées nouvelles qu'il y enseignait avec tant d'éclat, sa fiance était au roy, au pape, à ces cardinaux illustres dont il fut l'ami, le commensal et le serviteur très fidèle. N'en faisons point un ennemi de ceux-là mêmes qui le protégeaient et qui lui semblaient être (comme à tout son siècle) le véritable espoir de l'avenir; il a fait sous leurs yeux, avec leur aveu, avec leur *approbation* et pour les divertir eux-mêmes, la comédie et la charge des rois, des papes et des princes; mais, individuellement, il ne put être leur ennemi. Aussi nul d'entre eux, si vous en exceptez les farouches, les fanatiques et les *cafards,* ne prit à mal les gaudisseries et « gentillesses » de maître François Rabelais, médecin et secrétaire d'ambassade, attaché au noble et tout-puissant cardinal du Bellay.

Si l'on s'abstient de résumer ici les dits et gestes des héros rabelaisiens, on n'essayera pas davantage de raconter la vie de Rabelais. Tout cela a été produit ailleurs; il ne s'agit, dans cette causerie, que de chercher le sens et l'esprit de son livre.

J'aurai quelquefois à citer notre auteur; je respecterai son texte, je conserverai à ses phrases leurs tournures et leurs mots, même les plus vieillis, mais en les rajeunissant d'orthographe, faisant ainsi pour Rabelais ce qu'on a fait pour les classiques du XVIIe siècle, dont on change les *o* en *a*, les *v* en *u,* et auxquels on fait subir

tant d'autres modifications du même genre qui ne changent rien ni à la contexture ni à l'harmonie de leur phrase.

Reviendrai-je sur l'étendue des connaissances de Rabelais et redirai-je que rien ne paraît lui avoir échappé de ce qu'on savait en son temps? Religion, philosophie, sciences, droit, littérature, sont pour lui non seulement un sujet d'études, mais un sujet de joie et presque de volupté. Jamais, au milieu de tant de fantaisie, nous ne retrouverons dans notre littérature une telle surabondance, un tel luxe d'érudition : une *table* complète des sujets traités ou des auteurs cités dans l'épopée rabelaisienne sera toujours quelque chose d'étonnant.

Mais quel esprit, quelle philosophie se dégage de cette exubérance? Si vous le voulez bien, lecteurs, nous prendrons l'œuvre livre par livre, comme elle parut en son temps, c'est-à-dire de 1532 à 1553. Quand il en commença la publication, Rabelais avait quarante-neuf ans; elle ne fut achevée qu'un peu après sa mort, et il mourut à soixante-dix ans. C'est une période de plus de vingt années, pendant lesquelles l'étude, les voyages, l'expérience, le spectacle des affaires de ce monde, observé de la petite cour très-influente du cardinal du Bellay, put modifier et certainement modifia, développa et affermit sa pensée.

II

Ouvrons donc le premier livre : *la Vie très horrifique du grand Gargantua, père de Pantagruel*. Que trouvons-nous en tête de l'ouvrage? Le portrait et l'éloge de Socrate, « sans controverse prince des philosophes ». Et la première œuvre citée sera *le Banquet* de Platon. Plus tard (liv. V, chap. xxii), il saura très bien dire de Socrate que « le premier il tira des cieux la philosophie, et, de oisive et curieuse, la rendit utile et profitable »; ce qui signifie qu'avec Socrate la philosophie passa de rêverie à raison. Socrate et Platon paraissent avoir été, en effet, les deux sages de sa prédilection : Socrate pour son bon sens, sa sérénité quasi gauloise, et Platon (sans que Rabelais lui-même peut-être s'en rendît bien compte) pour l'élégance, l'éclat, la pureté de son style. Grand prosateur français, il se plaisait aux grands prosateurs grecs et latins... Les enchantements de la forme ont pour lui un attrait irrésistible, et bien dire semble être à ses yeux un argument de vérité : tant il est vrai que l'artiste, en Rabelais, balance le philosophe; émotions, instincts, sont pour lui, autant que les déductions logiques, une base de certitude. Avec cela pourtant, avec « ce rien, mon tout », comme il dit lui-même, il va d'une marche assurée et vaillante. *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* voilà sa devise empruntée à

saint Paul, qui semble avoir été pour lui, parmi les pères de l'Église, ce qu'étaient, parmi les philosophes, Socrate et Platon. C'est par saint Paul, en effet, que le christianisme était passé du monde juif au monde romain.

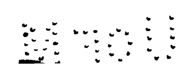
Mais quelles conclusions morales peuvent être tirées de ce premier livre?

Le *Gargantua* se peut diviser, à ce point de vue, en deux parties, dont la première contient un plan d'éducation, la deuxième une très vive et très éloquente protestation contre l'esprit de conquête.

Il s'agit, dans la première partie, de l'éducation du jeune Gargantua, confié par son père Grandgousier à de « vieux rêveurs mathéologiens du temps jadis », sous la conduite desquels le pauvre enfant était en train de devenir « fou, niais, tout rêveux et assotté », de telle sorte que « mieux lui vaudrait rien n'apprendre que tels livres sous tels précepteurs apprendre ».

Mieux, en effet, vaut-il, pour un jeune esprit, garder sa virginité de nature que d'être corrompu et faussé. La non-instruction paraît à Rabelais moins dangereuse qu'une instruction à rebours, analogue à celle que Gargantua, en son premier âge, avait reçue de son « vieux tousseux, maître Jobelin Bridé ».

Le jeune Gargantua sera donc enlevé à maître Jobelin. Malheureusement, lorsqu'on le confie à un nouveau précepteur, l'éducation est déjà commencée, et de quelle manière commencée?



Sa façon de vivre et d'étudier ne sera pourtant modifiée que peu à peu, parce que, dit très sagement Rabelais, « nature n'endure mutations soudaines sans grande violence ».

Quel plan d'études sera suivi? La première partie de la journée est consacrée à la divine Écriture; viennent ensuite les exercices gymnastiques. Mais le dîner qui succède est une véritable *leçon de choses,* dans laquelle sont expliqués les vertus, propriétés, procédés de fabrication ou d'apprêt du pain, du vin, des viandes, racines, graines, fruits, etc.

Au dîner succèdent les jeux arithmétiques, géométriques, etc., auxquels se vient ajouter la musique. Enfin voici l'équitation; il y avait aussi les exercices militaires, la lutte corps à corps, la chasse, la course, la natation, les longues promenades rustiques, causeuses et instructives, les herborisations, et chaque soir la prière.

En certains jours, les exercices militaires sont remplacés par les occupations agrestes, telles que botteler du foin, battre à la grange, scier du bois. D'autres fois, on ira visiter les ateliers et les manufactures, ou bien ouïr les leçons et déclamations publiques et « les concions des bons prêcheurs évangéliques ». L'escrime a ses heures, comme aussi la visite à tous batteleurs, afin de bien considérer « leurs gestes, leurs ruses et soubresauts ».

D'autres fois encore, le jeune Gargantua et ses maîtres s'en allaient aux champs, « et là

passaient toute la journée à faire la plus grande chère dont ils se pouvaient aviser, raillants, gaudissants, se vautrants en quelque beau pré, dénichant passereaux, prenant des cailles, pêchant aux grenouilles et écrevisses.

« Mais, encore que icelle journée fût passée sans livres et lectures, point elle n'était passée sans profit : car, en ce beau pré, ils recolaient par cœur quelques plaisants vers de *l'Agriculture* de Virgile, de Hésiode..., décrivants quelques plaisantes épigrammes en latin, puis le mettaient par rondeaux et ballades en langue française... »

Tel est le premier plan d'études donné par Rabelais : je dis *premier* parce que, plus tard, il en esquissera un deuxième pour l'éducation du sage et bon Pantagruel, fils de Gargantua.

Passons à la seconde moitié du premier livre, c'est-à-dire à la condamnation de l'esprit de conquête, condamnation qui inspire à Rabelais quelques-unes de ses plus belles pages, parmi lesquelles il faut citer la lettre de Grandgousier à son fils Gargantua. La guerre, cependant, nous est montrée là en son seul cas excusable, celui de légitime défense de soi et des siens contre toute agression perfide et tyrannique. Encore est-il ajouté que « l'exploit sera fait à moindre effusion de sang possible ».

Après la lettre de Grandgousier vient le discours adressé au monarque envahisseur Picrocholle : « Où est foi ? où est loi ? où est raison ?

où est humanité? où est crainte de Dieu? Cuides-tu ces outrages être recelés aux esprits éternels et au Dieu souverain, qui est juste rétributeur de nos entreprises? Si le cuides, tu te trompes... »

Quelques pages plus loin, après la victoire, viennent les bonnes paroles du vainqueur Grandgousier à l'un des généraux vaincus de Picrocholle :

« Le temps n'est plus d'ainsi conquêter les empires... Cette imitation des anciens Hercules, Hannibals, Scipions et autres tels, est contraire à la profession de l'Évangile, par lequel nous est commandé garder, sauver, régir et administrer chacun ses pays et terres, non hostilement envahir les autres; et ce que les Sarrazins et barbares jadis appelaient prouesses, maintenant nous l'appelons briganderies et méchancetés... »

Ces paroles ont trois cents ans de date : on pourrait les croire écrites d'hier. Mais une autre observation est à faire : c'est que Rabelais proteste contre la guerre au nom de l'Évangile. L'Évangile, en effet, saint Paul, Socrate, Platon, Hippocrate, sont les autorités qu'il aime surtout à citer. Nous en aurons tout à l'heure encore une preuve nouvelle.

Deux points principaux, ai-je dit, constituent le premier livre de Rabelais. On y en pourrait ajouter cependant un troisième : la fondation de l'abbaye de Thélème, cité modèle et partant antithèse absolue de la cité moinante. Liberté,

famille, seront la loi de ce « séjour d'honneur», et l'on y aura pour règle le saint Évangile (vous l'entendez!) « librement, loyalement, humainement interprété ». Foi aura pour appui, chez les Thélémites, science et conscience. Études, beaux-arts, nobles exercices, sociabilité, courtoisie, douceur et gaieté, voilà l'idéal posé par Rabelais à la fin du premier livre, et nous verrons qu'il y reviendra en faisant du grand et sage Pantagruel « l'idée et exemple de toute joyeuse perfection » (liv. III, chap. LI). Il proscrit de ce séjour les hypocrites, torcous, cagots, scribes, pharisiens, basochiens, *mangeurs du populaire*, et avec eux les usuriers, séditieux, mutins; mais il y appelle, aux accords de sa lyre, tous nobles chevaliers, gentils compagnons et bons docteurs évangéliques qui savent en sens agile, c'est-à-dire librement, annoncer la parole sainte :

La parole sainte
Jà ne soit éteinte
En ce lieu très saint.
Etc.

Vous aurez votre place aussi dans l'abbaye de Thélème, « dames de haut parage, fleurs de beauté ».

Citerons-nous encore du premier livre l'épisode des pèlerins, si plein de bons conseils adressés à tous ces inutiles coureurs de saints lieux, conseils qui, même aujourd'hui, pourraient être renouvelés opportunément?

« O pauvres gens! estimez-vous que la peste vous vienne de saint Sébastien ?

— Oui, vraiment, nos prêcheurs nous l'affirment.

— Dorénavant, ne soyez faciles à ces ocieux et inutiles voyages. Entretenez vos familles, travaillez chacun en sa vocation, instruisez vos enfants et vivez comme vous enseigne le bon apôtre saint Paul. Ce faisant, vous aurez la garde de Dieu, des anges et des saints avec vous, et n'y aura ni peste ni mal qui vous porte nuisance. »

Telle est, dégagée de ses accompagnements « folâtres », la pensée de Rabelais dans son premier livre. Cependant faisons ici la remarque que, malgré sa prudence, malgré sa sagesse, il souriait volontiers à la pensée que ses lecteurs sauraient, eux aussi, l'interpréter « en sens agile », et que peut-être, plus tard, ils franchiraient des barrières que lui-même devait respecter. Vaillance, intrépidité, témérité, le charment ; il sait combien nécessaires elles seront à l'affranchissement du monde. Un peu de folie même, pourvu qu'elle fût gaie, ne lui déplaisait pas. Seuls, les Agélastes (ceux qui ne rient pas), les sombres, les « farouches », lui sont en horreur et mépris. Cafards et torcous ont été bannis du séjour de Thélème ; mais *boutefeux* non plus (notez cela) n'y pourront être admis.

Cy n'entrez pas, fagoteurs de tabuz.

III

Passons au livre II, qui ne fut en quelque sorte qu'un supplément ou *post-scriptum* rapide ajouté au premier.

Ce deuxième livre a pour titre : *Pantagruel, roi des Dipsodes, restitué en son naturel, avec ses faits et prouesses épouvantables.*

Excité par le succès inespéré du *Gargantua,* Rabelais reprit et continua sa « chronique » en faisant son nouveau héros, *Pantagruel,* fils de Gargantua. Le premier avait paru en 1532; le second paraissait en 1533. Il avait été, en quelque sorte, improvisé; sa rédaction s'en ressent un peu, mais la pensée n'a fait que s'affermir. L'auteur y reprend la question de l'éducation et complète son plan d'études. Il faut voir surtout la lettre de Gargantua à son fils Pantagruel, qu'il a envoyé étudier à Paris; il lui rappelle l'instruction que lui-même il a reçue autrefois, grâce aux soins de son feu père Grandgousier; mais, si bonne qu'elle ait été, l'éducation du père ne peut suffire au fils, qui doit « plus haut tendre ».

« Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées, grecque, sans laquelle c'est honte qu'une personne se dise savant, hébraïque, caldaïque, latine. »

Et puis l'invention de l'imprimerie, — Gargantua le dit très bien, — a multiplié les moyens

de s'instruire; les gens doctes abondent; lui-même, dans son vieil âge, vient d'apprendre le grec, et maintenant il se « délecte à lire les Moraux de Plutarque, les beaux dialogues de Platon, les Monuments de Pausanias et les Antiquités d'Athæneus ».

Nous avons vu qu'au début de son livre c'est Platon qu'il cite; c'est toujours à Platon qu'il revient. Voyez, en effet, cette autre recommandation de Gargantua à Pantagruel :

« J'entends et veux que tu apprennes les langues parfaitement... et que tu formes ton style, quant à la grecque, à l'imitation de Platon; quant à la latine, de Cicéron... »

Après les langues, Pantagruel apprendra la géométrie, l'arithmétique, la musique, l'astronomie; mais qu'il laisse de côté, comme abus et vanités, l'astrologie divinatoire et l'art de Lullius.

« Du droit civil, je veux que tu saches par cœur les beaux textes et me les confères avec philosophie.

« Et, quant à la connaissance des faits de nature, je veux que tu t'y adonnes curieusement.

« Puis, soigneusement, revisite les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans contemner les talmudistes et cabalistes ; et, par fréquentes anatomies, acquiers-toi parfaite connaissance de l'autre monde qui est l'homme, et par quelques heures du jour commence à visiter les saintes lettres, premièrement, en grec, le Nouveau Tes-

tament et Épîtres des Apôtres, et puis, en hébreu, le Vieux Testament. Somme, que je voie un abîme de science : car, dorénavant que tu deviens homme et te fais grand, il te faudra issir de cette tranquillité et repos d'étude, et apprendre la chevalerie et les armes pour défendre ma maison et nos amis secourir en tous leurs affaires contre les assauts des malfaisants...

« Mais, parce que, selon le sage Salomon, sapience n'entre point en âme malivole, et science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te convient servir, aimer et craindre Dieu, et en lui mettre toutes tes pensées et tout ton espoir, et, par foi formée de charité, être à lui adjoint, en sorte que jamais n'en sois désemparé par péché. Aie suspects les abus du monde. Ne mets ton cœur à vanité, car cette vie est transitoire; mais la parole de Dieu demeure éternellement. Sois secourable à tous tes prochains et les aime comme toi-même. Révère tes précepteurs; fuis les compagnies des gens auxquels tu ne veux point ressembler, et les grâces que Dieu t'a données, icelles ne reçois en vain. Et, quand tu connaîtras que auras tout le savoir de par de là acquis, retourne vers moi afin que je te voie et donne ma bénédiction devant que mourir... »

Voilà de belles et saines paroles; mais elles sont empruntées à la morale universelle, que Rabelais n'a pas inventée. Son seul mérite ici est de la redire admirablement et d'être par le fond et la forme un fidèle disciple de Platon, de

saint Paul, de Plutarque et de l'Évangile. Mais ce qui est bien de son invention dans ces conseils, ce qui caractérise Rabelais et fait de son plan d'études le plus complet de tous ceux qu'on ait tentés avant nos jours, ce qui le fait supérieur à Montaigne, supérieur à Rousseau, supérieur à tous ceux qui ont traité ce problème de l'éducation, c'est d'y faire entrer l'étude de la médecine, ou, comme on dirait de nos jours, la science de la vie (biologie). Or à qui donne-t-il ce conseil inouï d'étudier et de pratiquer l'anatomie ? Ce n'est pas à un futur médecin, ce qui serait tout simple : c'est au fils d'un roi appelé à régner lui-même. Mais qui disait roi, au XVI[e] siècle, disait législateur, et Rabelais seul, en ce temps-là et sans que personne, pendant trois cents ans, ait osé reprendre cette pensée, entrevit que l'étude de la vie, que l'étude du *microcosme* humain, avait d'utiles et indispensables enseignements à révéler aux législateurs ; que la science de la nature devait avoir action même sur les lois. Après lui, si vous en exceptez peut-être Descartes et Gassendi, qui trouvera-t-on, jusqu'à nos jours, qui ait su voir dans la médecine autre chose qu'un sujet de risée ? Rousseau lui-même tomba dans ce lieu commun de la raillerie à l'endroit des médecins. Les médecins, oui, peut-être, pouvait-on en rire ; mais la science anatomique et physiologique, dont ils étaient après tout les seuls représentants, il fallait l'admirer, la respecter, la propager, l'honorer ; il fallait, en

même temps que Socrate et Platon, en même temps que Plutarque et saint Paul, admirer, méditer, imiter Hippocrate et Galien. Là est, pour les deux premiers livres, le trait caractéristique de Rabelais; là est aussi la gloire de ce grand rieur, qui trouva dans sa compassion des misères de ce monde, dans son désir de soulager les pauvres souffreteux, le plan d'études le plus complet, le plus humain, on pourrait dire le plus divin qui eût jamais été.

Connaître les lois de la vie fut donné par lui, sans hésitation, comme l'un des premiers devoirs royaux. Pour gouverner, diriger, juger les hommes, il faut au moins connaître les lois de leur existence. Cette pensée était simple et grande. Personne ne la comprit. Montaigne, Charron, Fénelon, Rollin, Rousseau, tous, et les étrangers plus encore, négligèrent ce point capital, et la question resta pendant trois siècles dans le plus affligeant *statu quo*.

Le plan de Rabelais n'a aujourd'hui même, dans les écoles publiques, qu'une imparfaite réalisation. Voici pourtant que partout sont admises la physique, la chimie, qu'on n'enseignait autrefois qu'aux seuls médecins; et puis voici qu'après la chimie la botanique commence à y pénétrer. Or qui dit botanique dit étude de la vie végétale; mais déjà l'étude de la vie animale entre dans l'enseignement avec l'histoire naturelle, les notions d'hygiène, etc., qui nécessitent quelques explications de la respiration, de la circu-

lation, etc., etc. Rabelais a demandé le premier cette réforme, bien autrement féconde que la réforme prêchée par Luther et Calvin, et qui, au lieu d'apporter dans le monde un nouvel élément de discorde, y eût introduit un élément de secours, de concorde et de paix.

Mais les médecins, aux XVI[e] et XVII[e] siècles, ont été si ridicules, si rétifs à tout développement de leur art, qu'ils l'ont fait tomber avec eux-mêmes sous la risée publique. Il eût été digne d'hommes tels que Montaigne de dominer un si funeste préjugé; mais Montaigne, Rousseau, tous les autres, sont restés sur ce point inférieurs au *curé-médecin,* qui, lui, avait compris si bien comment le médecin complétait ou préparait le curé. *Curare* (avoir soin) ne suppose-t-il pas cette science de la vie, cette étude de la santé et de la maladie qui rend la pitié féconde? Rabelais exerça loyalement, quelques-uns ont dit *saintement,* ses fonctions de curé; il avait été, à Lyon surtout, un médecin actif et plein de zèle. Il comprit l'un et l'autre rôle et le grand avenir de tous deux. Le curé était l'invention évangélique par excellence; de l'Évangile était née cette magistrature *positive,* la seule qui eût une mission secourable, consolatrice, éducatrice, magistrature qu'on pourrait croire appelée à survivre même aux croyances chrétiennes, mais qui ne devait avoir toute sa puissance qu'au jour où seraient ajoutées à la science évangélique du curé la science du médecin et celle du père de famille. Rabelais eût

probablement, avec plusieurs cardinaux de son temps, avec Luther et tout le protestantisme, poussé jusque-là sa réforme; il eût donné au prêtre la famille et la science. Sa description de l'abbaye de Thélème ne peut, à cet égard, laisser aucun doute.

Voilà l'idéal de Rabelais, sa pensée parfaitement avouée, connue et partagée par ses amis, et très nettement exprimée dans ses deux premiers livres.

IV

Le troisième livre ne parut que quatorze ans plus tard. Ces quatorze années ont été les plus actives de la vie de Rabelais : il a visité Rome et presque toute l'Italie; il a connu tous les hommes illustres de son temps.

La sérénité de son âme ne s'est pas affaiblie. Il nous dira, dès le début de ce troisième livre, que « bon espoir y gît au fond, non désespoir ». A l'influence de Platon s'ajoute désormais et de plus en plus, dans son esprit, celle de saint Paul. « Comment désespérer avec Dieu? » Bon espoir, sérénité, *contentement certain,* voilà ce qui de plus en plus s'est accentué chez Rabelais.

Nous verrons tout à l'heure les admirables chapitres sur les « depteurs et emprunteurs », où Rabelais met en si parfaite évidence la loi de solidarité universelle; et sa conclusion encore

est que le monde est bon, c'est-à-dire *bien ordonné*. Pourquoi donc s'attrister?... Aussi rit-il de tout son cœur!

Mais ici se présente l'horrifique question du mariage de Panurge, laquelle, malheureusement, n'aura sa solution ni dans ce troisième livre, ni dans le quatrième, ni dans le cinquième. bien que pourtant elle ne doive pas cesser d'y être agitée : c'est que Panurge veut savoir trop de choses sur l'humeur, les mœurs et les goûts de sa future épouse; il met d'ailleurs tant de *si* et de *mais* en tous ses propos qu'on n'y saurait « rien résoudre », comme lui dit le sage Pantagruel, qui ajoute : « N'êtes-vous assuré de votre vouloir? Le point principal y gît. » Le « vouloir », le « bon vouloir », c'est en effet ce que partout demande le divin héros de ce livre.

Pour la solution de ce difficile problème du bonheur conjugal que voudrait s'assurer Panurge, on consulte les philosophes, les médecins, les poètes et même les fous les plus renommés; on consulte des muets, enfin on va entreprendre une navigation sans exemple à travers les pays les plus chimériques. *Chimériques!* le sont-ils autant qu'ils en ont l'air? La thèse négative pourrait se soutenir sans qu'il y eût lieu de crier bien fort au paradoxe. Mais passons là-dessus, et supposons que, parmi ces « harpies, oisons bridés, lièvres cornus, canes bâtées, boucs volants, cerfs limoniers et autres telles peintures contrefaites à plaisir pour exciter le monde

à rire », il n'y ait aucune vérité cachée, malgré la déclaration formelle de Rabelais lui-même dès le premier chapitre de son livre. N'oublions pas, cependant, qu'il se fâche à la pensée que quelques-uns pourraient croire qu'il n'est, dans sa « chronique », « traité que de moqueries, folâtreries et menteries joyeuses ».

« ...Et pour le cas que, au sens littéral, vous trouvez matières assez joyeuses... Toutefois, pas demeurer là ne faut... ains à plus haut sens interpréter ce que par aventure cuidiez dit en gaieté de cœur... »

Donc, les voilà partis !... C'est dans ces trois livres de voyages que le grand railleur va s'en donner à son contentement; c'est là qu'il va bafouer « le magasin d'abus ». Et quelle bastonnade aux chattemites, chats fourrés, cagots, grimauds, cafards! Luther et Calvin ont excommunié et maudit la cour romaine; mais que fut cette réprobation en comparaison du formidable éclat de rire de François Rabelais visitant l'île Sonnante et nous décrivant toute « cette hideuse, morveuse, catarrheuse, vermoulue cagotaille » ? (Liv. V, *prologue*.)

Combien il a gagné en verve, en puissance satirique, en hardiesse et en éclat dans ce troisième livre! Dès le *prologue*, on peut l'entrevoir dans ce portrait de Diogène tournant, virant, brouillant, barbouillant, versant, renversant, buttant, boutant, battant, tabustant, culbutant son tonneau pendant le siège de Corinthe! Jamais, ni

avant, ni depuis, la langue française n'avait eu de tels effets. N'oublions pas toutefois qu'ici nous étudions moins l'art que l'esprit et la philosophie de l'œuvre rabelaisienne.

De doctrine proprement dite, il n'y en a pas dans Rabelais. Il s'en fie volontiers aux instincts naturels pour l'accomplissement de l'œuvre sociale; et puis il a confiance au bon ordre de l'univers, il va curieusement à toute doctrine, et pressent que chacune a sa part d'action dans l'œuvre générale. Était-il donc indifférent ou sceptique? Nullement : jamais homme, au contraire, n'eut dans sa pensée plus d'assurance et ne se fia davantage aux sages lois qui dirigent le monde. Mais point de dissertation, rien qui sente l'école, le collège ou le prêche. Sa sûreté de conscience, sa rectitude de pensée, éclatent en mots admirables, trop peu remarqués encore.

Ainsi, voilà Panurge plongé, à propos de son mariage, en d'inextricables perplexités. Toutes les philosophies seront interrogées, et, vraiment oui, les sceptiques nous apparaîtront dans cet universel conclave; mais les deux héros, les deux sages, Gargantua et Pantagruel, partageront-ils leur scepticisme? Dans ce tintamarre de toutes les doctrines, la question du mariage de Panurge se trouve à la fin tellement obscurcie, compliquée, embrouillée; le pyrrhonien Trouillogan fait si bien, que toutes les raisons chancellent, divaguent et tombent dans l'incertitude universelle. Le vieux Gargantua entre alors dans la

salle; il écoute un instant la délibération et s'écrie attristé :

« ...Le monde, à ce que je vois, est devenu beau fils depuis ma connaissance première. En sommes-nous la ?... »

En sommes-nous là? Voilà, pour ce troisième livre, la vraie moralité de la fable rabelaisienne. Elle suffit : si diverses, si multipliées, si contradictoires que puissent nous paraître les doctrines des philosophes, ne nous laissons pas aller au doute : le doute a vu de siècle en siècle s'amoindrir son empire. Ce qui s'accroît, s'étend, se fortifie incessamment, c'est la certitude. Quant à la foi primitive, elle ne serait plus aujourd'hui qu'aveuglement. Rabelais, en effet, dès le premier livre, à propos de la naissance de Gargantua, a parfaitement démontré que foi est argument d'absurdité. Sa soif de vérité et de réalité ne trouve point à se satisfaire dans cette foi factice et fragile, dans cette foi négative; il lui faut la *foi profonde,* la foi positive, appuyée sur Nature et Raison. Du reste, nul homme, en son temps, n'entrevit mieux que lui comment l'observation de la nature nous conduisait à plus de certitude. Revenant, vers la fin de son livre, à cette idée fondamentale, il l'exprime en ces termes magnifiques : « Dieu élargira connaissance de soi et de ses créatures. »

Rabelais donc fut déiste. Et que pouvait-il être autre chose?

Athée? Pour rien au monde il n'eût accepté

cette qualification. Sans doute, il a ri de ceux qui prétendent nous donner une définition de Dieu; il a senti qu'ici la science et la sagesse humaine devaient s'arrêter; mais la négation autant que la définition et l'explication de Dieu lui paraissait impossible, et toute tentative en ce genre excite sa gaieté : « Hai, hai, hai, et de qui êtes-vous appris ainsi discourir et parler de la puissance et prédestination de Dieu, pauvres gens ? Paix! St, st, st!... » (*Nouveau prologue* du livre IV).

Notons aussi (liv. III, chap. xxx) cette parole de Panurge au théologien Hippothadée, à propos de la volonté divine : « Vous me remettez au conseil privé de Dieu, en la chambre de ses menus plaisirs. Où prenez-vous le chemin pour y aller, vous autres Français? »

Une fois pourtant, à l'aide d'une image empruntée à la géométrie, il essaye de donner, lui aussi, une idée de l'Être des êtres en l'appelant, avec Empédocle, « sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part ».

Il faut donc avouer que Rabelais reste, malgré ses audaces, fidèle à l'Évangile et à saint Paul, qui, dans sa pensée, — je l'ai dit déjà, — s'unissait très bien à Platon et à Socrate. Il reste fidèle à l'Église, fidèle à la papauté, telle que l'eût entendue Léon X, telle que l'eussent entendue, en France, plusieurs évêques et cardinaux très doctes, parmi lesquels on doit placer l'évêque du Bellay et le cardinal Odet, ses amis et pro-

tecteurs. Malheureusement l'Église, qui s'était un instant flattée, avec ces nobles et généreux esprits, d'être elle-même l'émancipatrice des peuples chrétiens, qui avait commencé en Italie, du moins, de les initier aux arts et aux sciences; l'Église, forcée par la polémique rétrograde des réformateurs de s'enfermer dans l'étroitesse biblique, l'Église retomba de Léon X à Loyola.

Rabelais avait une autre raison philosophique, — outre les raisons personnelles, — de rester encore attaché à l'Église : c'est que, mieux que personne, — et il nous l'a très bien dit, — il savait que « Nature n'endure mutations soudaines sans grande violence ».

Le hardi penseur n'était nullement, — et je l'ai dit, — un *révolutionnaire* dans le sens que depuis on a donné à ce mot; il savait qu'aujourd'hui doit être la suite et non pas le renversement d'hier; il savait à quoi les peuples s'exposent par ces bouleversements soudains; il pensait qu'une société depuis mille ans chrétienne, dût-elle un jour ne plus l'être, ne pouvait subir brusquement une telle mutation; et il n'en abhorrait que plus l'horrible « cagotaille » qui, par ses vices, son ignorance, son entêtement, préparait les voies aux Luthers et aux « enragés Calvins ». Il eût voulu voir l'Église ouvrir ses portes aux sciences et aux arts; mais l'Église, attaquée, ramenée en arrière par les étroitesses luthériennes et calvinistes, se mit, dans son affolement, à les refermer.

Entre Léon X et Luther, ne croyez pas que Rabelais eût hésité un moment. Du côté du pape eussent été ses sympathies, mais à la condition pourtant que le pape eût éloigné Loyola.

Il a flétri les oiseaux ineptes de l'île Sonnante; mais Léon X les eût flétris comme lui, parce qu'il y eût vu, lui aussi, une cause de danger et de ruine pour la chrétienté. Léon X et ses successeurs immédiats n'eurent rien tant à cœur que la réforme des mœurs ecclésiastiques. Quant à la rénovation du dogme, Léon X et quelques cardinaux, du Bellay à leur tête, l'eussent voulue certainement plus large et plus lumineuse que ne la concevaient ces durs théologiens Martin Luther et Calvin.

On s'étonnera sans doute d'entendre parler des sympathies de Rabelais pour la papauté; mais oublierait-on que Rabelais fut le bien accueilli et le protégé de deux papes? oublierait-on qu'il eut pour amis et pour maîtres les prélats les plus justement illustres de son temps? oublierait-on qu'il exerça lui-même les fonctions ecclésiastiques? S'il eût ouvertement ou en secret désiré la ruine des institutions chrétiennes, quel homme eût-il donc été? Qu'il en ait prévu la transformation, qu'il ait, avec les papes eux-mêmes, essayé de préparer cette transformation, ceci est de toute évidence; mais lui prêter des pensées factieuses, c'est un outrage au sens commun, c'est un outrage à Rabelais lui-même. Ajoutons encore ce point que confi-

dent, ami, médecin, secrétaire du cardinal du Bellay, un des habiles diplomates et des plus grands politiques de son temps, l'auteur de *Pantagruel* n'ignorait pas que, si l'on peut porter sa pensée de plusieurs siècles en avant, on n'y peut porter son action, et qu'à toute mutation sociale le temps est indispensable. Eh quoi ! Rabelais aurait voulu subitement réaliser ce qui même ne devait pas être encore possible trois siècles après lui ! Et pourtant, depuis Rabelais, que de progrès accomplis et combien de choses aujourd'hui réalisées que de son temps il était à peine permis d'imaginer !

Cela dit, j'achève l'examen de ce troisième livre pour y noter ce dernier trait bien caractéristique du génie de Rabelais.

Si, dans le premier livre, il a flétri l'esprit de conquête, s'il a condamné la guerre en tout autre cas que celui de légitime défense de soi ou des siens, ainsi que de ses amis et alliés, il osera maintenant faire de la guerre le partage des animaux, et la supériorité de l'homme sur tous les autres êtres consistera en ceci surtout (selon Rabelais) que l'homme est né « sans armes ni offensives ni défensives », destiné à la paix, non à la guerre, destiné « à jouissance mirifique de tous fruits et plantes végétables, à domination pacifique sur toutes bêtes ». (Liv. III, chap. VIII.)

Mais passons au quatrième livre, le seul qui ait paru en deux parties et qui ait eu, par conséquent, deux prologues.

V

Lorsqu'il publia la première moitié du quatrième livre, Rabelais avait trouvé un refuge à l'abbaye de Saint-Maur ; l'Église s'était de plus en plus assombrie ; les vieux partis l'emportaient ; on avait résolu de résister à tout prix à la Réforme. Les bûchers se multipliaient, on s'acheminait aux massacres.

La calomnie ne manqua pas d'attaquer Rabelais pour son troisième livre. La situation était certainement inquiétante pour lui : la Sorbonne venait de se déclarer contre le *Pantagruel*.

Rabelais, en train d'écrire son quatrième livre, ne se donna pas le temps de l'achever. Il en publia, dès 1547, la première partie, qu'il dédia au cardinal Odet. Heureusement la protection royale, ajoutée aux protections épiscopales, lui vint en aide, et même il ne tarda pas d'obtenir ia cure de Meudon, qui fut pour lui le salut définitif. Mais, avant son transfert de Saint-Maur à Meudon, il acheva et publia son quatrième livre. Ce fut, au milieu des dangers qui l'entouraient, la plus hardie de ses publications. Pendant que le désespoir, la terreur et la rage s'emparaient de l'Europe entière, c'est l'ineffable allégresse, c'est l'éclat de rire, qui de plus en plus vont tout envahir dans l'œuvre rabelaisienne : tout y passera, ciel et terre, religion et

philosophie; les idées de Platon même lui seront, aussi bien que les atomes d'Épicure, un sujet non pas de sarcasme ni de mépris, mais de gaieté.

Rabelais, sans nulle hésitation, introduit quelquefois dans son histoire pantagruélique des fragments de la « sainte Écriture ». C'est ainsi que nous le verrons dans le *Nouveau prologue* de ce quatrième livre placer un épisode tiré de l'Évangile. Rien de plus libre que sa traduction, mais rien de plus respectueux, bien qu'il ne se fasse pas faute d'y introduire le petit grain de fantaisie et de belle humeur. Il donne ainsi au texte évangélique sa véritable interprétation française.

On peut lire dans saint Luc (chap. XIX, vers. I et suiv.) :

1. Jésus, étant entré dans Jéricho, passait par la ville.

2. Et il y avait un homme nommé Zachée, chef des publicains et fort riche.

3. Qui avait envie de voir Jésus pour le connaître, et qui ne le pouvait à cause de la foule, parce qu'il était fort petit.

4. C'est pourquoi il courut devant et monta sur un sycomore pour le voir, parce qu'il devait passer par là.

5. Jésus, étant venu en cet endroit, leva les yeux en haut, et, l'ayant vu, il lui dit : « Zachée, hâtez-vous de descendre, parce qu'il faut que je loge aujourd'hui dans votre maison. »

6. Zachée descendit aussitôt et le reçut avec joie.

7. Tous ceux qui le virent disaient en murmurant : « Il est allé loger chez un homme de mauvaise vie. » . . . .
. . . . (*Traduction de Lemaistre de Sacy.*)

Rabelais, lui aussi, va nous conter cette histoire ; mais voici en quels termes elle sera par lui traduite et commentée :

« ...Par les sacres Bibles vous trouverez que de ceux les prières n'ont jamais été éconduites qui ont médiocrité requis, exemple au petit Zachée... Il souhaitait, rien plus, voir notre benoît sauveur autour de Jérusalem. C'était chose médiocre et exposée à un chacun ; mais il était trop petit, et parmi le peuple ne pouvait. Il trépigne, il trotigne, il s'efforce, il s'écarte, il monte sur un sycomore. Le très bon Dieu connut sa sincère et médiocre affectation, se présenta à sa vue et fut non seulement de lui vu, mais outre ce fut ouï, visita sa maison et bénit sa famille. »

C'est dans ce livre que nous seront décrites l'île de Médamothi, où règne le roi Philophane, et l'île d'Ennasin, dont les habitants ont le nez fait en as de trèfle. Mais, en voyant ces gens-là, le bon Pantagruel, toujours si calme, est sur le point de perdre contenance, non à cause de leur nez, mais à cause des étranges alliances du pays : car il n'y a là ni pères ni mères, ni aucune des parentés de notre monde, pas de famille ; la na-

ture renversée, outragée... Fi! Pantagruel ne veut résider et vivre qu'aux lieux où il y a des affections humaines, qu'aux lieux où sont connus et respectés les liens du sang.

Partis de là, ils tombent au pays des *Chicanous* et dans toutes sortes d'îles fantastiques, île de Chéli, de Procuration, de Tohu et de Bohu, île des Macréons et de Tapinois, île Farouche, île de Ruach, île des Papefigues, île des Papimanes; mais j'ai promis de ne pas analyser ici le livre et d'en rechercher seulement l'esprit. On doit dire pourtant que la science encyclopédique de Rabelais devient, dans ce quatrième livre, véritablement surprenante et parfois quasi prophétique, comme quand il écrit ceci, par exemple, au départ des voyageurs pour « le *Cathay* (la Chine), dans l'*Indie supérieure* ».

« L'avis de Xénomanes fut ne prendre la route ordinaire des Portugais, lesquels, passant la ceinture ardente et le cap de Bona Speranza, sur la pointe méridionale d'Afrique, outre l'équinoxial, et perdant la vue et guide de l'essieu septentrional, font navigation énorme. Ains, suivre au plus près la parallèle de ladite Indie et gyrer autour d'icelui pôle par occident, de manière que, tournoyans sous septentrion, l'eussent en pareille élévation comme il est au port de Olonne, sans plus en approcher, de peur d'entrer et être retenu en la mer Glaciale... » (Liv. IV, chap. I.)

Rabelais, dans ce quatrième livre, outre les

Chicanous, nous fait connaître les Papefigues, les Papimanes et le vieil évêque Homenaz, dont toute la vie se passe à crier : *Miracle!* C'est là aussi qu'il faut répéter avec Sainte-Beuve que la prose française « ne s'était jamais trouvée à pareille fête », et l'on peut ajouter à pareille bataille.

« Je voudrais, dit Epistémon, avoir payé chopine..., et que eussions à l'original collationné les terrifiques chapitrés *Execrabilis, De Annatis, Per totum, Cum ad monasterium,* et certains autres, lesquels tirent par chacun an de France en Rome quatre cent mille ducats et davantage. Est-ce rien? — Cela, dit Homenaz, me semble toutefois être peu, vu que France la très chrétienne est unique nourrice de cour romaine. Mais trouvez-moi livres au monde, soit de philosophie, de médecine, des lois, des mathématiques, des lettres humaines, voire (par le mien Dieu) de la sainte Ecriture, qui en puissent autant tirer! Point, nargue, nargue, vous n'en trouverez point de cette auriflue énergie, je vous en assure.

« Encore ces diables hérétiques ne les veulent apprendre et savoir. Brûlez, tenaillez, cisaillez, noyez, pendez, empalez, épautrez, démembrez, éventrez, fricassez, grillez, trançonnez, crucifiez, bouillez, escarbouillez, écartelez, débézillez, déginguandez, carbonadez ces méchants hérétiques décrétalifuges, décrétalicides, pires que homicides pires que parricides, décrétalictonnes du diable. »

Je demande pardon de tant de citations; mais la forme, chez Rabelais, joue un tel rôle qu'il est impossible de n'en pas remettre de temps en temps quelques exemples sous les yeux du lecteur. La forme, c'est-à-dire la gaieté (la gaieté du style, chose si rare!), est quelquefois le fond même, l'esprit et l'on pourrait dire la moralité de Rabelais. Le rire est sa force, le rire est presque son idéal. Aussi qu'a-t-il voulu représenter en Pantagruel? « L'idée et exemple de toute joyeuse perfection. » Je l'ai déjà dit, et l'on ne saurait trop le répéter, il donne à la France sa véritable épopée, l'épopée du rire, mais aussi l'épopée de la raison et de la bonté : il dit partout *le bon* Pantagruel.

Les *Mystagogues,* dans tout le moyen âge, avaient eu pour idéal l'inaction; l'action, au contraire, l'action portée à sa plus haute puissance, mais accomplie librement et gaiement, voilà pour Rabelais le point capital. Voltaire écrit quelque part :

> Le travail est mon Dieu; lui seul régit le monde;
> Il est l'âme de tout.

Rabelais, deux siècles avant lui, avait flétri les « ocieux gastrolâtres, rien ne faisant, point ne travaillant, poids et charge inutile de la terre ».

Avant de quitter ce quatrième livre, une remarque encore est à faire : *Rabelais, médecin,* écrit sa « chronique » en vue de ses malades : « Car

à vous, non à autres, leur dit-il, sont dédiés mes écrits. » Mais combien innombrables ils étaient, ces malades! Le genre humain tout entier ne pouvait pas ne pas paraître tel à ce libre et lumineux esprit : aussi tient-il compte parfaitement de cet état pathologique. Avant d'entreprendre la guérison du malade, il faut lui complaire, le charmer : c'était l'opinion d'Hippocrate, très bien rappelée par Rabelais dans sa dédicace au cardinal Odet, et il avoue que les bizarreries dont il emplit sa « chronique » ne sont que pour égayer les malades.

« Ainsi me suis-je accoutré, dit-il, non pas pour me gorgiaser et pomper, mais pour le gré du malade lequel je visite, auquel seul je veux entièrement complaire, *en rien ne l'offenser ni fâcher*. »

Paroles humaines, paroles empreintes de bonté, de sagesse et de savoir, comme n'en faisaient entendre prêcheurs, ni docteurs, ni réformateurs. Et ceci encore est un trait caractéristique du génie de Rabelais. Mais de quelle maladie sont atteints ceux qu'il essaye de guérir? Il n'en dira rien dans son livre; il paraît, au contraire, s'y adresser à des malades qui ne sont pas ceux qu'il a le plus particulièrement en vue.

Pour pénétrer sa pensée à ce sujet, il faut consulter quelque chose de plus intime, une lettre confidentielle écrite de Lyon en 1532 (il avait alors quarante-neuf ans) au plus cher de ses amis, à celui qui autrefois l'avait tiré de

l'*in pace* des moines, au « tant humain, tant débonnaire et équitable André Tiraqueau » :

« *Qui fit, Tiraquelle doctissime, ut in hac tanta seculi nostri luce, quo disciplinas omnes meliores singulari quodam deorum munere postliminio receptas videmus, passim inveniuntur, quibus sic affectis esse contigit ut e densa illa gothici temporis caligine, plus quam cimmeria, ad conspicuam solis facem oculos attollere aut nolint, aut nequeant?... An vero quod ea vis tenebrarum hujusce modi ut quorum oculis semel insiderint, eos suffusione immedicabili perpetuo sic hallucinari necesse sit et cæcutire, nullis ut postea collyriis aut conspicilliis juvari possint...* »

La maladie qu'il essaye de combattre, c'est l'hallucination. Malheureusement cette hallucination est de telle nature que ceux qu'elle a une fois frappés n'en veulent plus guérir, et qu'il devient nécessaire de les laisser dans leur aveuglement et leur vertige : *ut sic hallucinari necesse sit...*

Mais Rabelais fera autour d'eux éclater une si vive lumière, si gaie, si vivifiante, si bienfaisante, que peut-être d'eux-mêmes leurs yeux s'ouvriront !...

VI

Au prologue du cinquième livre, qui ne fut publié qu'après sa mort, Rabelais nous avoue

une autre de ses pensées intimes, on pourrait dire une de ses passions : c'est son amour pour la langue française, dont il entrevoit bien, — grand artiste qu'il est, — la richesse, la variété, la grâce et la force.

« Par arguments non impertinents et raisons non réfutables, dit-il, je prouverai en barbe de je ne sais quels centonifiques botteleurs de matières cent et cent fois grabelées, rapetasseurs de vieilles ferrailles latines, revendeurs de vieux mots latins, tous moisis et incertains, que notre langue vulgaire n'est tant vile, tant inepte, tant indigente et à mépriser qu'ils l'estiment. »

Et c'est en effet ce qu'il a péremptoirement démontré dans son œuvre qui doit à son style une si grande partie de sa célébrité. Supposez un Rabelais sans style, et demandez-vous qui le lirait jamais. Ni son savoir, ni ses hardiesses, ne l'eussent sauvé de l'oubli et du mépris peut-être, car il ne lui fût plus resté que ces « grossièretés », ces « ordures », que déplore La Bruyère dans les lignes, tant de fois citées, où il appelle son livre un « monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse et d'une sale corruption ».

Mais pénétrons un peu dans ce cinquième livre :

« Continuant notre route, naviguâmes par trois jours sans rien découvrir. Au quatrième, nous aperçûmes terre, et nous fut dit par le pilote que c'était l'île Sonnante, et entendîmes un

bruit de loin venant fréquent et tumultueux, et nous semblait que ce fussent grosses cloches, petites et médiocres, ensemble sonnantes comme l'on fait à Paris, à Tours, Jargeau, Nantes et ailleurs, aux jours de grandes fêtes. Plus approchions, plus entendions cette sonnerie renforcée. »

Les voilà dans l'île Sonnante, peuplée d'oiseaux si étranges : Prêtregaux, Clergaux, Évêgaux, Cardingaux, Monagaux et Papegaut, « unique en son espèce ».

« Des clergaux naissent les prêtregaux et monagaux, sans compagnie charnelle; des prêtregaux naissent les évêgaux, d'iceux les beaux cardingaux; et les cardingaux, si par mort ne sont prévenus, finissent en papegaut, et n'en est ordinairement qu'un... »

Et savez-vous, bonnes gens, de quoi vivent ces bienheureux oiseaux? « Des revenus de sonnerie. »

Mais écoutez ceci :

« En cette île vous n'avez que cages et oiseaux. Ils ne labourent ni ne cultivent la terre : toute leur occupation est gaudir, gazouiller et chanter. De quel pays vous vient cette corne d'abondance et copie (profusion) de tant de biens et friands morceaux ?

— De tout le monde, répondit Editue. Exceptez-moi quelques contrées des régions aquilonnaires, lesquelles, depuis quelques certaines années, ont mu la camarine.

— Chou ! dit frère Jean; ils s'en repentiront, dondaine ; ils s'en repentiront, dondon... »

Et le chroniqueur, maintenant lancé, ne s'arrête plus, et sa verve, son éclat de rire, sa colère et ses imprécations iront se fortifiant, se succédant et multipliant; il y aura dans sa prose des effets de trombe, de cataclysme et de tempête qu'on n'a plus revus depuis.

De l'île Sonnante ils iront dans l'*île des Ferrements,* dans l'*île de Cassade;* enfin, ils passeront le *Guichet*, où les voici prisonniers « par le commandement de Grippeminaud, archiduc des chats fourrés ».

Les chats fourrés sont « bêtes horribles et épouvantables; ils mangent les petits enfants et paissent sur des pierres de marbre; ils grippent tout, dévorent tout et conchient tout; ils brûlent, écartèlent, décapitent, meurtrissent, emprisonnent, ruinent et minent tout sans discrétion du bien et du mal ».

C'est ici qu'éclatent contre la barbarie judiciaire des cris terribles et vengeurs. On venait de brûler vif en Grève un des amis de Rabelais, l'imprimeur Étienne Dolet. L'indignation est en lui encore frémissante.

Le voyage se continue ainsi d'île en île, et dans chacune de ces îles nous apparaît quelque folie humaine.

Voici la Quinte-Essence, qui guérit les malades par chansons. En ce pays étrange, on tire le lait dans des cribles, on fait la chasse au vent avec

des filets, on laboure et on ensemence le sable... Des sentinelles sont occupées sur des tours à garder la lune des loups. Jamais les habitants du royaume de Métaphysique et leur reine Entéléchie ne s'étaient vus de la sorte « blasonnés ». Enfin tant vont, naviguent et tracassent les voyageurs pantagruéliques, qu'ils arrivent d'aventure en aventure chez les « frères Fredons, fondateurs d'une nouvelle religion », c'est-à-dire fondateurs d'un nouvel ordre religieux qui n'est autre que celui d'Ignace de Loyola. C'est à ce propos que l'un des voyageurs s'écrie :

« En Germanie, on démolit les monastères ; ici on les érige à rebours et à contre-poil. »

Du pays des Fredons, qui ne parlent que par monosyllabes, on passe au royaume de Satin, où règne un petit vieillard bossu, contrefait et monstrueux, appelé *Ouï-dire*. C'est lui qui, dans son royaume, enseigne toute science, et dans ce malheureux pays tout s'apprend *par Ouï-dire*, rien par vérification, expérience ou raison.

Heureusement les voyageurs arrivent en Lanternois, et finalement à l'oracle de la Bouteille, dernier terme de leurs pérégrinations.

Eh bien ! en toute occasion solennelle, durant cette interminable traversée, c'est l'influence de Socrate et de Platon qui toujours reparaît. A la mort du poète *Raminagrobis*, qui lui rappelle tant d'autres morts étranges, celle entre autres de son ami et protecteur Guillaume du Bellay, « le redouté seigneur de Langey ». « Il m'en

souvient, dit-il, et encore me frissonne et me tremble le cœur. »

Pantagruel ne peut imaginer que de telles âmes et douées de tels dons (le seigneur de Langey était mort en prophétisant des choses qu'on avait vu se réaliser depuis) ne soient pas immortelles.

« Je crois, dit-il, que toutes âmes intellectives sont exemptes des ciseaux d'Atropos... » S'il ne lui déplaît pas de voir s'éteindre les esprits grossiers et vulgaires, il ne peut supporter la pensée que les âmes héroïques et divines soient anéanties. Platon, Socrate, continuent de diriger la pensée du philosophe; mais le médecin conserve ses deux grands maîtres Hippocrate et Galien, tandis que, homme d'Église et curé, ce sont saint Paul et l'Évangile qui le guident.

Rappellerai-je ici le mot de la Dive Bouteille et l'interprétation qu'en fait la pontife Bacbuc! Personne ne peut l'avoir oubliée de ceux qui ont lu Rabelais... Des paroles inspirées par lesquelles la prêtresse termine l'épopée rabelaisienne, je ne recueillerai que les suivantes :

« A bien sûrement et plaisamment parfaire le chemin de la connaissance divine et chasse de sapience deux choses sont nécessaires : guide de Dieu et compagnie d'homme... »

Seuls, isolés les uns des autres, les hommes ne peuvent rien, ni pour le bonheur, ni pour la sagesse, ni pour la science.

Que toute cette sagesse ait fait partie de l'esprit de Rabelais, il n'en faut pas douter; seulement cette sagesse ne lui est pas propre, il l'a reçue des philosophes de l'antiquité et ne fait que la traduire magnifiquement.

Mais sa doctrine à lui, quelle est-elle? Elle consiste, ce semble, à ne se faire le disciple absolu d'aucune des doctrines anciennes et à ne les admettre qu'avec le contrôle de l'élément nouveau que l'étude et l'observation de la nature ont mis aux mains des nombreux chercheurs de la vérité, qu'il entrevoit bien plus dans l'avenir que dans le passé, car la pontife Bacbuc, interprète de la nature, vient de le dire (et j'ai déjà cité cette parole) : « Dieu élargira connaissance de soi et de ses créatures. »

Voilà ce qui vraiment, dans ces inspirations de la prêtresse, caractérise Rabelais. Ceci est bien à lui, et rien, mieux que cette parole, ne caractérise le XVIe siècle : c'est le cri d'espoir immense qui fit la *Renaissance*.

S'il est vrai qu'une grande partie de l'épopée pantagruélique ne soit souvent qu'un éclatant et majestueux réveil de l'antiquité, il faut avouer aussi que l'empreinte du génie rabelaisien, l'empreinte de son sourire, de sa gaieté, de sa « foi profonde » en un épanouissement infini de tout ce qui a vie, apparaît presque à chaque page : il a des impressions de jeunesse d'une vigueur qu'on n'a plus retrouvée.

Qui ne se rappelle, dans sa leçon d'anatomie

(liv. III, chap. IV), les paroles sur le sang, sur la vie, sur toute cette série de mouvements moyennant lesquels « *elle* imagine, discourt, juge, résout, délibère, ratiocine et remémore »? Il y a *elle* dans la phrase de Rabelais, mais à quoi se rapporte ce pronom féminin? On n'en sait rien: tous les mots de la phrase sont masculins.

Mais ce qui est à lui surtout, c'est sa langue unique, qu'on n'a plus reparlée jamais; c'est sa sérénité, sa gaieté, son assurance en un monde où, malgré tout, l'ordre domine avec une marche incessante vers une plus ample connaissance et une pratique plus sage des lois de la nature. Nul livre, à l'égal du sien, ne plante au fond de l'âme, comme eût dit Montaigne, le bon espoir et le bon vouloir. En cela, personne ne paraît avoir mieux que lui représenté le génie même de la France.

Cette nef pantagruélique (altérée de toute soif) qui s'en va d'île en île à la recherche du *piot*, les visitant toutes, ces îles, sans se fixer en aucune, n'est-ce pas le monde en marche apprenant et s'instruisant et se perfectionnant toujours? Si les navigateurs pantagruélistes sont encore un peu retenus par quelques enchanteurs de l'ancien monde, ils sont du moins entrés, pleins de confiance, dans les voies scientifiques, qui sûrement les mèneront à quelque bonne doctrine... Allez de là à Galilée, à Gassendi, etc., etc.; passez aux philosophes du XVIII[e] siècle, et voyez où seront conduits Pantagruel et ses compa-

gnons en continuant de siècle en siècle leur voyage jusqu'à l'heure présente...

Rabelais ne pouvait, il y a trois cents ans, atteindre le but; mais il trouva la voie et sut y marcher vaillamment. Voilà sa gloire, qui n'a pu être bien appréciée que de nos jours.

VII

Un dernier mot sur le travail qui va suivre:

Il était assez difficile de publier un RABELAIS DE POCHE à l'usage de tous. On l'a essayé pourtant; mais le lecteur ne doit pas oublier que Rabelais, quoi qu'on fasse, sera toujours Rabelais, et que l'on ne tirera jamais de ses œuvres un livre pour l'éducation des demoiselles. Aussi n'est-ce pas ce que l'on a tenté ici. Nous avons eu en vue surtout de remettre en lumière, dans ces fragments, la belle langue de nos pères. On a fait précéder ce recueil d'un abrégé rapide de l'œuvre de Rabelais, qui, je crois, facilitera beaucoup l'intelligence de l'œuvre complète, et qui, dans tous les cas, ne sera pas, je l'espère, la partie la moins amusante du livre. Si, malgré tous nos soins, l'on trouvait encore dans ces extraits certaines histoires, certaines réflexions trop vives ou trop naïves, on pourrait désigner ici aux lecteurs délicats les articles auxquels ils feront bien de ne pas s'arrêter.

Les dames, par exemple, pourraient passer

sans les lire, dans notre DICTIONNAIRE PANTAGRUÉLIQUE, les mots : *Ane, — Anneau d'Hans Carvel, — Avignon, — Bergerottes, — Chanson, — Diable de Papefiguière, — Femme, — Lieues de France, — Lion.*

Mais, le dirai-je? je crains que ces passages ne soient précisément ceux qu'on lira le plus.

Après tout, si l'on nous reprochait d'avoir fait une publication un peu rabelaisienne, nous aurions à répondre que cet inconvénient était inévitable dans une œuvre où il s'agissait d'analyser et de citer Rabelais. Il me semble que notre excuse vis-à-vis du public est tout entière dans ces mots.

Nous n'avons qu'un but en publiant ce recueil : réapprendre à nos contemporains la vraie langue française, et montrer par ces fragments que, sauf l'orthographe, sauf deux ou trois tournures de phrases et quelques différences de prononciation, la langue de Rabelais est encore aujourd'hui celle du peuple. Aussi, pour refaire du PANTAGRUEL un livre accessible à tous, il ne fallait que lui donner l'orthographe actuelle, redresser quelques inversions imitées des langues anciennes, effacer ce qui ne s'adressait qu'aux contemporains, enlever à cette œuvre l'obscure mythologie dont elle fut à dessein enveloppée, et qui seule en rendit la publication possible au milieu des bûchers et des gibets du XVI[e] siècle; puis il fallait en extraire quelques articles, les donner dans leur ordre alphabétique,

en composer un dictionnaire pantagruélique, et aller ainsi bravement depuis A jusqu'à Z.

Si des lecteurs superficiels s'effarouchaient de certains mots du texte rabelaisien, on leur répondrait que ces mots étaient en usage aux XVI[e] et XVII[e] siècles, comme ils le sont encore aujourd'hui parmi le peuple; mais nos *précieux* et *précieuses*, en dépit de Molière, les ont bannis du beau langage. Le mot de Sganarelle, entre autres, a été définitivement proscrit, — chose admirable! — par les gens les plus sujets au désordre qu'il exprime.

Le mot si joli, si net, si bref, dont nous conservons les heureux dérivés *acculer, reculer, reculade*, etc., a été détrôné par le mot *derrière*, mot vague qui, s'appliquant à l'homme, ne peut que désigner indistinctement, des talons à la nuque, tout le derrière humain. Essayez d'en tirer les dérivés que l'on obtient avec l'autre.

Le mot *bren*, de décence admirable par sa prononciation rapide, qui désignait l'objet sans que la langue et l'esprit s'y arrêtassent, avait aussi d'excellents dérivés : *breneux, breneuse, embrener*, etc. Nous l'avons remplacé par deux ou trois vilains mots à syllabes traînantes, où la langue s'empêtre, et qui restent sans dérivés et sans filiation possible.

La supériorité d'une langue, c'est d'avoir des mots qui passent aisément du substantif au verbe, à l'adjectif, à l'adverbe :

Grâce, gracieux, gracier, gracieusement.

Ce n'est pas que chaque jour des mots nouveaux ne doivent s'introduire dans les langues vivantes; mais ces mots, même tirés d'une langue étrangère ou ancienne, doivent être créés modifiables selon la nécessité du discours, comme *télégraphe*, par exemple, qui se prête si bien à toutes les modifications du langage : *télégraphe, télégraphie, télégraphier, télégraphique, télégraphiquement.* Mais que ferez-vous du mot *vagon?* Il ne peut remplacer *voiture,* qui nous donnait *voiturer, voiturin, voiturier, voiturable,* etc.

Outre ces proscriptions de mots, la langue a subi, depuis Rabelais, quelques changements dans sa prononciation; on y a de plus en plus fait sentir les consonnes. Molière déjà se moquait de ceux qui ne laissent échapper, en parlant, aucune lettre de la plus scrupuleuse orthographe.

Nos acteurs prononcent ainsi le premier vers des Plaideurs :

Ma foi, *surr* l'*avenirr* bien fou qui se fiera!

mais Racine et ses contemporains disaient, comme nos paysans :

Ma foi, *su* l'*aveni* bien fou qui se fiera!

Ces observations ont été faites avec autant de justesse que de science dans le livre de M. F. Gé-

nin sur les variations du langage français; mais je ne sais si M. Génin insiste suffisamment sur les différences de prononciation survenues dans la langue depuis trois siècles. On pourrait citer, comme preuve de ces changements, les paroles de Grandgousier à la naissance de son fils. L'enfant demande à boire! à boire! d'une voix terrible; et le père s'écrie : « QUE GRAND TU AS supple *le gosier!» Ce qu'entendant les assistants, ils dirent que vraiment il devait avoir, à cause de cela, le nom de Gargantua, puisque telle avait été la première parole de son père à sa naissance; à quoi celui-ci consentit, et ce nom plut très bien à sa mère.*

Il avait donc prononcé non pas *que grand tu as,* mais — en transposant l'R du deuxième mot à la fin du premier, par horreur des accumulations de consonnes, et aussi en adoucissant un peu le Q, — *gueur gand tu as*. Mais *gueur* semblait trop dur encore, trop germanique; il dut prononcer *guer gand tu as*. Vous avez entendu sans doute de ces transpositions de consonnes d'un mot à un autre, car notre langue demandait à couler douce et suave comme l'italien; mais nous nous sommes faits à plaisir Allemands et Anglais.

Guer gand tu as, voilà donc le nom du héros. On écrivit *Gargantua,* mais les paysans prononcent encore *Guergantua,* ou plutôt *Guergantouas.*

Il est dans l'esprit de la langue française

d'éviter les accumulations de consonnes. Nous avons beau écrire *gredin,* le peuple persiste à prononcer *gueredin;* de même, il dit *abre* pour *arbre, gère* pour *genre, siner* pour *signer;* il change *dur* en *dru* ou *dru* en *dur*, selon les nécessités euphoniques.

L'euphonie est le premier besoin de nos langues romanes : de là notre horreur de l'hiatus. Écrivez *quatre yeux,* le peuple dira *quatre-z-yeux;* écrivez *va en guerre,* le peuple dira *va-t-en guerre,* mettant ici la consonne euphonique dure parce qu'il s'agit de guerre; mais il emploiera l'euphonique douce et glissante dans le *va-z-en ville.* Les beaux parleurs ont ri du langage de ces deux paysans se disant l'un à l'autre, en plein tribunal :

T'é-t-un menteux.

— *Et toi n-un trompeux.*

Le premier eût pu dire : *T'é-s-un...*; mais il est en colère, et, pour accentuer plus fortement, il change l'S en T. Remarquez cette nuance!

Des pédants auraient dit : *Tu es un menteur.* — *Et toi un trompeur.* Deux hiatus, deux affreux barbarismes.

Les langues romanes sont faites pour les lèvres, c'est-à-dire pour être parlées; les langues du Nord sont faites pour le gosier, c'est-à-dire pour être glapies, hurlées, beuglées. P. J. Proudhon, en son livre *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église* (t. III, p. 157, de la

première édition, parlant de notre langue, dit excellemment :

« Le français est la forme la plus parfaite qu'ait revêtue le verbe humain.

« Une articulation nette, ferme, *posée,* débarrassée des aspirations, des sons gutturaux, des sifflements, de tous ces jeux de larynx dont se compose le chœur de l'animalité bêlante, mugissante, grognante, soufflante, hurlante, miaulante et croassante ; une prononciation enfin comme les anciens la rêvaient pour les dieux, qui parlaient sans grimace, *ore rotundo :* voilà ce qui distingue notre langue parlée. »

Ces observations n'étaient pas inutiles à propos de Rabelais, car il importe de savoir, pour comprendre tout le mérite d'un livre déjà vieilli de langage, comment les contemporains le prononçaient. Certains effets d'harmonie et de rhytme ne sont appréciables qu'à cette condition ; on en peut citer pour exemple cette phrase de l'histoire du mari qui avait épousé une femme muette : *Le mari voulut qu'elle parlât; elle parla par l'art des médecins.* Lisez comme on lit de nos jours, et l'intention est perdue, tandis qu'en prononçant comme les paysans de quelques-unes de nos provinces, ou comme au XVI[e] siècle, vous apercevez une consonnance piquante : *Le bon mari voulut qu'elle palat; elle pala pa' la' des médecins.*

Le peuple ne fait guère sentir que les con-

sonnes euphoniques, et le peuple reste ainsi dans le vrai génie de notre langue.

On avertit donc les lecteurs qu'ils trouveront ici la langue française dans toute son énergie et son ampleur populaires.

Le livre de Rabelais est, par ce côté comme par bien d'autres, le plus grand monument de notre littérature.

Il n'y a pas, en effet, de nom plus populaire que celui de Rabelais ; mais, à cause du langage et de la vieille orthographe, son livre ne pouvait avoir qu'un nombre très restreint de lecteurs. On a tâché, dans ce recueil, de le rendre accessible à tous. Ceux qui ne le pouvaient lire dans l'ancien texte seront, je crois, bien aises de trouver là enfin l'histoire si populaire des moutons de Panurge, vraie comédie aristophanesque et vrai chef-d'œuvre ; la comédie du marchand, dont Molière ne nous a donné que deux traits, celui de monsieur Josse, l'orfèvre, passé en proverbe, et celui du fagoteux : « Il y a fagots et fagots. »

On trouvera avec plaisir aussi, je l'espère, dans notre DICTIONNAIRE PANTAGRUÉLIQUE, les histoires de maître François Villon, surtout sa réponse au roi d'Angleterre à propos des armes de France (et la fable de l'Ane et du Cheval, critique de la vie monacale), et l'anneau d'Hans Carvel (ce précurseur d'Arnolphe), et l'histoire du pauvre bûcheron Couillatris (qu'un commentateur délicat appelle Cocatrix), et le beau cha-

pitre sur l'éducation, et celui sur l'empereur Picrochole (parodie de Charles Quint), et tant de jugements célèbres sur Dieu, sur la justice, sur l'homme, sur la nature, qui font du livre de Rabelais le plus étonnant peut-être qu'aient produit les lettres humaines, livre admirable, surtout par le sentiment de sérénité qui l'inspire, livre de joie et d'espérance invincible.

EUGÈNE NOEL.





ABRÉGÉ DES ŒUVRES

DE

FRANÇOIS RABELAIS

LIVRE PREMIER

(1532)

La vie très horrifique du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composée par M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence.

GRANDGOUSIER était bon raillard en son temps, aimant à boire net autant qu'homme qui pour lors fût au monde, et mangeait volontiers salé. Aussi avait-il ordinairement bonne munition de jambons de Mayence et de Bayonne, force langues fumées, abondance

d'andouilles, bœuf salé, provision de saucisses, etc.

En son âge viril, il épousa Gargamelle, fille du roi des Parpaillos, belle garse et de bonne trogne, qui bientôt lui donna un beau fils, qu'elle mit au monde, savez-vous par où, Messieurs? Par l'oreille. Au lieu de crier *miès*, *miès*, comme les autres enfants, il sortit de là en criant de toutes ses forces : *A boire! à boire! à boire!* et on le nomma *Gargantua*.

Vous douterez peut-être de cette étrange nativité? Je ne m'en soucie; mais un homme de bien, un homme de bon sens, croit toujours ce qu'on lui dit et ce qu'il trouve par écrit. Pourquoi ne le croiriez-vous pas? — Parce que, direz-vous, il n'y a nulle apparence. Mais, pour cette seule cause, vous le devez croire en foi parfaite, car les sorbonnistes disent que la foi est argument des choses de nulle apparence. De ma part, je ne trouve rien dans la Bible qui soit contre cela. Mais, si le vouloir de Dieu eût été tel, direz-vous qu'il ne l'eût pu faire? Ah! de grâce, n'emburelucoquez jamais vos esprits de ces vaines pensées, car je vous dis qu'à Dieu rien

n'est impossible, et que, s'il le voulait, les femmes auraient ainsi dorénavant leurs enfants par l'oreille. Bacchus ne naquit-il pas de la cuisse de Jupiter et Minerve de son cerveau? Adonis de l'écorce d'un arbre? Castor et Pollux d'un œuf pondu et couvé par Léda? Mais vous seriez bien autrement ébahis et confondus, bonnes gens, si je vous exposais tout le chapitre de Pline où il parle des enfantements étranges et contre nature. Et, toutefois, je ne suis aussi assuré menteur que lui. Lisez le septième livre de son *Histoire naturelle*, chapitre 3, et ne m'en tabustez plus l'entendement.

A l'heure où Gargantua vint au monde, son père Grandgousier, à table avec ses amis, mangeait les tripes de 367,014 bœufs qu'il avait fait tuer pour être salés. On avait convié à cette bauffrerie seigneuriale tous les citadins de Sinnais, Seuillé, la Roche-Clermaud, Vaugaudray, sans oublier ceux du Coudray, de Montpensier, du Gué-de-Vede et autres voisins, tous bons buveurs, bons compagnons et beaux joueurs de quilles. Le bonhomme Grandgousier avait commandé que tout allât par écuelles; à chacun la

sienne et pleine jusqu'aux bords. Quel bon roi! Par prudence toutefois il recommanda à sa femme d'en manger peu, vu qu'elle approchait de son terme et que toute cette tripaille, disait-il, n'était viande très louable: aussi la bonne dame n'en mangea-t-elle que seize muids et une demi-assiettée passant.

Après dîner, tous allèrent pêle-mêle sous la saulaie, et là, sur l'herbe drue, ils dansaient, au son des joyeux flageolets et douces cornemuses, si joyeusement que c'était passe-temps céleste les voir ainsi rigoler.

La danse finie, on apporte la collation; et flacons d'aller, jambons de trotter, gobelets de voler, et tasses de tinter, et buveurs de trinquer.

Au milieu de ces ébats, Gargamelle, prise de mal d'enfant, commence à se plaindre.

« Courage! lui dit Grandgousier; dépêchez-vous de celui-ci, et que bientôt en refassions un autre.

— Ah! dit-elle, vous en parlez bien à votre aise, vous autres hommes! Pourtant, Dieu aidant, je m'efforcerai de faire ce qu'il vous plaît et me soumettrai à vos désirs; mais plût à Dieu que vous l'eussiez coupé!

— Quoi? dit Grandgousier.

— Ah! dit-elle, que vous êtes bonhomme! Vous l'entendez bien!

— Vertugoi! si bon vous semble, faites apporter un couteau.

— Ah! dit-elle, à Dieu ne plaise! et que le Ciel me pardonne, je ne le disais de bon cœur... »

Les sages-femmes accourent, Gargamelle est délivrée, et l'on donne au poupon royal, pour l'allaiter, 17,913 vaches, car de trouver nourrice suffisante il n'y fallait penser.

A l'âge de vingt-deux mois, on commença de le promener dans une belle voiture; et le faisait bon voir, car il portait bonne trogne, avait presque dix-huit mentons et ne criait que fort peu; mais de petits accidents lui survinrent pour avoir humé trop de purée septembrale. Et pourtant il n'en buvait goutte sans cause, car, s'il arrivait qu'il eût du dépit, qu'il fût courroucé, fâché ou marri; s'il trépignait, s'il pleurait, s'il criait, lui apportant à boire on le remettait en nature, et soudain il devenait coi et joyeux.

Il était tant coutumier de ce faire qu'au seul son des pintes et flacons il entrait en

extase comme s'il goûtait les joies du paradis : en sorte que, considérant cette complexion divine, pour le réjouir au matin, ses gouvernantes faisaient devant lui sonner les verres avec un couteau, ou des flacons avec leurs toupons, ou des pintes avec leurs couvercles; auquel son il s'égayait, il tressaillait, et lui-même se berçait en dodelinant de la tête, monochordisant des doigts et barytonnant du cul.

Jusqu'à l'âge de sept ans il n'eut, comme tous les enfants du pays, d'autres occupations que de se barbouiller le nez, acculer ses souliers, bâiller aux mouches, chier dans sa chemise, se moucher dans la soupe, patrouiller partout, boire dans sa pantoufle, se peigner d'un gobelet, pisser contre le soleil, etc., etc. On lui donna pourtant un beau virolet et des chevaux de bois; mais il continua de devenir, aux mains de mesdames ses gouvernantes, malpropre, paresseux, gourmand, malfaisant et déjà paillard.

Le bonhomme Grandgousier, revenant un jour de la guerre contre les Canarriens, se fait présenter son fils, l'interroge et s'extasie sur le merveilleux entendement du bambin,

qui, dès sa sixième année, a déjà fait une invention mirifique et découvert plus de cent procédés pour accomplir une opération importante de propreté. Lui voyant ces heureuses dispositions, il fait venir, pour l'instruire, un grand docteur sophiste, nommé maître Thubal Holoferne, qui ne met (le cher homme!) que dix-huit ans neuf mois et deux semaines à lui apprendre à lire et à lui fourrer dans l'esprit les livres de Hurtebise, Faquin, Tropditeux, Jean le Veau et un tas d'autres. L'éducation était loin d'être terminée lorsque ledit précepteur mourut.

On lui en donne un autre, vieux tousseux, maître Jobelin Bridé. Mais le père ne tarde pas à s'apercevoir que ces rêveurs mathéologiens lui abâtardissent l'entendement. S'en plaignant un jour à Don Philippe des Marays, vice-roi de Papeligosse : « Oui, répond celui-ci, leur savoir n'est que moufles abâtardissant les bons et nobles esprits. . Prenez-moi, au contraire, un de ces jeunes gens du temps présent qui ait seulement étudié deux ans, et voyez vous-même s'il n'aura pas meilleur jugement, meilleures paroles et meilleur maintien que votre fils. »

Ainsi fut fait. Ledit des Marays introduit un sien jeune page nommé Eudémon, si proprement vêtu, si bien tenu et de maintien si honnête, qu'il ressemblait plutôt à quelque petit angelot qu'à un homme. Sa conversation était décente, pleine de respect et déjà docte. Mais Gargantua n'a d'autre contenance devant lui que de se cacher le visage de son bonnet et de pleurer comme un veau, ce dont son père fut si courroucé qu'il voulut occire maître Jobelin. Mais, sur les remontrances de Don Philippe des Marays, il se calma, lui paya ses gages, le fit chopiner théologalement et l'envoya à tous les diables.

Un nouveau précepteur fut donné à Gargantua, celui même du jeune page Eudémon; on l'appelait Ponocrates. Précepteur et disciples partent tous trois pour Paris, accompagnés du maître d'hôtel Philotime et de l'écuyer Gymnaste. Gargantua a pour monture une énorme jument qui de sa queue, en s'émouchant, abat les forêts de la Beauce.

Le géant paye sa bienvenue aux Parisiens ébahis en les aspergeant d'un déluge urinal; puis il prend les grosses cloches de Notre-Dame pour les suspendre au col de sa jument,

ce qui met toute la ville en sédition. Un vieux docteur de la Faculté, maître Janotus de Bragmardo, à qui l'on promet une bonne paire de chausses et six pans de saucisses, est député vers Gargantua pour lui remontrer l'horrible inconvénient qui résulte de la disparition desdites cloches. *Mna dies, Monsieur et vobis Messeurs*, et maître Janotus continue un quart d'heure sur ce ton. Sa harangue ne fut sitôt achevée que Ponocrates et Eudémon s'*esclaffèrent* de rire si profondément qu'ils en cuidèrent rendre l'âme à Dieu. Cependant, avant qu'il eût parlé, les cloches avaient été remises en leur place; on écoute néanmoins, par plaisir, ce bel orateur, et, pour le récompenser de son éloquence, Gargantua lui fait remettre sept aunes de drap noir pour ses chausses et trois de blanchet pour la doublure, sans oublier les dix pans de saucisse : ce qui ne l'empêche pas, de retour au couvent, de les réclamer encore auprès des pères. Mais ils lui furent déniés péremptoirement, parce qu'il les avait eus de Gargantua. Il leur remontra que ç'avait été *gratis* et de sa propre libéralité, par laquelle ils n'étaient absous de leurs promesses. Ce nonobstant lui

fut répondu qu'il se contentât de raison.

« Raison! dit Janotus, nous n'en usons point céans. Traîtres, malheureux, la terre ne porte gens plus méchants que vous! Je le sais bien, j'ai exercé la méchanceté avec vous. Mais, par la mort Dieu! j'avertirai le roi des énormes abus qui sont forgés céans par vos mains et menées. Et que je sois ladre s'il ne vous fait tout vifs brûler comme bougres, traîtres, hérétiques et séducteurs, ennemis de Dieu et de vertu! »

A ces mots, ils prirent articles contre lui; lui, de son côté, les fit ajourner. Somme, le procès fut retenu par la cour et y est encore. Les juges, sur ce point, firent vœu de ne se décrotter; maître Janot, avec ses adhérents, fit vœu de ne se moucher jusqu'à ce qu'il fût prononcé sur le cas un arrêt définitif.

C'est pourquoi ils sont jusqu'à présent demeurés et crotteux et morveux, car la cour n'a encore bien grabelé toutes les pièces.

Cependant Gargantua et son jeune ami Eudémon, guidés par Ponocrates, se remettent à l'étude. (Voy. ci-après les mots *Éducation monacale.*)

Grâce à cette éducation nouvelle, notre

héros ne tarde pas à devenir le modèle des princes. Dans le temps qu'il étudie ainsi, un différend s'élève entre les fouaciers de Picrochole, roi de Lerné, et ceux de son père Grandgousier. Les habitants de Lerné, par ordre de Picrochole, assaillent inopinément les bergers de Grandgousier, et s'en vont, comme brigands, guerroyant et larronnant en tous lieux, tant et si bien qu'ils envahissent le clos de l'abbaye de Seuillé. Mais en l'abbaye était pour lors un moine claustrier, nommé frère Jean des Entommeures, jeune, galant, gaillard, joyeux, dispos, hardi, aventureux, délibéré, haut, maigre, bien fendu de gueule, bien avantagé en nez, beau dépêcheur d'heures, beau débrideur de messes, beau décrotteur de vigiles; pour tout dire sommairement, vrai moine si onc en fut depuis que le monde moinant moina de moinerie; au reste clerc jusques aux dents en matière de bréviaire.

Celui-ci, entendant le bruit que faisaient les ennemis par l'enclos de leur vigne, sortit dehors pour voir ce qu'ils faisaient. Et, avisant qu'ils vendangeaient le clos, auquel était leur boire de tout l'an fondé, il retourne au

chœur de l'église où étaient les autres moines, tous étonnés comme fondeurs de cloches. Les voyant chanter *im, im, pe, e, e, e, e, e, tum, um, in, i, ni, i, mi, co, o, o, o, o, o, rum, um :* « C'est, dit-il, bien chié chanté. Vertudieu ! que ne chantez-vous : Adieu, paniers, vendanges sont faites? Je me donne au diable s'ils ne sont dans notre clos, et coupent si bien ceps et raisins, corbleu ! que de quatre ans il n'y aura de quoi grapiller dedans. Ventre saint Jacques ! que boirons-nous pendant ce temps, nous autres pauvres diables? Seigneur Dieu, *da mihi potum!* »

Le prieur claustral dit alors : « Que va faire ici cet ivrogne? qu'on me le mène en prison. Troubler ainsi le service divin !

— Mais, dit le moine, le service du vin, faisons en sorte qu'il ne soit troublé, car vous-même, monsieur le prieur, aimez à boire du meilleur; ainsi fait tout homme de bien. Jamais homme noble ne hait le bon vin ; c'est un apophtegme monacal. Mais ces répons que vous chantez ici ne sont, pardieu ! point de saison... Ecoutez, Messieurs, vous autres qui aimez le vin, cordieu ! je veux que saint Antoine me brûle si ceux-là tâtent du

vin qui n'auront secouru la vigne. Ventre dieu! les biens de l'Eglise! Saint Thomas l'Anglais voulut bien mourir pour eux. Si j'y mourais aussi, ne serais-je saint de même? »

Ce disant, il mit bas son grand habit, et se saisit du bâton de la croix, qui était de cœur de cormier, long comme une lance, rond à plein poing, et quelque peū parsemé de fleurs de lis toutes presque effacées. Il sortit ainsi en beau sayon, mit son froc en écharpe, et de son bâton de la croix donna brusquement sur les ennemis qui sans ordre ni enseigne, ni trompette, ni tambourin, parmi le clos vendangeaient : car les porte-guidons et porte-enseignes avaient mis leurs guidons et enseignes à l'entrée des murs; les tambourineurs avaient défoncé leurs tambourins d'un côté, pour les emplir de raisins; les trompettes étaient chargées de moussines; chacun était dérayé.

Il choqua donc si raidement sur eux, sans dire gare, qu'il les renversait comme porcs, frappant à tort et à travers, à la vieille escrime. Aux uns il escarbouillait la cervelle, aux autres rompait bras et jambes, aux autres disloquait les spondyles du col, aux autres

démolissait les reins, aplatissait le nez, pochait les yeux, fendait les mâchoires, enfonçait les dents en gueule, abattait les omoplates, meurtrissait les jambes, décrochait les hanches, déboîtait les bras...

Si quelqu'un se voulait cacher entre les ceps, il lui froissait toute l'arête du dos et l'éreintait comme un chien.

Si un autre voulait se sauver en fuyant, à celui-là il faisait voler la tête en pièces par la commissure lamdoide ; si quelqu'un grimpait dans un arbre, pensant y être en sûreté, il l'empalait de son bâton par le fondement.

Si quelqu'un de sa vieille connaissance lui criait : « Ah ! frère Jean, mon ami, je me rends ! — Il le faut bien, disait-il ; mais en même temps tu rendras l'âme à tous les diables. » Et soudain lui donnait *dronos,* et, si quelqu'un assez téméraire osait lui résister en face, c'est là qu'il montrait vraiment la force de ses muscles, car il leur transperçait la poitrine par le médiastin et par le cœur. A d'autres, donnant au-dessous des côtes, il subvertissait l'estomac et ils mouraient aussitôt. Il frappait si fièrement les autres par le nombril qu'il leur faisait sortir

les tripes... Croyez que c'était le plus horrible spectacle qu'on vit jamais.

Les uns criaient sainte Barbe, les autres saint Georges, les autres sainte Nytouche, les autres Notre-Dame de Cunault, de Lorette, de Bonnes-Nouvelles, de la Lenou, de Rivière. Les uns se vouaient à saint Jacques, les autres au saint suaire de Chambéry, mais il brûla trois mois après sans qu'on en pût sauver un seul brin! les autres à Cadouin, les autres à saint Jean d'Angely, les autres à saint Eutrope de Saintes, à saint Mesme de Chinon, à saint Martin de Candes, à saint Clouaud de Sinays, aux reliques de Jouresay, et mille autres bons petits saints. Les uns mouraient sans parler, les autres parlaient sans mourir; les uns se mouraient en parlant, les autres parlaient en mourant, les autres criaient à haute voix: « Confession, confession! *confiteor*, *miserere*, *in manus!* »

Ainsi par sa prouesse furent déconfits tous ceux de l'armée qui étaient entrés dans le clos, jusqu'au nombre de treize mille six cent vingt-deux, sans les femmes et petits enfants (cela s'entend toujours). Jamais l'ermite Maugis ne se comporta aussi vaillam-

ment avec son bourdon contre les Sarrazins, dont il est parlé dans l'histoire des quatre fils Aymon, que le moine à l'encontre des ennemis avec le bâton de la croix.

Picrochole, transporté de rage à ces terribles nouvelles, prend d'assaut la Roche-Clermaud ; mais Grandgousier fait tout pour conserver la paix, tant il a en horreur de verser le sang de ses sujets. « Mon intention, écrit-il à son fils, n'est pas de provoquer, mais d'apaiser ; n'est pas d'assaillir, mais de défendre ; n'est pas de conquérir, mais de protéger mes loyaux sujets... Donc, fils bien-aimé, cette lettre vue, reviens promptement... La guerre sera faite avec la moindre effusion de sang possible... »

On envoie à Picrochole un ambassadeur qui essaye en vain de lui faire comprendre ce qu'il y a d'odieux dans cette attaque à un peuple voisin. « Où est foi ? où est loi ? où est crainte de Dieu ? Cuides-tu ces outrages être recelés aux esprits éternels et au Dieu souverain, qui est juste rétributeur de nos entreprises ? Si le cuides, tu te trompes... »

Grandgousier ne s'en tient pas là : comme il ne s'agit que de fouaces dans cette querelle,

il en fait distribuer cinq charretées aux gens de Picrochole, en retour des quatre ou cinq douzaines que, disaient-ils, on leur avait prises. Mais Picrochole, entouré de ses conseillers, le comte Spadassin et le capitaine Merdailles, brûle déjà de livrer la bataille, de conquérir la terre entière et de fonder l'empire universel. Alors Gargantua accourt de Paris, prend le commandement de l'armée, accomplit, avec ses compagnons, des merveilles de bravoure. Picrochole est mis en déroute, détrôné, chassé de ses États, et réduit à se faire pauvre gagne-deniers à Lyon, où l'on le voit encore, toujours colère comme devant.

Gargantua, après la victoire, récompense ses compagnons d'armes, les festoie, et renvoie chez eux les vaincus, après leur avoir tenu ce noble discours :

« Le temps n'est plus d'ainsi conquêter les empires... Cette imitation des anciens Hercules, Hannibals, Scipions et autres tels, est contraire à la profession de l'Évangile, par lequel nous est commandé garder, sauver, régir et administrer chacun ses pays et terres, non hostilement envahir les autres ; et, ce

que les Sarrazins et Barbares jadis appelaient prouesses, maintenant nous l'appelons briganderies et méchancetés... »

Après cela Gargantua fait bâtir pour frère Jean l'abbaye de Thélème, c'est-à-dire l'abbaye de la liberté.

Cy entrez vous qui le saint Évangile
En sens agile anoncez quoiqu'on gronde;
Céans aurez un refuge et bastille
. . . .
Entrez, qu'on fonde ici la foi profonde,
Puis qu'on confonde et par voix et par rôle
Les ennemis de la sainte parole.
La parole sainte
Ja ne soit éteinte,
En ce lieu très saint,
Chacun en soit ceint;
Chacun aye enceinte
La parole sainte!

Cy entrez vous, dames de haut parage,
Fleurs de beauté...



LIVRE DEUXIÈME

(1533)

Pantagruel, roi des Dipsodes, restitué en son naturel, avec ses faits et prouesses épouvantables, composés par feu M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence.

Au commencement du monde, peu après qu'Abel fut tué par Caïn, la terre, imbue du sang du juste, fut, une certaine année, si fertile en tous fruits et singulièrement en mêles, qu'on l'appela l'année des grosses mêles, car les trois en faisaient le boisseau.

Faites votre compte que le monde volontiers mangeait lesdites mêles, car elles étaient belles à l'œil et délicieuses au goût. Mais, ainsi que Noé, le saint homme auquel nous devons tous avoir tant d'obligation et de reconnaissance de ce qu'il nous planta la

vigne, dont nous vient cette nectarique, délicieuse, précieuse, céleste, joyeuse et déifique liqueur qu'on nomme le piot, fut trompé en le buvant, car il ignorait sa grande vertu et puissance, semblablement les hommes et femmes de ce temps mangeaient avec grand plaisir de ce beau et gros fruit; mais accidents bien divers leur en advinrent : à tous survint au corps une enflure très horrible, mais non à tous en un même lieu, car aucuns enflaient par le ventre, et le ventre leur devenait comme une grosse tonne, desquels il est écrit : *Ventrem omnipotentem ;* et ils furent tous gens de bien et bons raillards. Et de cette race naquirent saint Pansard et Mardigras.

Les autres enflaient par les épaules, et tant étaient bossus qu'on les appelait *montifères*, c'est-à-dire porte-montagnes; et vous en voyez encore par le monde en divers sexes et dignités. Et de cette race issit Esopet, duquel vous avez les beaux faits et dits par écrit.

Autres croissaient par les jambes, et, à les voir, eussiez dit que c'étaient grues ou flamands, ou bien gens marchant sur échasses ; et les petits grimaux les appellent *jambus*.

Aux autres tant croissait le nez qu'il sem-

blait la flûte d'un alambic : tout diapré, tout étincelé de bubelettes, pullulant, purpuré, à pompettes, tout émaillé, tout boutonné et brodé de gueules. Et parmi eux vous avez vu le chanoine Panzoult et Piedebois, médecin à Angers. De laquelle race peu furent qui aimassent la tisane, mais tous furent amateurs de purée septembrale. Nason et Ovide en prirent leur origine, et tous ceux desquels il est écrit : *Ne reminiscaris.*

Autres croissaient par les oreilles, lesquelles tant grandes ils avaient que de l'une faisaient pourpoint, chausses et sayon, et de l'autre s'enveloppaient comme d'une cape à l'espagnole. Et l'on dit qu'en Bourbonnais leur espèce dure encore, et sont appelées oreilles de Bourbonnais. Les autres croissaient en longueur par tout le corps, et de ceux-là sont venus les géants, et par eux Pantagruel.

Et le premier fut Chalbroth,
Qui engendra Sarabroth,
Qui engendra Faribroth, etc., etc., etc.

Gargantua, en son âge de quatre cent quatre-vingt quarante et quatre ans, engendra son fils Pantagruel de sa femme Badebec,

fille du roi des Amaurotes en Utopie, laquelle mourut en le mettant au monde : car il était si merveilleusement grand et lourd qu'il ne put venir à la lumière sans ainsi suffoquer sa mère.

Il faisait, en cette année-là, une sécheresse et chaleur si horribles que les animaux et les hommes partout mouraient de soif. A la vérité, on jetait bien aux bons catholiques, de temps en temps, à l'église, quelques gouttes d'eau bénite ; mais la vue de cette eau, loin de les apaiser, changeait leur soif en rage, et peu s'en fallut que les bénitiers ne fussent emportés à tous les diables, brisés et déconfits. En mémoire de cette soif universelle, le nouveau-né fut nommé *Pantagruel,* du mot grec *pan, tout,* et du mot arabe *gruel,* qui signifie *altéré.*

A chacun de ses repas le marmot humait le lait de quatre mille six cents vaches ; encore arriva-t-il que, tetant un jour une desdites vaches, il vous la prit bel et bien par-dessous le jarret, et lui mangeait les deux tetins et la moitié du ventre, avec le foie et les rognons, et l'eût dévorée toute entière, n'eût été qu'elle criait horriblement et que le monde arriva ;

mais ils ne purent lui enlever le jarret, qui lui resta dans la main, et il le mangeait comme vous feriez d'une saucisse, et, quand on lui voulut ôter l'os, il l'avala comme un cormoran ferait un petit poisson; et il commença à dire : *Bon, bon, bon...* Une autre fois, un ours lui venant lécher les babines, il vous prend monsieur de l'ours et le met en pièces comme un poulet.

Devenu grand garçon, on l'envoie à l'école. Il étudie à Poitiers, à Montpellier, dans toutes les universités de France, sous la conduite de son précepteur Epistémon. Il voyage tant et si bien qu'enfin il arrive à Paris, où il visite avec respect la bibliothèque Saint-Victor. Il y trouve entre autres bons livres :

Le Peloton de théologie;

L'Apparition de sainte Gertrude à une nonnain de Poissy étant en mal d'enfant;

L'Art de péter honnêtement en société;

Le Moutardier de pénitence;

Le Cabat des notaires;

Les Fanfares de Rome;

Tartaretus, de modo cacandi;

Les Hanicrochements des confesseurs;

Les Lunettes des Romipètes;

Géographie du purgatoire ;

Almanach perpétuel pour les goutteux et autres malades ;

Les Aises de vie monacale ;

La Galimafrée des bigots ;

L'Histoire des farfadets ;

Le Limaçon des rimasseurs ;

Les Entraves de religion ;

L'Accoudoir de vieillesse ;

La Muselière de noblesse ;

La Marmite des quatre temps ;

Le Moyen de se passer de pape, par Gerson ;

Le Rêvasseur des cas de conscience ;

La Bedondaine des présidents ;

Des Terribles effets de l'excommunication ;

Le Ramoneur d'astrologie ;

Le Tirepet des apothicaires ;

De la Nécessité de chasser les cagots.

Pantagruel, peu de jours après son arrivée à Paris, reçoit une lettre de son père Gargantua :

Fils très-cher, lui dit-il, *je rends grâce à Dieu, mon conservateur, de ce qu'il m'a donné*

de pouvoir voir mon antiquité chenue refleurir en ta jeunesse : car, lorsque, par le plaisir de lui qui tout régit et modère, mon âme laissera cette habitation humaine, je ne me réputerai totalement mourir, mais passer d'un lieu en un autre, attendu que en toi et par toi je demeure en mon image, visible en ce monde, vivant, voyant et conversant entre gens d'honneur et mes amis, comme j'avais coutume. Laquelle mienne conversation a été, moyennant l'aide et grâce divine, non sans péché, je le confesse (nous péchons tous), mais sans reproche.

Mais, si en toi demeure l'image de mon corps, il faut que pareillement y reluisent mes mœurs et mon âme, sans quoi l'on ne te jugerait être le gardien de l'immortalité de notre nom ; et le plaisir que je prendrais ce voyant serait petit, considérant que la moindre partie de moi, qui est le corps, demeurerait, et la meilleure, qui est l'âme, et par laquelle demeure notre nom en bénédiction entre les hommes, serait dégénérante et abâtardie.

Et ce que présentement je t'écris n'est tant afin que dans ce train vertueux tu vives,

que de vivre et avoir ainsi vécu tu te réjouisses et te rafraîchisses en courage pour l'avenir. Pour réussir à cette entreprise, il te peut souvenir que je n'ai rien épargné, mais que je t'ai secouru comme si je n'eusse eu d'autre trésor en ce monde que de te voir une fois en ma vie absolu et parfait, tant en vertu, honnêteté et prud'homie qu'en tout savoir libéral et honnête, et de te laisser après ma mort comme un miroir représentant la personne de moi, ton père, si non aussi excellent et tel de fait comme je te souhaite, du moins tel en désir.

Quoique mon feu père de bonne mémoire, Grandgousier, eût adonné tout son soin à ce que je profitasse en toute perfection et savoir politique, et que mon labeur et étude y correspondît très bien et même encore dépassât son désir, toutefois, comme tu peux en juger, le temps n'était aussi favorable, aussi commode aux lettres comme de présent, et n'avais abondance de précepteurs tels que tu as eus. Le temps était encore ténébreux et sentant l'infélicité et calamité des Goths, qui avaient mis à destruction toute bonne littérature; mais, par la bonté divine,

la lumière et dignité a été de nos jours rendue aux lettres, et j'y vois un tel amendement que, de présent, à peine je serais reçu en la première place des petits grimauds, moi qui étais en mon temps, non à tort, réputé le plus savant du siècle : ce que je ne dis par jactance vaine, mais pour te donner affection de plus haut tendre.

Maintenant toutes disciplines sont restituées ; on a remis en lumière la langue grecque, sans laquelle c'est honte que quelqu'un se dise savant, les langues hébraïque, chaldaïque, latine. Maintenant sont en usage les impressions si élégantes et correctes qui ont été inventées en notre âge par inspiration divine, comme, au contraire, l'artillerie par suggestion diabolique. Tout le monde est plein de gens savants, de précepteurs très doctes, de librairies très amples, et m'est avis que ni au temps de Platon, ni de Cicéron, ni de Papinien, n'était commodité d'étude telle que maintenant.

Aussi les femmes et filles elles-mêmes ont aspiré à cette louange et manne céleste de bonne doctrine.

Emploie donc ta jeunesse, mon fils, à bien

profiter en étude et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistémon, dont l'un par vives et vocales instructions, l'autre par louables exemples, te peuvent endoctriner. J'entends et veux que tu apprennes les langues parfaitement : premièrement, la grecque; secondement, la latine, et puis l'hébraïque pour les saintes lettres, et la chaldaïque et arabique pareillement, et que tu formes ton style, quant à la grecque, à l'imitation de Platon; quant à la latine, de Cicéron; qu'il n'y ait histoire que tu ne tiennes en mémoire présente, à quoi t'aidera la cosmographie. Des arts libéraux, géométrie, arithmétique et musique, je t'en donnai le goût quand tu étais encore petit, à l'âge de cinq à six ans. Poursuis le reste, et d'astronomie saches-en tous les canons. Laisse-moi l'astrologie divinatrice et l'art de Lullius, comme abus et vanités. Du droit civil je veux que tu saches par cœur les beaux textes et me les confères avec philosophie.

Et, quant à la connaissance des faits de nature, je veux que tu t'y adonnes curieusement; qu'il n'y ait mer, rivière ni fontaine dont tu ne connaisses les poissons; tous les

oiseaux de l'air; tous les arbres, arbustes et fruits des forêts; toutes les herbes de la terre; tous les métaux cachés au ventre des abîmes; les pierres de tout l'orient et du midi; que rien ne te soit inconnu.

Puis soigneusement revois les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans dédaigner les talmudistes et cabalistes; et, par fréquentes anatomies, acquiers-toi parfaite connaissance de l'autre monde, qui est l'homme.

Et, par quelques heures du jour, commence à visiter les saintes lettres : premièrement, en grec, le Nouveau Testament et les Épîtres des Apôtres, et puis, en hébreu, le Vieux Testament. Somme, que je voie un abîme de science : car dorénavant, devenu homme, il te faudra sortir de cette tranquillité et repos d'étude, et apprendre la chevalerie et les armes pour défendre ma maison et nos amis secourir contre les assauts des malfaisants.

Mais, parce que sapience n'entre point en âme mauvaise, et que science sans conscience n'est que ruine de l'âme, il te convient servir, aimer et craindre Dieu, et en lui

mettre toutes tes pensées et tout ton espoir, et par foi formée de charité être à lui adjoint, en sorte que jamais n'en sois séparé par le péché. Aie suspects les abus du monde. Ne mets ton cœur à vanité, car cette vie est transitoire ; mais la parole de Dieu demeure éternellement. Sois serviable à tous tes prochains et les aime comme toi-même. Révère tes précepteurs, fuis la compagnie des gens à qui tu ne veux point ressembler, et ne reçois en vain les grâces que Dieu t'a données. Et, quand tu connaîtras que tu auras tout le savoir de par delà acquis, reviens vers moi, afin que je te voie et donne ma bénédiction devant que mourir.

De Utopie, ce 17me jour du mois de mars.

Ton père,
GARGANTUA.

Pantagruel, quelques jours plus tard, se promenant vers l'abbaye Saint-Antoine, fait la rencontre de Panurge mourant de faim, en haillons, à moitié rôti d'un côté, et de l'autre mangé des chiens : il le réconforte, le restaure, l'attache à sa personne, et Panurge lui fait le récit de ses aventures. Il lui raconte

comment il a été mis à la broche chez les Turcs et presque rôti, et puis comment il a lui-même rôti dans son propre feu monsieur son rôtisseur.

Après ce récit, Pantagruel, Panurge, Épistémon, s'en vont de çà et de là dans Paris, devisant sur toutes choses, étonnant le monde de leur sagesse et de leur savoir, et rendant partout des sentences mémorables. Panurge joue cent tours aux présidents, conseillers et autres gens de justice grippeminaudière ; il marie les vieilles femmes, fait quinaud un grand clerc d'Angleterre, etc., etc. (Voy. au mot *Panurge*.)

Une fois, à l'issue du Palais, à la grand'-salle, lorsqu'un cordelier disait la messe de Messieurs, il l'aida à s'habiller et revêtir ; mais, en l'accoutrant, il lui cousit l'aube avec sa robe et chemise, et puis se retira quand messieurs de la Cour vinrent s'asseoir pour ouïr icelle messe. Mais, quand ce fut à l'*Ite missa est,* que le pauvre *frater* voulut dévêtir son aube, il emporta ensemble et habit et chemise, qui étaient bien cousus ensemble, et se rebrassit jusqu'aux épaules, montrant son...

Cependant Pantagruel apprend à Paris que les Dipsodes, conduits par le roi Anarche, ont envahi le pays des Amaurotes. Il retourne bien vite dans ses États, et de nouveau les batailles recommencent. Pantagruel et ses compagnons marchent de triomphe en triomphe. Les Dipsodes sont vaincus. Au milieu de combats terribles, de luttes corps à corps de Pantagruel contre le géant Loup-garou, Épistémon, dans une escarmouche, a la tête emportée. Il meurt et va aux enfers ; mais Panurge, qui a des secrets pour tout, lui recolle la tête et le ressuscite : après quoi les Pantagruélistes, joyeux, entrent triomphants dans la ville des Amaurotes. Le roi Anarche est détrôné et réduit à se faire crieur de sauce verte. Il s'en va donc criant partout : *Sauce verte ! sauce verte !*

« Pardieu ! tu as bonne gorge, lui dit Panurge en lui pinçant l'oreille, et tu ne fus jamais si heureux que de n'être plus roi. Chante plus haut ! »

Et le pauvre roi recommence à crier : « Sauce verte ! »



LIVRE TROISIÈME

(1546)

PANTAGRUEL, après avoir entièrement conquis le pays de Dipsodie, y transporte une colonie d'Utopiens au nombre de neuf milliards huit cent soixante-seize millions cinq cent quarante-trois mille deux cent dix hommes, sans les femmes et petits enfants, et Panurge y est créé par lui châtelain de Salmigondin. Voilà donc monsieur le châtelain mangeant son blé en herbe, achetant cher, vendant bon marché, brûlant son bois pour faire de la cendre, abattant ses futaies, et préparant ainsi des sièges pour le jugement dernier, qui peut-être arrivera demain, car nous en sommes aujourd'hui d'une demi-toise plus près qu'avant-hier.

Panurge, se voyant devenu un puissant seigneur, désire se marier; mais il craint d'être cocu, et consulte là-dessus le bon Pantagruel :

« Seigneur, vous avez ma délibération entendue... Me dois-je marier?

— Puisque vous en avez jeté le dé et pris la ferme délibération, répondit Pantagruel, il n'en faut plus parler. Il ne reste plus qu'à mettre votre projet à exécution.

— Oui, dit Panurge, mais je ne le voudrais exécuter sans votre conseil et bon avis.

— J'en suis, répondit Pantagruel, d'*avis*, et je vous le conseille.

— Mais, dit Panurge, si vous croyez que le meilleur pour moi fût de rester dans l'état où je suis, sans entreprendre aucun cas de nouveauté, j'aimerais mieux ne me marier point.

— *Point* donc ne vous mariez, répondit Pantagruel.

— Mais, dit Panurge, voudriez-vous qu'ainsi seulet je demeurasse toute ma vie, sans compagnie conjugale? Vous savez qu'il est écrit : *Væ soli!* L'homme seul n'a jamais tel soulas que les gens mariés.

— *Mariez*-vous donc, de par Dieu! répondit Pantagruel.

— Mais, dit Panurge, si ma femme me faisait cocu, comme vous savez qu'il en est grande année, ce serait assez pour me faire sortir des gonds de patience. J'aime bien les cocus, et ils me semblent gens de bien, et je les hante volontiers; mais, pour mourir, je ne le voudrais être. C'est un point qui trop me point.

— *Point* donc ne vous mariez, répondit Pantagruel, car la sentence de Sénèque est véritable: *Ce que à autrui tu auras fait, sois certain qu'autrui te le fera.*

— Dites-vous, demanda Panurge, cela sans exception?

— *Sans exception* il le dit, répondit Pantagruel.

— Oh! oh! dit Panurge, de par le petit diable, il entend en ce monde ou en l'autre. Mais, vraiment, puisque de femme ne me peux passer non plus qu'un aveugle de son bâton, n'est-ce le mieux que je m'associe quelque honnête et prude femme que de changer ainsi de jour en jour, avec continuel danger de quelque coup de bâton ou de

quelque pire malencombre ? Car femme de bien onc ne me fut rien, et n'en déplaise à leurs maris.

— *Mariez*-vous donc, de par Dieu ! répondit Pantagruel.

— Mais, dit Panurge, si Dieu voulait et s'il advenait que j'épousasse quelque femme de bien et qu'elle me battît, je serais trois fois plus endurci que Job si je n'enrageais tout vif : car ces tant femmes de bien ont communément mauvaise tête. Mais je l'aurais encore pire, et lui battrais tant et tant sa petite oie (ce sont bras, jambes, tête, poumon, foie et ratelle), tant lui déchiqueterais ses habillements à coups de bâton, que le diable attendrait son âme à la porte. De ces tabus je me passerais bien pour cette année, et content serais de n'y entrer point.

— *Point* donc ne vous mariez, répondit Pantagruel.

— Oui, mais, dit Panurge, je n'ai personne qui de moi se soucie et qui me porte amour égal à ce qu'on dit être l'amour conjugal, et, si d'aventure je tombais en maladie, je ne serais traité qu'à rebours. Le sage dit : « Là où « n'est femme (j'entends mère de famille), le

« malade est en grand estrif. » J'en ai vu claire expérience en papes, légats, cardinaux, évêques, abbés, prieurs, prêtres et moines. Or là jamais ne m'auriez.

— *Mariez*-vous donc, de par Dieu! répondit Pantagruel.

— Mais, dit Panurge, si, étant malade et impuissant aux devoirs de mariage, ma femme, impatiente de ma langueur, à autrui s'abandonnait, et que non seulement elle ne me secourût au besoin, mais aussi se moquât de ma calamité, et, qui pis est, me dérobât, comme j'ai vu souvent arriver, ce serait pour m'achever de peindre et courir les champs en pourpoint.

— *Point* donc ne vous mariez, répondit Pantagruel.

— Oui, mais, dit Panurge, je n'aurai jamais ni fils ni filles légitimes auxquels j'aie l'espoir de transmettre mon nom et mes armes, auxquels je puisse laisser mes héritages et acquêts (j'en ferai de beaux un de ces matins, n'en doutez), avec lesquels je me puisse ébaudir quand j'aurai quelque ennui, comme je vois journellement votre tant excellent et débonnaire père faire avec vous,

et comme font tous gens de bien en leur sérail et privé : car, marié non étant, étant par accident fâché, au lieu de me consoler, m'est avis que de mon mal riez.

— *Mariez*-vous donc, de par Dieu ! répondit Pantagruel.

— Votre conseil, dit Panurge, sauf correction, ressemble à la chanson de Ricochet : ce ne sont que sarcasmes, moqueries, paronomasies, épanalepses et redites contradictoires. Les unes détruisent les autres : je ne sais auxquelles m'en tenir.

— Aussi, répondit Pantagruel, il y a dans vos propositions tant de *si* et de *mais* que je n'y saurais rien fonder ni rien résoudre. N'êtes-vous assuré de votre vouloir ? Le point principal y gît ; tout le reste est fortuit. Nous voyons tant de gens heureux en cette rencontre qu'en leur mariage semble reluire quelque idée et représentation des joies du paradis ; d'autres y sont si malheureux que les diables qui tentent les ermites dans les déserts de la Thébaïde ne le sont davantage. Il convient d'en affronter les hasards les yeux bandés, baissant la tête, baisant la terre et se recommandant à Dieu, puisqu'une fois on

s'y veut mettre. Autre assurance ne vous en saurais-je donner. »

Avec tout cela, le problème du mariage de Panurge est loin d'être résolu : on consulte les sorts homériques et virgiliens ; on consulte les songes ; on va interroger la sibylle de Panzoust ; on prend conseil d'un muet et d'un fou ; on va trouver à ses derniers moments le vieux poète Raminagrobis ; on consulte le magicien Her Trippa. Frère Jean ne trouve rien de mieux, en cette perplexité, que de réconforter Panurge d'avance contre tous les malheurs possibles en ménage ; mais cela ne peut suffire au pauvre châtelain, qui a la *puce en l'oreille*. On fait assemblée d'un théologien, d'un médecin, d'un légiste et d'un philosophe. Panurge, en profonde révérence, dit : « Messieurs, il n'est question que d'un mot : me dois-je marier ou non ? »

Le père Hippothadée, le théologien, sur l'invitation de Pantagruel, répondit en modestie incroyable : « Mon ami, vous nous demandez conseil ; mais d'abord il faut que vous-même vous vous conseilliez. Sentez-vous importunément en votre corps les aiguillons de la chair ?

— Bien fort, répondit Panurge, ne vous en déplaise, notre père.

— Vraiment non, mon ami, dit Hippothadée; mais, en cet estrif, avez-vous de Dieu le don et grâce spéciale de continence?

— Ma foi non, répondit Panurge.

— Mariez-vous donc, mon ami, dit Hippothadée, car il vaut mieux se marier que de brûler au feu de concupiscence.

— C'est parlé, cela, s'écria Panurge, galamment, sans circumbilivaginations! Grand merci, monsieur notre père! Je me marierai sans faute et bientôt. Je vous convie à mes noces; nous ferons chère lie et vous prierai de mener la première danse des pucelles, s'il vous plaît de me faire tant d'honneur. Reste un petit scrupule à rompre; petit, dis-je, moins que rien. Serai-je point cocu?

— Eh! non, vraiment, mon ami, s'il plaît à Dieu.

— Oh! s'écria Panurge, le Ciel nous soit en aide! Où me renvoyez-vous, bonnes gens? Aux conditionnelles, lesquelles, en dialectique, reçoivent toutes contradictions et impossibilités. Si mon mulet volait, mon mulet aurait des ailes. Si Dieu plaît, je ne serai

point cocu ; je serai cocu si Dieu plaît. Oui-da, si c'était condition à laquelle je pusse obvier, je ne me désespérerais pas tout à fait ; mais vous me remettez au conseil privé de Dieu, en la chambre de ses menus plaisirs. Où prenez-vous le chemin pour y aller, vous autres Français ? Monsieur notre père, je crois que le mieux sera que vous ne veniez pas à mes noces. Le bruit et la triballe des gens de noces vous rompraient tout le testament. Vous aimez repos, silence et solitude. Vous n'y viendrez pas, je crois ; et puis vous dansez assez mal, et seriez honteux en menant la première danse. Je vous enverrai du rillé en votre chambre...

— Mon ami, dit Hippothadée, prenez bien mes paroles, je vous en prie. Quand je vous dis s'il plaît à Dieu, vous fais-je tort ? Est-ce mal parlé ? est-ce une condition blasphématoire ou scandaleuse ? N'est-ce pas honorer le Seigneur, créateur, protecteur, conservateur ? n'est-ce pas le reconnaître unique dispensateur de tout bien ? n'est-ce pas nous déclarer tous dépendants de sa bénignité, rien sans lui n'être, rien ne valoir, rien ne pouvoir, si sa sainte grâce n'est sur nous infuse ?

n'est-ce pas mettre exception canonique à toutes nos entreprises et remettre tout ce que nous proposons à sa sainte volonté? n'est-ce pas véritablement sanctifier son bienheureux nom? Mon ami, vous ne serez point cocu si Dieu plaît. Pour savoir sur ce point quel est son plaisir, il ne faut entrer en désespoir comme d'une chose absconse et pour laquelle il faudrait consulter son conseil privé et voyager en la chambre de ses très saints plaisirs. Le bon Dieu nous a fait ce bien de nous les avoir révélés, annoncés, déclarés et manifestement décrits dans sa Bible sacrée.

« Là vous trouverez que jamais ne serez cocu, c'est-à-dire que jamais votre femme ne sera ribaude, si vous la prenez issue de gens de bien, instruite en vertus et honnêteté, n'ayant hanté et fréquenté compagnie que de bonnes mœurs, aimant complaire à Dieu par foi et observation de ses saints commandements, craignant l'offenser et perdre sa grâce par transgression de sa divine loi, en laquelle est rigoureusement défendu l'adultère, où il est commandé adhérer uniquement à son mari, le servir, uniquement l'aimer après Dieu. Pour renfort de cette

discipline, vous, de votre côté, l'entretiendrez en amitié conjugale, continuerez en prud'homie, lui montrerez bon exemple, vivrez pudiquement, chastement, vertueusement, en votre ménage, comme voulez que de son côté elle vive : car, comme le miroir est dit bon et parfait, non celui qui plus est orné de dorures et pierreries, mais celui qui véritablement représente les formes objectées, aussi la femme qu'on doit le plus estimer n'est pas celle qui serait riche, belle, élégante, issue de noble race, mais celle qui plus s'efforce avec Dieu se former en bonnes grâces et se conformer aux mœurs de son mari. Voyez comment la Lune ne prend lumière ni de Mercure, ni de Jupiter, ni de Mars, ni d'aucune autre planète ou étoile qui soit au ciel ; elle n'en reçoit que du Soleil, son mari, et de lui n'en reçoit point plus qu'il ne lui en donne par son infusion et aspect. Ainsi serez-vous à votre femme en patron et exemplaire de vertus et honnêteté, et continuellement implorerez la grâce de Dieu à votre protection.

— Vous voulez donc, dit Panurge filant ses moustaches, que j'épouse la femme forte

décrite par Salomon ? Elle est morte. Je ne la vis onc, que je sache. Dieu me le veuille pardonner ! Grand merci toutefois, mon père. Mangez ce taillon de massepain ; puis vous boirez une coupe d'hypocras clairet ; il est stomachal. Suivons.

« A d'autres. Çà, notre maître Rondibilis (le médecin), dépêchez-moi. Me dois-je marier ou non ?

— Par les ambles de mon mulet ! répondit Rondibilis, je ne sais ce que je dois répondre à ce problème. Vous dites que vous sentez en vous les poignants aiguillons de la sensualité. Je trouve en notre Faculté de médecine (et nous l'avons pris des anciens platoniques) que la concupiscence charnelle est refrénée par cinq moyens : d'abord par le vin ; secondement, par certaines drogues ; troisièmement, par travail assidu ; quatrièmement, par fervente étude ; cinquièmement, par l'acte vénérien.

— Je vous attendais là, dit Panurge, et prends celui-ci pour moi. Use des précédents qui voudra.

— C'est, dit frère Jean, le moyen dont use le prieur de Saint-Victor-lez-Marseille...

— Je vois Panurge, continua Rondibilis, bien proportionné en ses membres, bien tempéré en ses humeurs, bien complexionné en ses esprits, en âge compétent, en temps opportun, en vouloir équitable de se marier. S'il rencontre femme de semblable température, ils engendreront ensemble enfants dignes de quelque monarchie transpontine. Le plus tôt sera le meilleur, s'il veut voir ses enfants pourvus.

— Monsieur notre maître, répondit Panurge, je le ferai, n'en doutez pas, et bientôt. Je vous retiens pour la fête. Nous y ferons grande chère, je vous le promets. Vous y amènerez votre femme, s'il vous plaît ; avec ses voisines, cela s'entend. Reste un petit point à vider : serai-je point cocu ?

— Que me demandez-vous ? s'écria Rondibilis ; si vous serez cocu ? Mon ami, je suis marié, vous le serez plus tard ; mais écrivez ce mot en votre cervelle, avec un style de fer, que tout homme marié est en danger d'être cocu. Cocuage est naturellement des apanages de mariage. L'ombre plus naturellement ne suit le corps que cocuage les gens mariés; et, quand vous entendrez dire à

quelqu'un ces trois mots : *Il est marié,* si vous dites : « Il est donc, ou a été, ou sera, ou peut « être cocu », vous ne serez dit inhabile architecte de conséquences naturelles.

— Hypocondre de tous les diables ! s'écria Panurge, que me dites-vous ?.... »

Et ses perplexités recommencent de plus belle.

Pantagruel dit alors à Trouillogan, philosophe éphectique et pyrrhonien : « Notre féal, c'est à vous maintenant de répondre : Panurge doit-il se marier ou non ?

— Tous les deux, répondit Trouillogan.

— Que me dites-vous ? demanda Panurge.

— Ce que vous avez ouï, répondit Trouillogan.

— Qu'ai-je ouï ? demanda Panurge.

— Ce que j'ai dit, répondit Trouillogan.

— Ah ! ah ! en sommes-nous là ? Passe sans flux, dit Panurge. Encore un coup, me dois-je marier ou non ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit Trouillogan.

— Le diable m'emporte, dit Panurge, si je ne deviens rêveur ! Je crois que je suis descendu au puits ténébreux où Héraclite disait la vérité cachée. Je n'y vois goutte, je n'en-

tends rien. Tournons la chance et parlons sans disjonctives. Or çà, de par Dieu, me dois-je marier?

TROUILLOGAN.

Il y a de l'apparence.

PANURGE.

Et si je ne me marie point?

TROUILLOGAN.

Je n'y vois nul inconvénient.

PANURGE.

Vous n'y en voyez point?

TROUILLOGAN.

Non, ou j'ai la vue mauvaise.

PANURGE.

J'y en vois plus de cinq cents.

TROUILLOGAN.

Comptez-les.

PANURGE.

Je dis improprement parlant, et prenant nombre certain pour incertain, déterminé pour indéterminé, c'est-à-dire beaucoup.

TROUILLOGAN.

J'écoute.

PANURGE.

Je ne peux me passer de femme, de par tous les diables!

TROUILLOGAN.

Chassez ces vilaines bêtes.

PANURGE.

Coucher seul et sans femme, c'est vie brutale.

TROUILLOGAN.

A votre commandement.

PANURGE.

Ah! j'en suis bien! Donc, me marierai-je?

TROUILLOGAN.

Peut-être.

PANURGE.

M'en trouverai-je bien?

TROUILLOGAN

Selon la rencontre.

PANURGE.

Aussi, si je rencontre bien, comme j'espère, serai-je heureux?

TROUILLOGAN.

Assez.

PANURGE.

Tournons dans l'autre sens. Et si je rencontre mal?

TROUILLOGAN.

Je m'en lave les mains.

PANURGE.

Mais conseillez-moi, de grâce! Que dois-je faire?

TROUILLOGAN.

Ce que vous voudrez.

PANURGE.

Tarabin! tarabas!

TROUILLOGAN.

N'invoquez rien, je vous prie.

PANURGE.

Au nom de Dieu, je ne veux faire que ce

que vous me conseillerez. Que me conseillez-vous?

TROUILLOGAN.

Rien.

PANURGE.

Me marierai-je?

TROUILLOGAN.

Je n'y étais pas.

PANURGE.

Je ne me marierai donc point?

TROUILLOGAN.

Je n'y peux rien.

PANURGE.

Si je ne suis pas marié, je ne serai jamais cocu.

TROUILLOGAN.

J'y pensais.

PANURGE.

Mettons le cas que je sois marié.

TROUILLOGAN

Où le mettrons-nous?

PANURGE.

Je dis : Prenez le cas que je sois marié.

TROUILLOGAN.

J'en suis empêché.

PANURGE.

Merde en mon nez! Oh! si j'osais jurer quelque bon petit coup en cachette, cela me soulagerait d'autant. Mais patience! Et donc, si je suis marié, je serai cocu?

TROUILLOGAN.

On le dirait.

PANURGE.

Si ma femme est honnête et chaste, je ne serai jamais cocu?

TROUILLOGAN.

Vous me semblez parler comme il faut.

PANURGE.

Écoutez.

TROUILLOGAN.

Tant qu'il vous plaira.

PANURGE.

Sera-t-elle honnête et chaste? Reste seulement ce point.

TROUILLOGAN.

J'en doute.

PANURGE.

Vous ne la vîtes jamais.

TROUILLOGAN.

Que je sache.

PANURGE.

Pourquoi donc doutez-vous d'une chose que vous ne connaissez pas?

TROUILLOGAN.

Pour cause.

PANURGE.

Et si vous la connaissiez?

TROUILLOGAN.

Encore plus.

PANURGE.

Page, mon mignon, tiens ici mon bonnet; je te le donne. Va-t'en dans la basse-cour jurer une petite demi-heure pour moi; je jurerai pour toi quand tu voudras. Mais qui me fera cocu?

TROUILLOGAN.

Quelqu'un.

PANURGE.

Par le ventre-bœuf de bois! je vous frotterai bien,m onsieur le quelqu'un !

TROUILLOGAN.

Vous le dites.

PANURGE.

Le diantre! que celui qui n'a point de blanc en l'œil m'emporte si je ne boucle ma femme à la bergamesque quand je partirai hors de chez moi!

TROUILLOGAN.

Discourez mieux.

PANURGE.

C'est bien chié chanté pour les discours; arrivons à quelque solution.

TROUILLOGAN.

Je n'y contredis pas.

PANURGE.

Attendez... Puisque je ne peux de cet endroit vous tirer de sang, je vous saignerai d'une autre veine. Êtes-vous marié ou non?

TROUILLOGAN.

Ni l'un ni l'autre, et tous les deux ensemble.

PANURGE.

Dieu nous soit en aide! je sue, par la mortbœuf! d'ahan, et sens ma digestion interrompue. Toutes mes phrènes, métaphrènes et diaphragmes sont suspendus et tendus pour incornifistibuler en la gibecière de mon entendement ce que vous dites et répondez.

TROUILLOGAN.

Je ne m'en soucie.

PANURGE.

Tout avant, notre féal, êtes-vous marié?

TROUILLOGAN.

Il me le semble.

PANURGE.

Vous l'avez été autrefois?

TROUILLOGAN.

Possible.

PANURGE.

Vous en trouvâtes-vous bien la première fois?

TROUILLOGAN.

Il n'est pas impossible.

PANURGE.

A cette seconde fois, comment vous en trouvez-vous?

TROUILLOGAN.

Comme le veut ma destinée.

PANURGE.

Mais quoi, à bon escient, vous en trouvez-vous bien?

TROUILLOGAN.

Il est vraisemblable.

PANURGE.

Or çà, de par Dieu! j'aimerais mieux, par le fardeau Saint-Christophe! entreprendre de tirer un pet d'un âne mort que de vous une solution. Et pourtant, je vous tiens à ce coup.... Notre féal, faisons honte au diable d'enfer, confessons la vérité : fûtes-vous ja-

mais cocu? Je dis vous qui êtes ici, je ne dis pas vous qui êtes là-bas au jeu de paume.

TROUILLOGAN.

Non, si je n'y étais pas prédestiné.

PANURGE.

Par la chair! je renie, je renonce; il m'échappe. »

A ces mots, Gargantua se leva et dit: « Loué soit le bon Dieu en toutes choses! A ce que je vois, le monde est devenu beau fils... En sommes-nous là? Donc, les plus doctes et plus prudents philosophes sont entrés aujourd'hui au phrontistère et école des pyrrhoniens, aporrhétiques, sceptiques et éphectiques. Loué soit le bon Dieu! vraiment on pourra dorénavant prendre les lions par la crinière, les chevaux par les crins, les buffles par le museau, les bœufs par les cornes, les loups par la queue, les chèvres par la barbe, les oiseaux par le pied; mais jamais tels philosophes ne seront pris par leurs paroles. Adieu, mes bons amis. »

Les doutes de Panurge, loin d'être résolus, se trouvent donc augmentés. Le problème

n'ayant pu être résolu par les sages, on va trouver les fols. Triboullet, tenant en main une vessie, prononce solennellement une sentence à laquelle Panurge ni ses compagnons ne peuvent rien entendre.

C'est alors que tous ensemble, Pantagruel et Panurge, Epistémon et frère Jean, Eudémon et Gymnaste, se décident à aller consulter l'oracle de la Dive Bouteille, au delà des mers. On frète un navire, une flotte entière; on l'arme et l'on s'apprête à partir.





LIVRE QUATRIÈME

(1547 ET 1550)

PANTAGRUEL et ses compagnons, par un beau jour de juin, prenant congé de Gargantua, s'embarquent au port de Thalasse, accompagnés de Xenomanes, le grand voyageur et traverseur de voies périlleuses, arrivé quelques jours auparavant, sur la demande de Panurge. Ils emmènent aussi quelques serviteurs et anciens domestiques. Xenomanes laisse à Gargantua, en sa grande et universelle hydrographie, un tracé de l'itinéraire qu'ils vont suivre dans ce voyage vers l'oracle de la Dive Bouteille Bacbuc.

L'oracle de la Dive Bàcbuc se trouvant près le Catay, dans l'Inde supérieure, le maître pilote, Jamet Brayer, fut d'avis, ainsi que Xenomanes, qu'au lieu de prendre la route ordinaire des Portugais, qui se dirigent

par l'équateur et le Cap, il fallait, au contraire, prendre par le nord : ce qui leur fut d'un grand avantage, car sans naufrage, sans danger, sans perte de leurs gens, en grande sérénité, excepté un jour près l'île des Macréons, ils firent le voyage de l'Inde supérieure en moins de quatre mois, voyage que les Portugais feraient à peine en trois ans, avec fâcheries et dangers innombrables.

Les voici donc, après trois mois de navigation, dans l'île de Medamothi (île de *Nulle part*), où règne le roi Philophane (ami des lumières). Ils y arrivent juste au moment des grandes foires, et y achètent plusieurs belles choses, entre autres un tableau où sont peintes les idées de Platon et les atomes d'Épicure, puis trois jeunes licornes vivantes et un tarande, animal grand comme un jeune taureau, portant tête de cerf, et qui change de couleur selon la variété des lieux où il paît et demeure, et reproduit la couleur des herbes, arbres, arbrisseaux, fleurs, lieux, pâtis, rochers et généralement de toutes les choses qu'il approche.

Pantagruel, dans cette île, reçoit de bonnes nouvelles de son père, ce qui l'encourage à

continuer son voyage. Ils se remettent en route, et rencontrent un navire chargé de voyageurs qui reviennent du pays de Lanternois, dont ils donnent des nouvelles aux pèlerins pantagruélistes.

Or il se trouvait sur ce navire un marchand de moutons avec lequel Panurge se prend de querelle. Le débat apaisé, Panurge dit à Épistemon et à frère Jean : « Retirez-vous ici un peu à l'écart, et joyeusement passez le temps à ce que vous verrez. » Puis il s'adresse au marchand, boit derechef avec lui un grand verre de bon vin lanternois, et dévotement le prie de lui vouloir, par grâce, vendre un de ses moutons. Le marchand lui répond :

« Ah ! notre voisin, que vous savez bien abuser les pauvres gens ! Vraiment, vous êtes un gentil chaland. O le vaillant acheteur de moutons ! Qu'il ferait bon porter bourse pleine auprès de vous ! Han ! han ! qui ne vous connaîtrait, vous feriez bien des vôtres !...

— Patience ! dit Panurge. Mais, par grâce spéciale, vendez-moi un de vos moutons. Combien ?

LE MARCHAND.

Comment l'entendez-vous, notre ami, mon voisin? Ce sont moutons à la grand'laine. Jason en prit la toison d'or; l'ordre de la maison de Bourgogne en fut extrait : moutons du levant, moutons de haute futaie, moutons de haute graisse!

PANURGE.

Soit; mais, de grâce, vendez-m'en un. Je le payerai argent comptant. Combien?

LE MARCHAND.

Notre voisin, mon ami, écoutez un peu.

PANURGE.

A votre commandement.

LE MARCHAND.

Vous allez en Lanternois ?

PANURGE.

Oui.

LE MARCHAND.

Voir le monde?

PANURGE.

Oui.

LE MARCHAND.

Joyeusement?

PANURGE.

Oui.

LE MARCHAND.

Vous vous appelez, je crois, Robin Mouton?

PANURGE.

Cela vous plaît à dire.

LE MARCHAND.

Sans vous fâcher.

PANURGE.

Je l'entends ainsi.

LE MARCHAND.

Vous êtes, je crois, le joyeux du roi?

PANURGE.

Oui.

LE MARCHAND.

Touchez là! Ah! ah! vous allez voir le monde! vous êtes le joyeux du roi! vous vous appelez Robin Mouton! Voyez ce mouton-là;

il a nom Robin, comme vous... Robin, Robin, Robin! bès, bès, bès, bès. Oh! la belle voix!

PANURGE.

Bien belle et harmonieuse!

LE MARCHAND.

Eh bien! vous qui êtes Robin Mouton, si vous voulez vous mettre dans ce plateau de balance, je mettrai mon mouton dans l'autre, et je gage un cent d'huîtres qu'il vous emportera haut et vite.

PANURGE.

Patience! Mais vous feriez beaucoup pour moi et pour votre postérité si vous me le vouliez vendre.

LE MARCHAND.

Notre ami, de la toison de ces moutons seront faits les fins draps de Rouen; de leur peau seront faits de beaux maroquins de Turquie ou d'Espagne, pour le moins; de leurs boyaux on fera cordes de violons et de harpes, que l'on vendra aussi cher que celles de Munican.

PANURGE.

Vendez-m'en un.

LE MARCHAND.

Mon ami, leur viande n'est que pour rois et princes, tant elle est délicate et savoureuse. Je les amène d'un pays où les pourceaux (Dieu soit avec nous!) ne mangent que mirobolans. Les truies, en leur gésine (sauf l'honneur de toute la compagnie), ne sont nourries que de fleurs d'oranger.

PANURGE.

Mais vendez-m'en un; je vous le payerai en roi, foi de piéton.

LE MARCHAND.

Dans les champs où ils pissent, le blé pousse comme si Dieu y eût pissé: il n'y faut ni marne ni fumier. De leur urine on tire le meilleur salpêtre du monde; avec leurs crottes (qu'il ne vous en déplaise) les médecins de nos pays guérissent soixante-dix-huit espèces de maladies. Aussi me coûtent-ils bon.

PANURGE.

Coûte que coûte, vendez-m'en un.

LE MARCHAND.

Notre ami, considérez un peu les mer-

veilles de ces animaux jusque dans un membre que vous estimeriez inutile. Prenez-moi ces cornes-là et les concassez un peu avec un pilon de fer ou avec un landier, puis les enterrez au soleil, où vous voudrez, en ayant soin de les arroser souvent. En peu de mois vous en verrez naître les meilleures asperges du monde. Dites-moi si vos cornes, à vous autres, messieurs les cocus, ont une propriété aussi admirable.

PANURGE.

Patience !

LE MARCHAND.

Aux membres inférieurs de ces animaux, ce sont les pieds, il y a un os : c'est le talon, l'astragale, si vous voulez, avec lequel on jouait anciennement au royal jeu des osselets, auquel l'empereur Auguste, un soir, gagna plus de cinquante mille écus. Vous autres cocus n'avez garde d'en gagner autant.

PANURGE.

Patience ! mais expédions.

LE MARCHAND.

Mais quand aurai-je loué dignement leurs

membres internes, les épaules, les éclanches, les gigots, le haut côté, la poitrine, le foie, la ratelle, les tripes?...

— Bren, bren! dit le patron du navire; c'est trop barguigné. Vends-lui si tu veux; si tu ne veux, ne l'amuse plus.

LE MARCHAND.

J'y consens pour l'amour de vous; mais il le payera trois livres tournois, en choisissant.

PANURGE.

C'est beaucoup. En nos pays, j'en aurais cinq et même six pour ce prix. Considérez que c'est trop. Vous n'êtes le premier de ma connaissance qui, voulant trop vite enrichir et parvenir, est au contraire tombé en pauvreté.

LE MARCHAND.

Que cent mille diables t'emportent, lourdaud, sot que tu es! Tu ne sais ce que vaut le moindre de ces moutons.

PANURGE.

Benoît monsieur, vous vous échauffez, à ce que je vois. Bien! tenez, voilà votre argent. »

Panurge, ayant payé le marchand, choisit dans tout le troupeau un beau et grand mouton, et l'emporta criant et bêlant, tous les autres l'écoutant et semblablement bêlants et regardants de quel côté on emmenait leur compagnon.

Cependant le marchand disait à ses moutonniers : « Oh ! qu'il a bien su choisir, le chaland ! Il s'y entend, le paillard ! Vraiment, je le réservais pour le seigneur de Candale, comme connaissant bien son naturel, car il est tout joyeux quand il tient une épaule de mouton en main, bien séante et avenante comme une raquette gauchière. Alors, avec un couteau bien tranchant, Dieu sait comme il s'en escrime ! »

Soudain, je ne sais comment (le cas fut subit, je n'eus le loisir de considérer), Panurge, sans mot dire, jette en pleine mer son mouton criant et bêlant. Tous les autres moutons, criants et bêlants sur le même ton, commencèrent à sauter et se jeter en mer à la file. Il y avait foule à qui sauterait après leur compagnon : impossible de les arrêter. Vous savez que c'est le naturel du mouton de suivre toujours le premier, quelque part qu'il aille.

Le marchand, effrayé de voir sous ses yeux périr et noyer ses moutons, s'efforçait de les empêcher et les retenait de tout son pouvoir, mais en vain : tous à la file sautaient dans la mer et périssaient. Finalement il en prit un grand et fort par la toison, sur le tillac du navire, pensant ainsi le retenir et sauver le reste conséquemment. Le mouton fut si puissant qu'il se lança avec le marchand dans la mer, et il fut noyé. Autant en firent les autres bergers et moutonniers, les prenant les uns par les cornes, les autres par les jambes ou par la toison, et tous furent pareillement emportés à la mer et noyés misérablement.

Le navire vidé du marchand et des moutons, Panurge s'écria : « Reste-t-il encore ici quelque âme moutonnière ? »

Le marchand noyé, nos voyageurs abordent à l'île Ennasin, dont les habitants ont le nez fait en as de trèfle ; mais le bon Pantagruel, toujours si calme, est sur le point de perdre contenance au milieu d'eux, en voyant les étranges alliances du pays, car il n'y a là ni pères, ni mères, ni aucune des parentés de notre monde. Les pèlerins fuient bien vite, et arrivent dans l'île de Chely, île grande, fer-

tile, riche et populeuse, en laquelle régnait le saint roi Panigon; mais on n'y reste que quelques instants, à cause du beau temps et sérénité de l'air, dont on veut profiter. Ils continuent leur route, et le jour suivant ils passent Procuration, pays tout chaffouré et barbouillé, où ils apprennent l'étrange manière de vivre des *Chicquanous* (Voy. ce mot); après quoi ils arrivent aux îles de Tohu et de Bohu. Ils ne trouvent que frire dans cette île, le grand géant du lieu, nommé Bringuenarilles, ayant mangé toutes les poêles, poêlons, chaudrons, lèchefrites et marmites du pays, faute de moulins à vent, dont il se nourrissait d'ordinaire. Mais ledit Bringuenarilles, pendant leur séjour dans l'île, meurt étranglé en mangeant un coin de beurre frais à la gueule d'un four chaud, par l'ordonnance des médecins.

Sortis de là, ils passent les îles de Nargues et de Zargues, ainsi que celles de Tenielabin et Geneliabin, puis les îles de Enig et Evig.

A ce point du voyage, une tempête effroyable éclate sur les Pantagruélistes : tout est à l'abandon; les matelots eux-mêmes et leur pilote sont dérayés et laissent tout à la grâce

de Dieu. Panurge se meurt de peur : « Babebous, bous, bous, bous ! je noie, je meurs, mes amis ! Je pardonne à tout le monde. Adieu, *in manus*. Bous, bous, bououououous ! » Mais Pantagruel, frère Jean et ses autres compagnons prennent la direction de l'équipage, et, grâce à leur courage et à la piété du bon Pantagruel, qui ne cesse de mettre sa confiance en Dieu, tout en s'aidant de ses propres forces et de sa raison, la flotte et les voyageurs sont sauvés. Le ciel redevient serein, et l'on arrive dans l'île des Macréons (île des Vieux), île toute pleine d'anciens temples ruinés ; puis au pays de Tapinois, où règne l'épouvantable roi Quaresmeprenant, dont ils font l'anatomie. Ce roi avait

La tête comme un alambic,
Le ventre à poulaine,
Les mains comme une étrille,
La nuque comme un falot,
Les nerfs optiques comme un fusil,
Le foie comme une bisaiguë,
L'imagination comme un carillonnement de cloches,
Les pensées comme un vol d'étourneaux ;

L'entendement comme un bréviaire déchiré,
Le jugement comme un chausse-pied,
La raison comme un tabouret.
Il ne mouchait qu'anguillettes salées,
Ne crachait que boîtes de coudignac,
Ne pleurait que canards à la dodine,
Ne suait que morue au beurre frais,
Ne fientait que potirons et morilles,
Etc., etc.

Il riait en mordant, mordait en riant; se baignait sur le haut des clochers et se séchait au fond des rivières; pêchait des écrevisses dans l'air et chassait dans la mer; ne craignait rien que son ombre.

« Voilà, dit Pantagruel, une étrange et monstrueuse membrure d'homme, si on le doit nommer homme! »

Sortis de chez Quaresmeprenant, les voyageurs descendent dans l'île Farouche, où l'on rencontre un monstrueux physetère, qui est tué par Pantagruel dans un combat singulier, ce qui cause encore de nouvelles terreurs au pauvre Panurge. De là ils vont visiter le manoir des Andouilles, lesquelles tendent un piège à Pantagruel. Mais une

guerre terrible s'organise contre ces amazones; les cuisiniers se rallient aux Pantagruélistes. Pantagruel rompt les Andouilles au genou; elles sont mises en déroute, et dans cette épouvantable bataille les cervelas sont écervelés.

Ils visitent, après cette victoire, l'île de Ruach, dont les habitants ne vivent que de vent. Le menu peuple, pour s'alimenter, use d'éventoirs de plumes, de papier, de toile, selon les facultés et puissance de chacun. Les riches vivent de moulins à vent. Quand ils font quelque festin ou banquet, ils dressent les tables sous les ailes d'un ou deux moulins, et là repaissent, aisés comme à noces. Durant leur repas, ils disputent de la bonté, excellence, salubrité des vents, comme vous autres buveurs, dans vos banquets, philosophez en matière de vins. « Oh ! disait un petit enflé, que n'ai-je une vessie de bon vent de Languedoc, si fort qu'il renverse les charrettes chargées ! » Ils ne fientent, ils ne pissent, ils ne crachent en cette île; mais, en récompense, ils vessent, ils pètent, ils rotent copieusement.

Au sortir de là, ils rencontrent l'île des

Papefigues, riches autrefois, mais maintenant pauvres, malheureux, mourants de faim et soumis aux Papimanes, en punition de s'être moqués du pape.

Enfin, que Dieu soit béni ! les voici chez les Papimanes ! C'est là qu'ils voient les plus étonnantes merveilles. Homenaz, l'évêque de Papimanie, leur montre d'abord les uranopètes Décrétales, puis l'archétype d'un pape. Que de miracles !

« Jean Chouart, dit Ponocrates, à Montpellier, avait acheté des moines de Saint-Olary les belles Décrétales, écrites sur beau et grand parchemin de Lamballe, pour en faire des vélins à battre de l'or. Le malheur y fut si étrange que jamais pièce n'y put être frappée qui vînt à profit : toutes furent dilacérées et étripées.

— Punition, dit Homenaz, et vengeance divine !

— Au Mans, dit Eudémon, François Cornu, apothicaire, avait mis en cornets quelques feuillets des saintes Décrétales. Je désavoue le diable si tout ce qui fut dedans empaqueté ne fut à l'instant empoisonné, pourri et gâté : encens, poivre, girofle, cinnamome, safran,

cire, épices, casse, rhubarbe, tamarin, généralement tout, drogues, guogues et senogues.

— Vengeance, dit Homenaz, et divine punition !

— A Paris, dit Carpalim, Groignet, couturier, avait employé quelques vieilles Clémentines (Décrétales) en patrons et mesures. O cas étrange ! tous habillements taillés sur ces patrons furent gâtés et perdus : robes, capes, manteaux, sayons, jupes, casaquins, collets, pourpoints, cottes, gonnelles, vertugales. Groignet, cuidant tailler une cape, taillait la forme d'une braguette ; au lieu d'un sayon, taillait un chapeau à prunes sucées ; sur la forme d'un casaquin, taillait une aumusse... tellement que le pauvre homme, par justice, fut condamné à payer les étoffes de tous ses chalands, et de présent en est à la besace.

— Punition, dit Homenaz, et vengeance divine !

— A Cahusac, dit Gymnaste, il y eut partie projetée, pour tirer à la butte, entre le seigneur d'Estissac et le vicomte de Lauzun. Perotou avait dépecé une demi-Décrétale, et

des feuillets avait taillé le blanc pour la butte. Je me donne, je me vends, je me jette à travers tous les diables, si jamais un seul arbalétrier du pays (où sont pourtant les plus habiles de toute la Guyenne) tira dedans! Rien du blanc sacro-saint ne fut maculé, dépucelé ni touché. Bien plus, Sansornin l'aîné, qui gardait les gages, nous jurait son grand serment qu'il avait vu appertement, visiblement, le trait entrer dans la grolle (cible), au milieu du blanc, et, sur le point d'y toucher et enfoncer, s'être écarté d'une toise.

— Miracle ! s'écria Homenaz ; miracle! miracle ! »

Les Décrétales bien célébrées, bien fêtées (Voy. au mot Décrétales), nos voyageurs prennent congé du bonhomme Homenaz, qui donne à Pantagruel des poires de bon chrétien, comme un souvenir de son passage dans la bienheureuse île des Papimanes.

Les voici de nouveau en mer. Un bruit étonnant, formidable, retentit autour d'eux. D'où vient ce bruit? Panurge, de nouveau, est pris d'épouvante. Parmi ce bruit, on entend des paroles distinctement prononcées. Pantagruel ne peut expliquer ce prodige;

mais le pilote lui dit : « Seigneur, ne vous effrayez pas. Ici sont les confins de la mer Glaciale, sur laquelle fut, au commencement de l'hiver dernier, livrée grosse et félonne bataille. Alors se gelèrent les paroles, les cris des hommes et femmes, les heurtis des armes, les hennissements des chevaux et tout autre bruit de combat. A cette heure, la rigueur de l'hiver passée et la température s'étant adoucie, elles fondent et sont entendues. »

Pantagruel et ses compagnons descendent, après cela, au manoir de messer Gaster, premier maître ès arts du monde. On adore dans ce pays une idole épouvantable, appelée Manduce : c'est une effigie monstrueuse, ridicule, hideuse et terrible aux petits enfants, ayant les yeux plus grands que le ventre et la tête plus grosse que tout le reste du corps, avec amples, larges et horrifiques mâchoires bien endentelées, lesquelles, avec une petite corde cachée dans le bâton doré, l'on fait l'une contre l'autre terrifiquement cliqueter, comme l'on fait à Metz du dragon de Saint-Clément.

Sortis de chez les Gastrolâtres, ils passent près de l'île de Chaneph (île de l'hypocrisie).

« Quels gens, dit Pantagruel, habitent en cette île de chien ?

— Tous sont, répondit Xénomanes, hypocrites, hydropiques, patenôtriers, chattemites, cagots, ermites...

— Je n'y vais pas, dit Panurge, je vous assure. » Et l'on passe. Les voici devant le grand chat Rodilardus, où de nouveau Panurge se morfond de frayeur, à tel point que frère Jean s'aperçut, en l'approchant, que monseigneur le gouverneur de Salmigondin sentait autre odeur que de poudre à canon; et le voyage se continue au milieu des éclats de rire.





LIVRE CINQUIÈME

(1553)

Les voici dans l'île Sonnante, au milieu de la population chantante des évêgaux, cardingaux, abbégaux, monagaux, capucingaux. Ils sont promenés dans toute l'île par l'évêque Editue ; il leur explique les mystères du pays et comment il n'est peuplé que par des oiseaux étrangers qui, faute de savoir ou vouloir rien faire, ni travailler en quelque honnête métier, ni se soumettre à gens de bien, se sont réfugiés en cette île, de même que ceux qui n'ont pu jouir de leurs amours, qui n'ont pu réussir dans leurs entreprises et sont désespérés, ou ceux qui ont commis quelque crime, que l'on cherche pour les punir ignominieusement, et qui ici trouvent asile, protection, abondance, indemnité, franchise, et y deviennent gras et fleurissants.

Autre propos ne nous tint que de cages et d'oiseaux.

Les cages étaient grandes, riches, somptueuses et faites par merveilleuse architecture.

Les oiseaux étaient grands, beaux et polis, très ressemblants aux hommes de ma patrie; ils buvaient et mangeaient comme hommes, digéraient et fientaient comme hommes, pétaient, dormaient et roussinaient comme hommes. A les voir de prime face, eussiez dit que fussent hommes; toutefois, ils ne l'étaient mie... Leur plumage nous mettait en rêverie : les uns l'avaient tout blanc, d'autres tout noir, d'autres tout gris, d'autres mi-parti de blanc et de noir, d'autres tout rouge, d'autres mi-parti de blanc et de bleu. C'était belle chose de les voir. On nommait les mâles clergaux, monagaux, prêtregaux, évêgaux, cardingaux et papegaut, qui est unique en son espèce ; et les femelles clergesses, monagesses, pretregesses, abbegesses, évêgesses, cardingesses, papegesses... Mais, depuis trois cents ans, il était advolé parmi ces joyeux oiseaux grand nombre de cagots, lesquels avaient honni et

souillé toute l'île. Ils étaient tellement hideux et monstrueux que de tous ils étaient fuis; ils avaient les pattes pelues, des griffes et ventre de harpies et les culs de stymphalides.

Nous demandâmes pourquoi il n'y avait qu'un papegaut. On nous répondit que telle était l'institution première et la fatale destinée des étoiles; que des clergaux naissent des prêtregaux et monagaux sans compagnie charnelle; des prêtregaux naissent les évêgaux, et de ceux-ci les beaux cardingaux, et les cardingaux, s'ils n'étaient pas morts prévenus, finissaient en papegaut; et il n'y en a ordinairement qu'un. Lorsqu'il meurt, il en naît un autre à sa place de toute la race des cardingaux, et toujours sans copulation charnelle...

Les voyageurs pantagruéliques voudraient bien voir un peu et entendre chanter le papegaut. Maître Editue, après bien des difficultés, le leur montre à la fin.

« Il y a, par Dieu! de la piperie, friperie et riperie tant et plus dans ce manoir.

— Parlez bas, dit Editue; si une fois il vous entend ainsi blasphémer, vous êtes per-

dus, bonnes gens! Voyez-vous dans sa cage un bassin? Il en sortira foudre, tonnerre, éclairs, diables et tempêtes, par lesquels serez en un moment cent pieds sous terre abîmés.

— Mais, dit Pantagruel, faites-nous ici quelque peu chanter ce papegaut, afin que nous entendions son harmonie.

— Il ne chante qu'à ses jours, répondit Editue, et ne mange qu'à ses heures. »

Ils rencontrent ensuite un vieil évêgaut ronflant sous un arbre, accompagné de son soufflegant. Près de lui était une jolie abbegesse, laquelle joyeusement chantait, et ils y prennent plaisir si grand qu'ils eussent désiré tous leurs membres en oreilles convertir pour ne rien perdre de son chant et n'être pas rien distraits, afin d'y vaquer tout entiers.

« Cette belle abbegesse, dit Panurge, se rompt la tête à force de chanter, et ce gros vilain évêgaut ronfle pendant ce temps-là. Je le ferai bien tout à l'heure chanter, de par le diable! » Alors il sonna une cloche suspendue au-dessus de sa cage; mais tant plus il sonnait, tant plus ronflait l'évêgaut.

« Pardieu! s'écria-t-il, vieille buse, par

autre moyen je vous ferai chanter. » Alors il prit une grosse pierre pour l'en frapper au milieu du corps. Mais Editue s'écria : « Homme de bien, frappe, féris, tue et meurtris tous rois et princes du monde, en trahison, par venin ou autrement, quand tu voudras ; déniche des cieux les anges, de tout tu auras pardon du Papegaut ; mais à ces sacrés oiseaux jamais ne touche, si tu aimes la vie de toi, de tes parents et amis, vivants ou trépassés. Même ceux qui par ci-après naîtraient d'eux en seraient infortunés. »

Les Pantagruélistes s'éloignent de ce pays dangereux ; ils arrivent dans l'île des Ferrements, pays étrange où ils virent, derrière je ne sais quel buisson, je ne sais quelles gens, faisants je ne sais quoi, et, je ne sais comment, aiguisants je ne sais quels ferrements, qu'ils avaient je ne sais où, et ne sais en quelle manière.

De là ils visitent l'île de Cassade, puis arrivent au Guichet, habité par Grippeminaud, archiduc des chats fourrés, qui les met en prison et leur propose des énigmes épouvantables, leur criant : « *Or çà, or çà*, répondez, *or çà*, ou je vous ferai voir, *or çà*,

qu'il vous serait meilleur, *or çà*, d'être tombés entre les pattes de Lucifer, *or çà*, et de tous les diables, *or çà*, qu'entre nos griffes, *or çà!* Le voyez-vous bien, *or çà*, malotrus? Nous alléguez-vous innocence, *or çà*, pour échapper à nos tortures? *Or çà*, mes gentils innocents, *or çà*, vous y serez bien innocentés, *or çà*. Le grand diable, *or çà*, vous y chantera la messe, *or çà*...

— *Or*, de par le diable *là!* répondit Panurge, je vois clairement que la peste est ici pour nous! *Or*, de par le diable *là!* vu qu'innocence n'y est point en sûreté et que le diable y chante la messe, *or là!* »

Panurge, ces mots achevés, jeta au milieu du parquet une grosse bourse de cuir pleine d'écus, au son de laquelle tous les chats fourrés commencèrent à jouer des griffes, et tous s'écrièrent à haute voix : « Ce sont les épices.

— C'est *or*, dit Panurge.

— La cour, dit Grippeminaud, l'entend. *Or bien*, *or bien*, *or bien*, allez, enfants, *or bien*, et passez outre, *or bien*. Nous ne sommes pas aussi diables que noirs, *or bien!* »

Échappés du Guichet, ils apprennent avec

horreur comment les chats fourrés ne vivent que de corruption : sur quoi frère Jean propose de les mettre à sac ; mais Panurge, repris de peur, soutient que, puisqu'ils se sont une fois échappés de leurs mains, il n'y faut plus retourner. On passe Outre. Les habitants de ce pays sont tous outrés, et ne peuvent, à cause de la graisse, tenir en leur peau, qu'ils sont obligés d'inciser çà et là. Près du port se trouvait un magnifique cabaret auquel le peuple accourait de tous côtés, et l'on nous dit que tous ces gens étaient invités aux crevailles de l'hôte. N'entendant ce jargon, nos voyageurs s'imaginent qu'il s'agit d'un festin, ainsi nommé dans cette île, comme on dit chez nous fiançailles, épousailles, relevailles ; mais il leur fut expliqué que l'hôte, bon raillard en son temps, grand grignoteux et beau mangeur de soupes, éternellement dînant, avait déjà, pendant dix ans, peté de graisse en abondance, et qu'il en était venu à ses crevailles, et que, selon l'usage du pays, il finissait ses jours en crevant, sa peau, si longtemps déchiquetée et fendue, ne pouvant plus le contenir.

« Mais, bonnes gens, dit Panurge, ne

pourriez-vous bien à point le cercler comme un tonneau ?... »

Cette parole n'était pas achevée qu'ils entendirent en l'air un son haut et strident, comme si quelque gros chêne éclatait en deux pièces. Alors on leur dit que les crevailles étaient faites, et que cet éclat était le pet de la mort.

Ils descendent dans l'île des Apedeftes, à longs doigts crochus, où leur est montré un grand pressoir autour duquel vingt ou vingt-cinq gros pendards s'entre-regardent, ayant les mains longues comme jambes de grues et les ongles de deux pieds pour le moins.

« Ce sont *Messieurs,* dit le guide, nommé Gagne-beaucoup : c'est ici une colonie tirée du pays de Procuration. »

Ils vont après cela visiter le royaume de la Quinte-Essence, qui eut pour parrain Aristote et fut nommé Entéléchie.

En la seconde galerie nous fut par le capitaine montré la dame jeune (elle n'avait que dix-huit cents ans), belle, délicate, vêtue gorgiasement, au milieu de ses demoiselles et gentilshommes. Le capitaine nous dit : « Heure n'est de parler à elle; soyez seule-

ment spectateurs attentifs de ce qu'elle fait. Vous, en vos royaumes, avez quelques rois, lesquels fantastiquement guérissent certaines maladies, comme scrofules, mal sacré, fièvres quartes, par la seule apposition des mains; notre reine de toutes maladies guérit sans y toucher, seulement leur sonnant une chanson selon la compétence du mal. » Puis nous montra les orgues desquelles sonnant, faisait ses admirables guérisons. Icelles étaient de façon bien étrange, car les tuyaux étaient de casse en canon, le sommier de gaïac, les marchettes de rhubarbe, etc., etc.

Voilà donc Entéléchie jouant de son orgue et chantant mélodieusement. Lépreux, sourds, muets, aveugles, empoisonnés, sont introduits. A chaque catégorie de malades une chanson nouvelle, et les voilà debout, parfaitement guéris.

La reine Quinte-Essence ne fait du reste que choses miraculeuses : elle jette les maisons par les fenêtres pour leur donner de l'air; elle ne fiente que par procuration. Elle adresse pourtant aux compagnons de Pantagruel ces paroles très sages :

« N'ayez aucun effroi de ce que peuvent faire ou dire mes officiers ; mais peu à peu affranchissez-vous du servage d'ignorance. »

Au sortir du royaume de la Quinte, ils arrivent à l'île d'Odes, où les chemins cheminent et portent d'eux-mêmes les voyageurs à leur destination ; puis à l'île des Esclots, où règne l'ordre des frères Fredons, qui ne leur répondent que par monosyllabes.

PANURGE.

Avez-vous beaucoup de filles céans ?

LE FREDON.

Peu.

PANURGE.

Combien, en tout, sont-elles ?

LE FREDON.

Vingt.

PANURGE.

Combien en voudriez-vous ?

LE FREDON.

Cent.

Etc., etc., etc.

Joyeux d'avoir vu la nouvelle religion des Fredons, ils naviguent deux jours, et découvrent une île belle et délicieuse : c'est le pays de Satin, tout garni de belles tapisseries, et où ils trouvent Ouï-dire, tenant école de témoignerie.

C'était un petit vieillard contrefait et monstrueux ; il avait la gueule fendue jusqu'aux oreilles, et dans cette gueule sept langues, et chacune de ces langues fendues en sept parties, et de toutes les sept il parlait à la fois divers propos et langages ; il avait aussi parmi la tête et le reste du corps autant d'oreilles qu'Argus jadis avait d'yeux. Au reste, il était aveugle et paralytique de tout le corps.

Autour de lui, une multitude innombrable d'hommes et de femmes, écoutants et attentifs d'abord, parlaient ensuite de beaucoup de choses prodigieuses, telles que des pyramides d'Égypte, de Babylone, des Troglodytes, des Himantopodes, des Blemmies, des Pygmées, des Cannibales, des monts Hyperborés, des Égipans, de tous les diables, et le tout par ouï-dire. On voyait parmi eux Hérodote, Pline, Solin, Bérose, Philostrate, Méla,

Strabon et bien d'autres anciens; de plus, Albert le Grand, Pierre Martyr, le pape Pie II, Volaterranus, Paul Jove, *le vaillant homme*, Jacques Cartier, Marc Pole, Ludovic Romain, Pierre Alvarez, et ne sais combien d'autres modernes historiens qui écrivaient là, en tapinois, de belles besognes, et le tout par ouï-dire.

Ils quittent le pays de satin pour entrer dans l'île des Lanternes. Une jolie lanterne consent à leur servir de guide jusqu'à la fin du voyage. Conduits par elle en toute joyeuseté, ils arrivent enfin à l'oracle de la Dive Bouteille. Ils voient, ils entendent dans ce sanctuaire tant de choses merveilleuses, tant de paroles consolantes, que tous, jusqu'à Pantagruel, ne parlent plus qu'en vers, sur un rythme rapide et joyeux.

« Par saint Jean! je rythmerai aussi! s'écrie frère Jean; je le sens bien. Attendez, et m'ayez pour excusé si je ne rythme en cramoisi :

O Dieu, père paterne,
Qui changeas l'eau en vin,
Fais de mon cul lanterne
Pour luire à mon voisin !

Mais Panurge, à genoux, les mains jointes, devant la Dive, chante :

O Bouteille,
Pleine toute
De mystères,
D'une oreille
Je t'écoute !
Ne diffères,
Et le mot profères
Auquel pend mon cœur.
. . . .
Sonne le beau mot, je t'en prie,
Qui me doit ôter de misères.
O Bouteille,
Pleine toute
De mystères,
D'une oreille,
Je t'écoute !
Ne diffères.

Lors fut ouï ce mot TRINQ, sortant de la Bouteille.

Puis, ajouta Bacbuc :

« Allez, amis, en protection de cette sphère intellectuelle de laquelle en tous lieux est le centre et nulle part la circonférence... Vos philosophes se complaignent de ce que toutes choses ont été par les anciens écrites, que

rien ne leur a été laissé de nouveau à inventer ; ils ont tort trop évidemment. Quand adonneront leur étude et labeur à bien chercher, Dieu leur élargira connaissance de soi et de ses créatures...

« Or donc, allez, enfants... »

FIN DES FAITS ET PROUESSES ÉPOUVANTABLES DU NOBLE PANTAGRUEL.





DICTIONNAIRE

PANTAGRUÉLIQUE

Tiré des Œuvres de FRANÇOIS RABELAIS



Abeilles. Un philosophe, Aristarchus de Sole, passa cinquante-huit ans de sa vie à les contempler, sans autre chose faire. (III, 31.)

Afrique. Apporte toujours quelque chose de nouveau. (I, 16.)

Agésilas. Quelqu'un lui demandant pourquoi Lacédémone n'était ceinte de murailles, il répondit, montrant les habitants et citoyens de la ville, si habiles en l'art militaire, si forts et si bien armés : « Voici les murailles de la cité. » Signifiant qu'il n'est murailles que d'os, et que les villes et cités

ne sauraient avoir muraille plus sûre et plus forte que la vertu des citoyens et habitants. (II, 15.)

Alexander. Légiste mis au rang de ces vieux mâtins qui jamais n'entendirent la moindre loi des Pandectes, et n'étaient que gros veaux de dîme, ignorant tout ce qui est nécessaire à l'intelligence des lois. Accurse, Balde, Bartole, de Castro, de Imola, Hippolytus, Panorme, Bertachin, Curtius, doivent être rangés dans la même catégorie. Comment ces vieux rêveurs eussent-ils pu entendre le texte des lois, eux qui jamais ne virent bon livre de langue latine, comme manifestement appert à leur style, qui est style de ramoneur de cheminée, ou de cuisinier et marmiteux, non de jurisconsulte? Les lois sont tirées de philosophie morale et naturelle : comment les entendront ces fols, qui ont, par Dieu, moins étudié en philosophie que ma mule?... (II, 10.)

Allons boire, dit Panurge.—Ainsi parlant, ajoute Editue, jamais ne serez hérétique. (V, 8.)

Amer. Médecin, défendait à ses malades l'aile de perdrix, le cou du pigeon, le croupion de poulet, parce qu'il les réservait pour lui. (V, prol.)

Amis de Rabelais nommés dans son livre. Lascaris, Ardillon, Pierre Amy, Antoine Saporta, Guy Bourguier, Balthazar Noyer, Tolet, le tant bon, tant vertueux et équitable président Valée, Jean Quentin, François Robinet, Jean Perdrier, Boissoné, Guillaume du Bellay (sa mort), le cardinal du Bellay, le cardinal Odet, le bon, le docte, le sage, le juste, le tant humain et tant débonnaire André Tiraqueau, Salel, Marot, Budé, etc.

Amycléens. Entre tous les dieux, ils révéraient et adoraient particulièrement le noble père Bacchus, et le nommaient Psila. Psila, en langue dorique, signifie ailes : car, comme les oiseaux, à l'aide de leurs ailes, volent haut en l'air légèrement, ainsi, par l'aide de Bacchus, c'est le bon vin friand, riant et délicieux, sont haut élevés les esprits des humains. (IV, 65.)

Ane. Le palefrenier d'un gentilhomme, au mois d'avril, promenant un matin ses grands chevaux parmi les guérets, rencontra une gaie bergère, laquelle,

A l'ombre d'un buissonnet,
Ses brebiettes gardait,

ainsi qu'un âne et quelques chèvres. Devisant avec elle, il lui persuada de monter derrière lui en croupe, pour visiter son écurie et faire ensemble un tronçon de bonne chère, à la rustique. Durant leur repos et propos, le cheval s'adressa à l'âne, et lui dit à l'oreille (car les bêtes parlèrent toute cette année-là, en divers lieux) : « Pauvre et chétif baudet, j'ai de toi pitié et compassion : tu travailles journellement beaucoup, je l'aperçois à l'usure de ton bacul; c'est bien fait, puisque Dieu t'a créé pour le service des humains. Tu es baudet de bien; mais, n'être autrement torchonné, étrillé, harnaché et alimenté que je te vois, cela me semble un peu tyrannique et hors de raison. Tu es tout hérissonné, tout hallebrené, tout lanterné, et tu ne manges ici que joncs et épines, et durs chardons. C'est pourquoi je te semonds, baudet, ton petit pas avec moi venir et voir comment nous autres, que nature a produits

pour la guerre, sommes traités et nourris. Ce ne sera pas sans te ressentir de mon ordinaire.

— Vraiment, répondit l'âne, j'irai bien volontiers, monsieur le cheval.

— Il y a bien monsieur le roussin pour toi, baudet.

— Pardonnez-moi, monsieur le roussin, ainsi nous sommes, en notre langue, incorrects et mal appris, nous autres villageois et rustiques. »

La bergère montée, l'âne suivait le cheval, en ferme délibération de bien repaître advenant au logis. Le palefrenier, l'apercevant, commanda aux garçons d'étable de l'éreinter à coups de bâton. L'âne, entendant ce propos, se recommanda à Dieu et commença à fuir à grand erre, pensant en soi-même : « Il dit bien. Ce n'est mon état suivre les cours des gros seigneurs ; nature ne m'a produit que pour l'aide des pauvres gens. »

La bergère, voyant l'âne déloger, dit au palefrenier qu'il était sien et pria qu'il fût bien traité ; autrement elle voulait partir, sans plus avant entrer. Le palefrenier commanda alors que les chevaux, s'il le fallait, n'eussent avoine de huit jours, mais que l'âne en eût tout son saoul. Le pis fut de le rappeler, car les garçons avaient beau le flatter et l'appeler : « Truunc, truunc, baudet, çà. — Je n'y vais pas, disait l'âne, je suis honteux. » Plus amiablement ils l'appelaient, plus rudement s'escarmouchait-il, et à sauts et à pétarades. Ils y seraient encore, n'était la bergère qui les avertit de cribler avoine haut en l'air, en l'appelant. Ce qui fut fait. Soudain l'âne tourna visage, disant : « *Avoine*, bien, *adveniat !* » Ainsi il se rendit à eux chantant mélodieusement.

Arrivé qu'il fut, on le mena à l'étable près du

grand cheval; il fut frotté, torchonné, étrillé; litière fraîche jusqu'au ventre et plein râtelier de foin, pleine mangeoire d'avoine; et, pendant que les garçons d'étable la criblaient, il leur chauvait les oreilles, leur signifiant que il ne la mangerait que trop sans cribler, et que tant d'honneur ne lui appartenait.

Quand ils eurent bien repu, le cheval interrogeait l'âne, disant :

« Et puis, pauvre baudet, comment te va? que te semble de ce traitement? encore n'y voulais-tu pas venir; qu'en dis-tu?

— Oh! répondit l'âne, voici merveilles, monsieur le roussin. Mais quoi, ce n'est que demi-chère. Baudouinez-vous pas céans, vous autres messieurs les chevaux?

— Quel baudouinage me dis-tu, baudet? me prends-tu pour un âne?

— Ah! ah! répondit l'âne, je suis un peu dur pour apprendre le langage courtisan des chevaux. Je demande, roussinez-vous point céans, vous autres messieurs les roussins?

— Parle bas, baudet, dit le cheval: car, si les garçons t'entendent, à grands coups de fourche ils te pelauderont si dru qu'il ne te prendra volonté de baudouiner. Nous n'osons céans seulement y penser, de peur d'avoir des coups; du reste, aises comme des rois.

— Par l'aube du bât que je porte, dit l'âne, je te renonce, et dis fi de ta litière, fi de ton foin et de ton avoine! Vivent les chardons des champs, puisqu'à loisir on y roussine! »

Anneau d'Hans Carvel. Hans Carvel était homme docte, expert, studieux, homme de bien, de bon

sens, de bon jugement, débonnaire, charitable, aumônier, philosophe; joyeux, au reste, bon compagnon et raillard si onc en fut, ventru quelque peu, branlant la tête et assez malaisé de sa personne. Sur ses vieux jours, il épousa la fille du bailli Concordat, jeune, belle, frisque, gaillarde, avenante, gracieuse par trop envers ses voisins et serviteurs, dont advint qu'au bout de quelques semaines il en devint jaloux comme un tigre, et entra en terrible soupçon sur les menées de la dame. Pour à laquelle chose obvier, lui faisait tout plain de beaux contes touchant les désolations advenues par adultère, lui lisait souvent la légende des prudes femmes, la prêchait de pudicité, lui fit un livre des louanges de fidélité conjugale, détestant fort et ferme la méchanceté des ribaudes mariées, et lui donna un beau carcan (collier) tout couvert de saphirs orientaux. Ce nonobstant, il la voyait tant délibérée et de bonne chère avec ses voisins que de plus en plus croissait sa jalousie.

Une nuit, entre les autres, étant avec elle couché en telles passions, il songea qu'il parlait au diable et qu'il lui contait ses doléances. Le diable le réconfortait, et lui mit un anneau au maître doigt, disant : « Je te donne cet anneau : tant que tu l'auras au doigt, ta femme ne sera d'autrui charnellement connue sans ton su et consentement. — Grand merci, dit Hans Carvel, monsieur le Diable. Je renie Mahom si jamais on me l'ôte du doigt. » Le diable disparut. Hans Carvel, tout joyeux, s'éveilla,

Et, les yeux encore aggravés,
Il se trouva que le bonhomme
Avait le doigt où vous savez.

J'oubliais à conter comment sa femme, le sentant, reculait arrière, comme disant : « Oui, nenny, ce n'est pas cela... » Et alors il semblait à Hans Carvel qu'on lui voulût dérober son anneau. (III, 28.)

ANTÉCHRIST. Il est déjà né, mais ne fait encore qu'égratigner sa nourrice. *Crescite. Nos qui vivimus multiplicamini.* C'est écrit. (III, 26.)

ANTIGONUS. Roi, premier de ce nom, répondit au poète Hermodotus, qui dans ses vers l'appelait dieu et fils du soleil : « Mon *lasanophore* te dément. » (*Lasanon* était une terrine et vaisseau approprié à recevoir les excréments du ventre.) Tout roi devrait ainsi renvoyer ses flatteurs à sa selle percée, voir, considérer et contempler quelle divinité ils trouvent en sa matière fécale. (IV, 60.)

ANTIPHYSIS. Enfanta Admodunt et Discordance, par copulation de Tellumon, et eut pour postérité les Matagots, cagots, papelarts; puis les démoniaques calvins, imposteurs de Genève, enragés putherbes, briffaux, cafards, chattemites, cannibales et autres monstres difformes, contrefaits en dépit de nature. (IV, 32. Voyez PHYSIS.)

ARGENT. Le nerf des batailles. (I, 46.)

ARMÉE DE PICROCHOLE. Le seigneur Trepelu eut la conduite de l'avant-garde, en laquelle furent comptés seize mille quatorze arquebusiers, trente mille et onze aventuriers. A l'artillerie fut commis le grand écuyer Toucquedillon, en laquelle furent comptées neuf cent quatorze grosses pièces de bronze, en canons, doubles canons, basilics, serpentines, couleuvrines, bombardes, faucons, passevolants, spirolles

et autres pièces. L'arrière-garde fut baillée au duc Raquedenare. En la bataille se tint le roi et les princes de son royaume. Ainsi sommairement accoutrés, avant de se mettre en marche, ils envoyèrent trois cents chevaux légers sous la conduite du capitaine Engoulevent, pour découvrir le pays et savoir s'il n'y avait pas quelques embûches dans la contrée. Mais, après avoir diligemment recherché, ils trouvèrent tout le pays en paix et silence, sans assemblée quelconque. Ce qu'entendant Picrochole, il commanda que chacun marchât sous son enseigne, hâtivement. Alors, sans ordre ni mesure, ils prirent les champs les uns parmi les autres, gâtant et dissipant tout sur leur passage, sans épargner ni pauvre ni riche, ni lieu sacré ni profane; emmenant bœufs, vaches, taureaux, veaux, génisses, brebis, moutons, chèvres et boucs, poules, chapons, poulets, oisons, porcs, truies, etc.; abattant les noix, vendangeant les vignes, emportant les ceps, croulant tous les fruits des arbres. C'était un désordre incomparable. Ils ne trouvèrent personne qui leur résistât: un chacun se mettait à leur merci, demandant avec prière d'être traité plus humainement.

Tant firent et tracassèrent, pillants et larronnants, qu'ils arrivèrent à Sevillé, où ils détroussèrent hommes et femmes, et prirent ce qu'ils purent : rien ne leur fut ni trop chaud ni trop pesant. Quoique la peste fût par la plus grande part des maisons, ils entraient partout, ravissaient tout. (I, 26 et suiv.)

Armée de Grandgousier. Il dit qu'il disposerait les choses, pour cette guerre, de façon qu'il ne

serait besoin d'enlever à leurs occupations tant de gens de bien. Seulement il fit avancer en ordre les légions qu'il entretenait ordinairement en ses places de la Devinière, de Chavigny, de Gravot et de Quinquenays, montant au nombre de deux mille cinq cents hommes d'armes, soixante et six mille hommes de pied, vingt et six mille arquebusiers, deux cents grosses pièces d'artillerie, vingt et deux mille pionniers, et six mille chevaux légers; tous par bandes si bien assorties de leurs trésoriers, vivandiers, maréchaux, armuriers et autres gens nécessaires au trac de bataille, si bien instruits dans l'art militaire, si bien armés, si bien disciplinés, si forts à l'attaque, si prudents dans les dangers, qu'ils figuraient plutôt une harmonie d'orgues et concordance d'horloge qu'une armée ou gendarmerie. (I, 47.)

Armes. Jamais, au besoin, ne faillirent, quand bon cœur est associé de bon bras. (V, 36.)

Avignon. Les femmes y jouent volontiers le beau jeu, parce que c'est terre papale. (II, 5.)

Bergerottes. Auxquelles le cul sent le serpolet, plus plaisantes que les dames de cour. (V, 46.)

Biens de l'ile Sonnante. Plus on les mange, plus ils multiplient. (V, 7.)

Bien souverain. Consiste non en prendre et recevoir, mais en élargir et donner. (V, 27.)

BON DROIT. A bien besoin d'aide. (III, 36.)

BOULANGERS. Guère plus honnêtes que les meuniers. (III, 2. Voyez MEUNIERS.)

BREN. C'est merde à Rouen. (IV, 10.)

BRIDOYE. Juge, accusé d'avoir rendu une décision peu équitable, pour toutes raisons et excuses, répondait qu'il était vieux devenu et qu'il n'avait la vue si bonne qu'autrefois, alléguant plusieurs misères et calamités que vieillesse apporte avec soi, qu'il ne voyait plus les points des dés aussi distinctement que par le passé, et que peut-être il avait pris un quatre pour un cinq.

« Quels dés, mon ami, entendez-vous ?

— Les dés des jugements, répondit Bridoye, *alea judiciorum*, dont je me sers, ainsi que font tous autres juges, en décision des procès.

— Et comment faites-vous, mon ami ?

— Je fais comme est l'usance de judicature à laquelle nos ordonnances commandent de toujours déférer. Ayant bien vu, revu, lu, relu, paperassé et feuilleté les plaintes, ajournements, comparitions, commissions, informations, productions, allégations, interdits, contredits, requêtes, enquêtes, répliques, dupliques, tripliques, écritures, reproches, griefs, salvations, récolements, confrontations, acarations, libelles, apostoles, lettres royaux, compulsoires, déclinatoires, anticipatoires, évocations, envois, renvois, conclusions, fins de non procéder, appointements, reliefs, confessions, exploits, et autres telles dragées et épiceries, d'une part et d'autre, comme doit faire le bon juge, je pose sur le bout de la table les sacs du défendeur, et ceux du demandeur sur l'autre bout.

— Mais, cela fait, comment sentenciez-vous, mon ami ?

— Par le sort des dés. » (III, 39.)

CAFARDS. Cagots, hypocrites et autres telles sectes de gens se sont déguisés comme masques pour tromper le monde. Car, donnant à entendre au populaire qu'ils ne sont occupés qu'à contemplation et dévotion, qu'en jeûnes et macération de la sensualité, sinon vraiment pour sustenter et alimenter la petite fragilité de leur humanité, au contraire, font chère, Dieu sait quelle, *et Curios simulant, dum bacchanalia vivunt.* Vous le pouvez lire en grosses lettres et enluminure sur leurs rouges museaux et ventres à poulaine, sinon quand ils se parfument de soufre. Quant à leur étude, elle ne consiste qu'à nuire, articulant, monorticulant, torticulant... Fuyez-les et abhorrez et haïssez autant que je fais, et vous vous en trouverez bien, sur ma foi. Et, si désirez être bons Pantagruélistes, c'est-à-dire vivre en paix, joie, santé, faisant toujours grand chère, ne vous fiez jamais aux gens qui regardent par un pertuis. (II, 34.)

CAGOTS, matagots, papelards, pattespelues, chattemites : noms horrifiques, à la prononciation desquels les cheveux dressent en tête. (IV, anc. prol.) Sont tant hideux et monstrueux que tout le monde fuit à leur approche. (V, 2.)

CALEMBOURS et rébus. Ceux qui en font devraient

être coiffés d'une bouse de vache, en punition de leur ineptie. (I, 9.)

Calomnie, appelée en grec *diabole*, est détestable devant Dieu et les anges. (IV, anc. prol.)

Cambles, roi des Lydiens, mangea sa femme. (III, 12.)

Caméléon. Espèce de lézard si admirable que Démocrite a fait un livre entier de sa figure, de son anatomie et de ses vertus et propriétés en magie. Je l'ai vu, en effet, changer de couleur, non seulement à l'approche des choses colorées, mais de soi-même, selon la peur et les affections qu'il avait. Par exemple, sur un tapis vert, je l'ai vu certainement verdoyer ; mais, s'il y restait quelque temps, il devenait successivement jaune, bleu, tanné, violet ; de la même façon que vous voyez la crête des coqs d'Inde changer de couleur suivant leurs passions (IV, 11.)

Capucins. Les plus tristes, les plus maniaques et plus fâcheux oiseaux de l'île Sonnante. (V, 3.)

Sortant de la chambre de Raminagrobis, Panurge, tout effrayé, dit : « Par la vertu Dieu, il est hérétique ou je me donne au diable. Il médit des bons pères mendiants cordeliers et jacobins, qui sont les deux hémisphères de la chrétienté, et par la gyrognomonique circumbilivagination desquels, comme par deux filopendoles cœlivages, tout l'antonomatie matagrabolisme de l'Église romaine, quand elle se sent emburelucoquée de quelque baragouinage d'erreur ou d'hérésie, homocentricalement se trémousse. Mais que lui ont fait ces pauvres diables de capucins et minimes? Ne sont-ils pas assez méshaignés, assez enfumés et parfumés de mi-

sère et calamité, les pauvres hères, extraits de ichthyophagie? Médire de ces bons et vaillants piliers d'Église! Il pèche vilainement, il blasphème contre la religion. J'en suis fort scandalisé.

— Moi, dit frère Jean, je m'en soucie comme d'un bouton. Ils médisent de tout le monde, si tout le monde médit d'eux. » (III, 22.)

Carême. Temps où il se fait le plus d'enfants: les cafards sortent de leurs cages, les cagots tiennent leurs grands jours. Force sessions, force stations, pardonnances, syndérèses, confessions, fouettements, anathématisations; vraie pépinière de maladies et très cher aux médecins. (V, 29.)

Cérès. Révérée par tout l'univers pour avoir enseigné aux hommes l'art d'agriculture. (V, 47.)

Chanson. Chantée dans un concert par les musiciens Josquin des Prés, Olzegan, Hobrethy, Agricola, Brumel, Camelin, Vigoris, de la Fage, Bruyer, Prioris, Seguin, de la Rue, Midy, Moulu, Mouton, Gascogne, Loyset, Compère, Penet, Fevin, Rouzée, Richardfort, Rousseau, Consilion, Constantio Festi, Jacquet Bercan :

Grand Tibault, se voulant coucher
Avecques sa femme nouvelle,
S'en vint tout bellement cacher
Un gros maillet en la ruelle.
— O mon doux ami, lui dit-elle,
Quel maillet vous vois-je empoigner?
— C'est, dit-il, pour mieux vous cogner.
— Maillet, dit-elle, il n'y faut nul;
Quand gros Jean me vient besogner,
Il ne me cogne que du cul.

(IV, nouv. prol.

Chant du coq. Apaise les lions en furie. (IV, 42.)

Chanvre. A la racine petite, durette, rondelette, finissant en pointe obtuse, blanche, légèrement chevelue et longue d'une coudée. De la racine procède une tige unique, ronde, férulacée, verte au dehors, blanchissante au dedans, concave comme les tiges de smyrnium, olus atrum, fèves et gentiane; ligneuse, droite, friable, crénelée quelque peu en forme de colonne légèrement striée, pleine de fibres auxquelles consiste toute la dignité de l'herbe, mêmement en la partie dite *mesa*, comme moyenne, et celle qui est dite *mylasea*. Sa hauteur est communément de cinq à six pieds.

Quelquefois elle atteint une hauteur plus grande, c'est à savoir lorsqu'elle rencontre terroir doux, marécageux, léger, humide, sans froidure, comme est celui d'Olone et celui de Rosea, près Preneste, en Sabinie, et lorsque la pluie ne lui manque vers le solstice d'été... Elle a les feuilles longues trois fois plus que larges, vertes toujours, âprettes comme l'orcanette, durettes, incisées autour comme une faucille et, comme la bétoine, terminées en pointe de larisse macédonique, et comme une lancette dont usent les chirurgiens. Leur figure est peu différente des feuilles de frêne et aigremoine, et si semblable à l'eupatoire, que plusieurs herbiers (herboristes), l'ayant appelée domestique, appellent l'eupatoire chanvre sauvage. Ces feuilles sont, par rangs, à égale distance éparses autour de la tige, au nombre, pour chaque rang, ou de cinq ou de sept; tant l'a chérie nature qu'elle l'a douée, en ses feuilles, de ses deux nombres impairs, si divins et mysté-

rieux. Leur odeur est forte et peu plaisante aux nez délicats.

La semence provient vers le haut de la tige, et peu au-dessous; elle est nombreuse autant que d'herbe qui soit, sphérique, oblongue, rhomboïde, noire, claire et comme tannée, durette, couverte de robe fragile, délicieuse à tous oiseaux chanteurs, tels que linottes, chardonnerets, alouettes, serins, tarins et autres. Mais, en l'homme qui en mangerait beaucoup et souvent, elle éteint la semence générative; et, quoique jadis, chez les Grecs, on en fît certaines espèces de fricassées, tartes et beignets qu'ils mangeaient après souper, comme friandise et pour trouver le vin meilleur, elle est de difficile digestion, offense l'estomac, engendre mauvais sang, et, par son excessive chaleur, trouble le cerveau et remplit la tête de fâcheuses et douloureuses vapeurs.

On sème le chanvre à la nouvelle venue des hirondelles; on le tire de terre lorsque les cigales commencent à s'enrouer. (III, 49.)

Charité envers le prochain. Pourvu qu'il ne soit pas hérétique, disent les Papimanes. (III, 51.)

Chateliers (L'abbé de). Voulait que son dernier pet fût un pet d'abbé. (V, 16.)

Chats-fourrés. Bêtes horribles et épouvantables. Ils mangent les petits enfants, paissent sur des pierres de marbre, ont le poil en dedans, ne marchent jamais sans gibecière, ont des griffes si fortes, si longues, si acérées, que rien ne leur échappe; se couvrent la tête de bonnets à quatre gouttières, grippent, dévorent, brûlent, écartèlent, décapitent,

meurtrissent, empoisonnent, ruinent et minent tout, sans discrétion de bien et de mal. Parmi eux, vice est vertu appelée, méchanceté est bonté surnommée, et trahison loyauté. Leur caverne est comme l'Averne, où l'on entre sans en pouvoir sortir. Ils vivent de corruption, sont affamés de sang chrétien. « Asseyez-vous là, disent-ils d'une voix terrible à ceux qui comparaissent devant eux, et souvenez-vous que la terre présentement s'ouvrira pour tout vifs vous engloutir si vous manquez à bien répondre. (V, 11 et 14.)

CHEMISE DE GARGANTUA. Combien elle a de points. *Cent* devant et *cent* derrière. (I, 12.)

CHICQUANOUS. Gagnent leur vie en façon bien étrange et en plein contraire aux Romicoles. A Rome, gens infinis gagnent leur vie à empoisonner, à battre et à tuer; les Chicquanous la gagnent à être battus : de mode que, si par long temps ils demeuraient sans coups recevoir, ils mouraient de faim, eux, leurs femmes et enfants. Coups de bâton sont leurs vraies moissons. . . . .

. . . .

« Le seigneur de Basché, dit Panurge, était homme courageux, vertueux magnanime, chevaleureux. Revenant d'une longue guerre en laquelle le duc de Ferrare, par l'aide des Français, vaillamment se défendit contre les furies du pape Jules second, il se voyait journellement ajourné, cité, chicané, à l'appétit et passe-temps du gras prieur de Saint-Lovant.

« Un jour, déjeunant avec ses gens (car il était humain et débonnaire), il envoya quérir son boulanger, nommé Loyre, et sa femme, et avec eux le

curé de sa paroisse, nommé Oudart, qui lui servait de sommelier, comme était pour lors la coutume en France, et leur dit, en présence de ses gentilshommes et autres domestiques : « Enfants, vous voyez en quelles fâcheries me jettent journellement ces marauds Chicquanous; si vous ne m'aidez à les châtier, j'ai résolu d'abandonner le pays et prendre le parti du Soudan à tous les diables. Désormais, quand céans ils viendront, soyez prêts, vous Loyre et votre femme, pour représenter en ma grande salle avec vos belles robes nuptiales, comme si l'on vous fiançait et comme vous le fûtes autrefois. Tenez, voilà cent écus d'or pour entretenir vos beaux accoutrements. Vous, messire Oudart, ne manquez pas d'y figurer avec votre beau surplis et l'étole et l'eau bénite, comme pour les fiancer. Vous pareillement, Trudon (c'était son tambourineur), soyez-y avec flûte et tambour. Les paroles dites et la mariée baisée, au son du tambour, vous vous baillerez tous l'un à l'autre du souvenir des noces, ce sont petits coups de poing. Ce faisant, vous n'en souperez que mieux. Mais, quand vous en viendrez au Chicquanous, frappez dessus comme sur seigle vert, ne l'épargnez; tapez, daubez, frappez, je vous en prie. Tenez, je vous donne ces gantelets de joûte, couverts de chevrotin. Donnez-lui coups sans compter, à tort et à travers. Celui qui mieux le daubera, je le tiendrai pour mieux affectionné. N'ayez peur d'en être repris en justice, je serai garant pour tous. Tels coups seront donnés en riant, selon la coutume observée en toutes fiançailles.

— Mais, demanda Oudart, à quoi connaîtrons-nous les Chicquanous? car en votre maison journellement abordent gens de toutes parts.

— J'y ai donné ordre, répondit Basché. Quand à la porte de céans viendra un homme à pied ou assez mal monté, ayant un anneau d'argent gros et large au pouce, il sera Chicquanous. Le portier, l'ayant introduit courtoisement, sonnera la campanelle. Alors soyez prêts. »

Ce propre jour, comme Dieu le voulut, arriva un vieil, gros et rouge Chicquanous. Sonnant à la porte, il fut, par le portier, reconnu à ses gros et gras houseaux, à sa méchante jument, à un sac de toile plein d'informations, attaché à sa ceinture, et particulièrement au gros anneau d'argent qu'il avait au pouce gauche. Le portier, se montrant courtois, l'introduit honnêtement, et joyeusement sonne la campanelle. A ce signal, Loyre et sa femme, vêtus de leurs beaux habillements, comparaissent en la salle, faisant bonne figure. Oudart passe le surplis et l'étole, et, sortant de son office, il rencontre Chicquanous, le mène boire longuement, pendant que l'on chausse gantelets de tous côtés, et lui dit : « Vous ne pouviez venir dans un meilleur moment; notre maître est en fête et nous ferons tantôt chère lie. Nous sommes céans de noces : tenez, beuvez, soyez joyeux. »

Pendant que Chicquanous buvait, Basché, voyant tout son monde prêt, envoie quérir Oudart. Oudart vient, apportant l'eau bénite. Chicquanous le suit. En entrant dans la salle, il n'oublie pas de faire nombre de révérences très humbles ; il cita Basché. Basché lui fit la plus grande caresse du monde, lui donna un angelot en le priant d'assister aux contrat et fiançailles. Ce qui fut fait. Sur la fin, coups de poing commencèrent à sortir en place. Mais, quand ce vint au tour du Chicquanous, ils le festoyèrent à

grands coups de gantelets, si bien qu'il retourna tout étourdi et meurtri, un œil poché au beurre noir, huit côtes froissées, le bréchet effondré, les omoplates en quatre quartiers, la mâchoire inférieure en trois lopins, et le tout en riant. Dieu sait comment Oudart y opérait, couvrant de la manche de son surplis le gros gantelet acéré, fourré d'hermine, car il était puissant ribaud. Ainsi s'en retourna Chicquanous à l'Ile Bouchard, accoutré à la tigresse, bien satisfait toutefois et content du seigneur de Basché. Et, moyennant le secours des bons chirurgiens du pays, vécut tant que vous voudrez. Depuis n'en fut parlé; la mémoire en expira avec le son des cloches qui carillonnèrent à son enterrement.

Le lendemain, revint un nouveau Chicquanous, accompagné de recors. Aussitôt firent gantelets leur exploit, tant et si bien qu'à Chicquanous fut rompue la tête en neuf endroits. A l'un des recors fut le bras droit défaucillé; à l'autre fut démanchée la mandibule supérieure, de façon qu'elle lui couvrait à moitié le menton, avec dénudation de la luette et perte insigne des dents molaires, masticatoires et canines. Le tambourin, changeant d'intonation, les gantelets furent cachés, et confitures alors multipliées de nouveau avec liesse nouvelle. Les bons compagnons buvaient les uns aux autres et tous à Chicquanous et à ses recors. Oudart reniait et dépitait les noces, alléguant qu'un des recors lui avait désincornifistibulé toute l'autre épaule; ce nonobstant, il buva ità lui joyeusement. Le recors démandibulé joignait les mains et tacitement lui demandait pardon, car il ne pouvait parler. Loyre se plaignait de ce que le recors débradé lui avait donné un si grand

coup de poing sur l'autre coude que il en était devenu tout esperruquancluzelubelouzerirelu du talon.

« Ah ! disait Trudon, se cachant l'œil gauche avec son mouchoir, et montrant son tambourin défoncé d'un côté, quel mal leur avais-je fait ? Il ne leur a pas suffi de m'avoir ainsi lourdement morrambouzevezengouzequoquemorguatasacbacguevezinemafressé mon pauvre œil, ils m'ont encore défoncé mon tambourin. Tambourins à noces sont ordinairement battus ; tambourineurs bien festoyés, mais battus, jamais ! »

Un des écuyers, chopant et boitant, s'adressa au recors embavieté des mâchoires et lui dit : « Êtes-vous des frappins, des frappeurs ou des frapparts ? Ne vous suffisait-il de nous avoir ainsi morcrocassebezassevezassegrigueliguoscopapopondrillé tous les membres supérieurs, à grands coups de bobelins (savates), sans nous donner de tels morderegrippipiotabirofreluchamburelurecoquelurintimpanements sur les jambes, à belles pointes de houseaux ? Appelez-vous cela jeu de jeunesse ? Pardieu ! jeu n'est-ce. »

Le recors, joignant les mains, semblait lui en demander pardon, marmonnant de la langue : « Mon, mon, mon, vrelon, von, von », comme un marmot.

Le maître d'hôtel tenait son bras gauche en écharpe, comme tout morquaquoquassé : « Le diable, dit-il, me fit bien assister à ces noces ; j'en ai, par la vertudieu, tous les bras enguoulevezinemassés. Appelez-vous ceci fiançailles ? Je les appelle fiantailles. (IV, 12 et 15.)

Chrétien. Pour l'être aux yeux des Papimanes,

il ne faut croire, penser, dire, entreprendre, faire rien que ce que contiennent les saintes Décrétales. (IV, 53.)

Cicéron. Pensait que les étoiles étaient formées et nourries des vapeurs de la terre. (III, 3.)

Cocu. Mon ami, je suis marié; vous le serez par ci-après. Mais écrivez ce mot en votre cervelle, avec un style de fer, que tout homme marié est en danger d'être cocu : cocuage est naturellement des apanages de mariage; l'ombre plus naturellement ne suit le corps que cocuage les gens mariés; et quand vous oirez dire de quelqu'un ces trois mots : « Il est marié », si vous dites : « Il est donc, ou a été, ou sera, ou peut être cocu », vous ne serez dit maladroit architecte de conséquences naturelles. (III, 32.)

Cochons. Foisonnent en Papimanie. (IV, 51.)

Cognée. En ce temps-là était un pauvre homme villageois, natif de Gravot, nommé Couillatris, abatteur et fendeur de bois, et, en ce bas état, gagnant cahin caha sa pauvre vie. Advint qu'il perdit sa cognée. Qui fut bien fâché et marri, ce fut lui : car de sa cognée dépendait son bien et sa vie; par sa cognée il vivait en honneur et réputation entre tous riches bûcherons; sans cognée il mourrait de faim. La mort, six jours après, le rencontrant sans cognée, avec son dail l'eût fauché et sarclé de ce monde. Dans ce malheur, il commença à crier, prier, implorer, invoquer Jupiter, par oraisons bien disertes (comme vous savez que nécessité fut inventrice d'éloquence). Levant la face vers les cieux, les genoux en terre, la tête nue, les bras haut en l'air,

les doigts des mains écarquillés, disant à chacun refrain de ses suffrages, à haute voix infatigablement : « Ma cognée, Jupiter, ma cognée, ma cognée, ou deniers pour en acheter une autre ! Hélas ! ma pauvre cognée ! » Jupiter tenait conseil sur certaines affaires très urgentes, et à ce moment opinait la vieille Cybèle, ou bien le jeune et clair Phœbus, si voulez. Mais tant fut grande l'exclamation de Couillatris qu'elle fut avec grand effroi ouïe en plein conseil et consistoire des dieux.

« Qui diable, demanda Jupiter, est là-bas, qui hurle si horriblement ? Vertu de Styx ! n'avons-nous par ci-devant été, présentement ne sommes-nous ici assez empêchés à la décision de tant d'affaires et de débats d'importance ? »

Mercure, toutefois, regarde par la trappe des cieux, et voit que c'est Couillatris qui demande sa cognée perdue, et il en fait le rapport au conseil.

« Vraiment, dit Jupiter, nous en sommes bien là ! N'avons-nous à cette heure autre besogne sur les bras que de rendre cognées perdues ? Et pourtant il le faut ; cela est écrit au livre des destins, entendez-vous ? aussi bien comme si elle valait la duché de Milan. A la vérité, sa cognée lui est en même prix et estimation que serait à un roi son royaume. Çà, çà, que cette cognée soit rendue. Qu'il n'en soit plus parlé. Mercure, descendez présentement là-bas, et jettez aux pieds de Couillatris trois cognées : la sienne, une autre d'or et une troisième d'argent, massives, toutes d'un même calibre. Lui ayant baillé le choix, s'il prend la sienne et s'en contente, donnez-lui les deux autres. S'il en prend une autre que la sienne, coupez-lui la tête

avec la sienne propre. Et faites ainsi désormais à ces perdeurs de cognées. »

Ces paroles achevées, Jupiter, contournant la tête, fit une morgue si épouvantable que tout le grand Olympe trembla.

Mercure, avec son chapeau pointu, sa capeline, talonnières et caducée, se jette par la trappe des cieux, fend le vide de l'air, descend légèrement à terre, et jette aux pieds de Couillatris les trois cognées, puis lui dit : « Tu as assez crié pour boire; tes prières sont exaucées de Jupiter. Regarde laquelle de ces trois est ta cognée, et l'emporte. » Couillatris soulève la cognée d'or, il la regarde et la trouve bien pesante; puis dit à Mercure : « Marmes! celle-ci n'est pas la mienne, je n'en veux grain. » Autant fait-il de la cognée d'argent, et dit : « Ce n'est pas celle-ci; je vous la quitte. » Puis prend en main la cognée de bois, la regarde au bout du manche, y reconnaît sa marque, et, tressaillant de joie, comme un renard qui rencontre poules égarées, et, souriant du bout du nez, dit : « Merdigues! celle-ci était mienne; si vous me la voulez laisser, je vous sacrifierai un bon et grand pot de lait, tout fin couvert de belles fraises, aux ides (c'est le quinzième jour de mai).

— Bonhomme, dit Mercure, je te la laisse, prends-la; et, parce que tu as opté et souhaité médiocrité en matière de cognée, par ordre de Jupiter, je te donne ces deux autres. Tu as de quoi dorénavant te faire riche; sois homme de bien. »

Couillatris courtoisement remercie Mercure, révère le grand Jupiter, attache son ancienne cognée à sa ceinture de cuir, et s'en ceint sur le cul, comme Martin de Cambray. Les deux autres plus

pesantes il charge à son col. Ainsi s'en va se prélassant par le pays, faisant bonne trogne parmi ses paroissiens et voisins, et leur disant le petit mot de Patelin : *En ai-je?* Au lendemain, vêtu d'une souquenille blanche, il charge sur son dos les deux précieuses cognées, se transporte à Chinon, ville insigne, ville noble, ville antique, et première du monde... Il y change sa cognée d'argent en beaux testons et autre monnaie blanche; sa cognée d'or en beaux saluts, beaux moutons à la grand laine, belles riddes, beaux royaux, beaux écus au soleil. Il en achète force métairies, force granges, force censes et masures, force maisons et maisonnettes, prés, vignes, bois, terres labourables, pâtis, étangs, moulins, jardins, saulsayes, bœufs, vaches, brebis, moutons, chèvres, truies, pourceaux, ânes, chevaux, poules, coqs, chapons, poulets, oies, canards et du menu; et, en peu de temps, fut le plus riche homme du pays, voire plus que Maulevrier le boiteux.

Les francs gontiers et Jacques bonshommes du voisinage, voyant cette heureuse rencontre de Couillatris, furent bien étonnés; la pitié et commisération qu'ils avaient auparavant du pauvre Couillatris se changea en envie de ses richesses si grandes et inopinées. Ils commencèrent à courir, s'enquérir, demander, informer par quel moyen, en quel lieu, quel jour, à quelle heure, comment et à quel propos lui était ce grand trésor advenu. Entendant que c'était pour avoir perdu sa cognée : « Hem! hem! dirent-ils, ne tenait-il qu'à la perte d'une cognée que ne fussions riches? le moyen est facile et de coût bien petit. Telle est donc, au temps présent, la révolution des cieux, la constellation des astres et aspect des pla-

nètes, que quiconque cognée perdra soudain deviendra riche? Hem, hem, hem, ah! pardieu, cognée, vous serez perdue et ne vous en déplaise. » Et tous aussitôt de perdre leurs cognées. Il n'était fils de bonne mère qui ne perdît sa cognée. Plus n'était abattu, plus n'était fendu de bois au pays, en ce défaut de cognées.

L'apologue dit encore que certains petits janspilhommes de bas relief, qui à Couillatris avaient le petit pré et le petit moulin vendu pour se pavaner aux parades, avertis que ce trésor lui était ainsi et par ce seul moyen advenu, vendirent leurs épées pour acheter cognées, afin de les perdre, comme faisaient les paysans, et de retrouver par cette perte montjoie d'or et d'argent. Vous eussiez proprement dit que ce fussent petits Romipètes vendant le leur et empruntant d'autrui pour acheter mandats à tas d'un pape nouvellement créé. Et de crier, et de prier, et de lamenter, et invoquer Jupiter! « Ma cognée de çà, ma cognée de là, ma cognée, oh! oh! oh! oh! Jupiter, ma cognée! » L'air tout autour retentissait des cris et hurlements de ces perdeurs de cognées.

Mercure fut prompt à leur apporter des cognées, à chacun offrant la sienne perdue, une autre d'or et une troisième d'argent. Tous choisissaient celle qui était d'or et la ramassaient, remerciant le grand donnateur Jupiter; mais, à l'instant où ils la levaient de terre, courbés et penchés, Mercure leur tranchait la tête, suivant le dit de Jupiter. Le nombre des têtes coupées fut égal et correspondant aux cognées perdues. Voilà ce qui advient à ceux qui, dans leur simplicité, souhaitent et choisissent choses médiocres. Prenez-y tous exemple. (IV, nouv. prol.)

COMMUN USAGE. On ne doit le mépriser. (III, 7.)

CONCILE DE BALE. Messer Guaster (le ventre) y fut tout-puissant (IV, 57.)

CONCILE DE CHÉSIL (de Trente). Réuni pour grabeler les articles de la foi contre les nouveaux hérétiques. (IV, 28.)

CONCILE DE LATRAN. Un nommé Perrin Dandin, homme honorable, bon laboureur, bien chantant au lutrin, homme de crédit et d'âge, disait avoir vu le grand bon homme Concile de Latran, avec son gros chapeau rouge, et la dame Pragmatique Sanction, sa femme, avec son large tissu de satin bleu et ses grosses patenôtres de jayet. Cet homme de bien appointait plus de procès qu'il n'en était vidé en tout le Palais de Poitiers, en l'auditoire de Montmorillon, en la halle de Parthenay-le-Vieux, ce qui le rendait vénérable dans tout le voisinage. Il n'était tué pourceau dans le pays dont il n'eût de la hâtille et des boudins... (III, 41.)

CONNAISSANCE DIVINE. Pour y parvenir, deux choses sont nécessaires : guide de Dieu et compagnie d'homme. (V, 47.)

CONSEILLERS DE PICROCHOLE. Quatre ou cinq douzaines de fouaces ayant été enlevées aux fouaciers de Lerné par les gens de Gargantua, le duc de Menuail, le comte Spadassin et le capitaine Merdaille comparurent devant Picrochole et lui dirent :

« Sire, nous vous rendons aujourd'hui le plus heureux, le plus chevaleureux prince qu'on ait vu depuis Alexandre de Macédoine.

— Couvrez-vous, couvrez-vous, dit Picrochole.

— Sire, nous sommes à notre devoir. Le moyen est tel : vous laisserez ici quelque capitaine en garnison avec petite bande de gens pour garder la place, laquelle nous semble assez forte tant par sa situation que par les remparts dont vous l'avez entourée. Vous diviserez votre armée en deux. L'une de ces deux parties ira se ruer sur Grandgousier et ses gens, qui par elle seront de prime abord facilement déconfits. Là vous trouverez de l'argent à tas, car le vilain en a du comptant. Nous l'appelons vilain, parce qu'un noble prince n'a jamais un sou. Thésauriser est fait de vilain.

« L'autre partie cependant prendra sa route vers l'Aunis, Saintonge, Angoumois et Gascogne, traversera le Périgort, Médoc et les Landes. Ils prendront sans résistance les villes, châteaux et forteresses. A Bayonne, à Saint-Jean-de-Luc et Fontarabie, vous vous emparerez de tous les navires, et, côtoyant vers Galice et Portugal, pillerez tous les lieux maritimes jusqu'à Lisbonne, où vous trouverez renfort de tout l'équipage nécessaire à un conquérant. Par le corbieu! Espagne se rendra, car ce ne sont que madourés. Vous passerez le détroit de Gibraltar et là vous érigerez deux colonnes, plus magnifiques que celles d'Hercule, pour perpétuer la mémoire de votre nom; et ce détroit sera nommé la mer Picrocholine.

« Passée la mer Picrocholine, voici Barberousse qui se rend votre esclave.

— Je, dit Picrochole, le prendrai à merci.

— Oui, dirent-ils, pourvu qu'il se fasse baptiser; et vous assiégerez Maroc, toute la Barbarie, Alger et Tunis. Passant outre, vous prendrez Majorque, Minorque, Sardaigne, Corse et autres îles de la

Méditerranée. Côtoyant à gauche, vous vaincrez toute la Gaule narbonique, la Provence et les Allobroges, Gênes, Florence, Lucques, et alors adieu Rome! le pauvre monsieur du Pape meurt déjà de peur.

— Par ma foi! dit Picrochole, je ne lui baiserai mie sa pantoufle.

— L'Italie prise, voici Naples, Calabre, la Pouille et la Sicile à sac, et Malte avec. Je voudrais bien que les plaisants chevaliers jadis Rhodiens vous résistassent, pour voir de leur urine.

— J'irais, dit Picrochole, volontiers à Lorette.

— Point, point, dirent-ils, ce sera au retour. De là nous prenons Candie, Chypre, Rhodes, les Cyclades, et donnons sur la Morée. Nous la tenons. Saint Treignant! Dieu garde Jérusalem! car le Soudan n'est pas comparable à votre puissance.

— Je ferai donc, dit-il, rebâtir le temple de Salomon?

— Non, pas encore, dirent-ils, attendez un peu. Ne soyez jamais si soudain en vos entreprises. Savez-vous ce que disait Octave Auguste? *Festina lente*. Il vous convient premièrement avoir Asie Mineure, Carie, Lycie, Pamphylie, Cilicie, Lydie, Phrygie, Mysie, Satalie, jusqu'à l'Euphrate.

— Verrons-nous, dit Picrochole, Babylone et le mont Sinaï?

— Il n'en est pas encore besoin à cette heure. N'est-ce pas assez tracassé d'avoir traversé l'Archipel, chevauché les deux Arménies et les trois Arabies?

— Par ma foi, dit-il, nous n'en pouvons plus. Ah! pauvres gens!

— Quoi? dirent-ils.

— Que boirons-nous par ces déserts? car Julien Auguste et toute son armée y moururent de soif, dit-on.

— Nous avons, dirent-ils, donné ordre à tout. A Smyne, vous avez neuf mille quatorze grands navires chargés des meilleurs vins du monde. Là se sont trouvés vingt et deux cent mille chameaux et seize cents éléphants, lesquels vous avez pris lorsque vous entrâtes en Libye, et vous eûtes de plus toute la caravane de la Mecque. Ne vous fournirent-ils de vin à suffisance?

— Oui, mais, dit-il, nous ne bûmes point frais.

— Par la vertu, non d'un petit poisson, dirent-ils, un preux, un conquérant, un prétendant et aspirant à l'empire universel ne peut toujours avoir ses aises. Dieu soit loué de ce que vous êtes venu, vous et vos gens, saufs et entiers jusqu'au fleuve du Tigre!

— Mais, dit-il, que fait cependant la partie de notre armée qui battit ce grand vilain humeux Grandgousier?

— Ils ne chôment pas, dirent-ils; nous les rencontrerons tantôt. Ils vous ont pris Bretagne, Normandie, Flandre, Hainaut, Brabant, Artois, Hollande, Zélande; ils ont passé le Rhin par sus le ventre des Suisses et Lansquenets; et une partie d'entre eux ont dompté Luxembourg, Lorraine, Champagne, Savoie, jusqu'à Lyon; auquel lieu ils ont trouvé vos garnisons revenant des conquêtes navales de la Méditerranée. Et se sont rassemblés en Bohême, après avoir mis à sac la Souabe, le Wurtemberg, la Bavière, l'Autriche, la Moravie et Styrie. Puis ont donné fièrement ensemble sur Lubeck, la Norwége, la Suède, Finlande, Laponie et

Groënland jusqu'à la mer Glaciale. Cela fait, ils conquirent les Orcades, subjuguèrent l'Écosse, l'Angleterre et l'Irlande; de là, naviguant par la mer sableuse et par les Sarmates, ont vaincu et dompté la Prusse, Pologne, Lithuanie, Russie, Valachie, Transylvanie, Hongrie, Bulgarie, Turquie, et ils sont à Constantinople.

— Allons, dit Picrochole, nous réunir à eux le plus tôt possible, car je veux être aussi empereur de Trébizonde. Ne tuerons-nous pas tous ces chiens de Turcs mahométistes?

— Et que diable, dirent-ils, ferons-nous donc? et vous donnerez leurs biens et terres à ceux qui vous auront servi honnêtement.

— La raison le veut, dit-il; c'est justice. Je vous donne la Carmanie, la Syrie et toute la Palestine.

— Ah! sire, dirent-ils, c'est du bien de vous, grand merci. Dieu vous fasse toujours prospérer! »

Là était présent un vieux gentilhomme, éprouvé en divers hasards et vrai routier de guerre, nommé Echephron, lequel, oyant ces propos, dit :

« J'ai grand peur que toute cette entreprise ne soit semblable à la farce du pot au lait, duquel un cordonnier se faisait riche par rêverie; puis, le pot cassé, n'eut de quoi dîner. Que prétendez-vous, par ces belles conquêtes? quelle sera la fin de tant de travaux et traverses?

— La fin sera, dit Picrochole, que, rentrés céans, nous nous reposerons à notre aise.

— Et si, par aventure, jamais n'en revenez, car le voyage est long et périlleux? Ne serait-il pas mieux que dès maintenant nous nous reposions, sans courir ces hasards?

— Oh! dit Spadassin, pardieu! voici un bon rê-

veux! mais allons nous cacher au coin de la cheminée, et là, passons avec les dames notre vie et notre temps à enfiler des perles, ou à filer, comme Sardanapale. Qui ne s'aventure n'a cheval, ni mule, dit Salomon.

— Qui trop, dit Echephron, s'aventure, perd cheval et mule, répondit Malcon.

— Baste! dit Picrochole, passons outre. Je ne crains que ces diables de légions de Grandgousier. Pendant que nous sommes en Mésopotamie, s'ils nous donnaient sur la queue, quel remède?

— Très bon, dit Merdaille, une belle petite commission, laquelle vous enverrez aux Moscovites, vous mettra en camp lestement quatre cent cinquante mille combattants d'élite. Oh! si vous m'y faites votre lieutenant, je tuerais un peigne pour un mercier! je mords, je rue, je frappe, j'attrape, je tue, je renie.

— Sus! sus! dit Picrochole, qu'on dépêche tout, et qui m'aime me suive! »

(I, 33.)

Coquilles. Leur beauté, la variété infinie de leurs formes et de leurs couleurs est une des plus grandes marques de l'industrie de nature. (IV, 58.)

Couleurs blanc et bleu. Leur signification. (I, 10.)

Couvents. Tous les criminels y trouvent sûreté, indemnité et franchise. (V, 4.)

Crassus. Mourut de rire. (I, 20.)

Cris des animaux. Les chiens aboient, les loups hurlent, les lions rugissent, les chevaux hennissent, les éléphants barrient, les serpents sifflent, les ânes

braient, les cigales sonnent, les tourterelles lamentent. (III, 13.)

Cuisiniers. Portent en leurs armoiries, en champ de gueules, lardoire de sinople, fessée d'un chevron argenté, penchant à gauche. (IV, 40.)

Cuisses. Celles des demoiselles sont toujours fraîches. (I, 39.)

Décrétales. Je voudrais, dit Epistémon, avoir payé chopine de tripes et que nous eussions collationné à l'original les terrifiques chapitres *Execrabilis, De multa, Si plures, De Annatis per totum, Nisi essent, Cum ad monasterium, Quod dilectio, Mandatum,* et certains autres, lesquels tirent chaque année de France en Rome quatre cent mille ducats et davantage. Est-ce rien? — Cela, dit Homenaz, me semble toutefois être peu, vu que France la très chrétienne est unique nourrice de la cour romaine. Mais trouvez-moi livres au monde, soit de philosophie ou de médecine, ou de droit, ou de mathématiques, ou de lettres humaines, voire même de la Sainte-Écriture, qui en puissent autant tirer? Point. Nargues, nargues, vous n'en trouverez point d'une telle énergie auriflue, je vous en assure.

Encore ces diables hérétiques ne les veulent apprendre et savoir. Brûlez, tenaillez, cisaillez, noyez, pendez, empalez, épautrez, démembrez, découpez, fricassez, grillez, transonnez, écartelez, débezillez,

déhingandez, carbonnadez ces méchants hérétiques... (IV, 53.)

— Qui les veut étudier sera riche en ce monde et puissant dans l'autre. (IV, 53.)

Dés. Ce jeu a causé plus de naufrages, de pertes de vies et biens que tous les écueils de la mer. (V, 10.)

Désespoir. Il n'y faut jamais pousser ses ennemis vaincus. (I, 43.)

Devoir. Il est la base du monde. (III, 3.)

Diable. S'amuse à la messe à transcrire les propos des bonnes femmes. (III, 28.)

— Se plaint de ce que les bonnes études lui enlèvent un très grand nombre de ses sujets. Mais il espère que les cafards y mettront ordre par injures, force, violence, et brûlement des bons livres. (IV, 46.)

Diable de Papefiguière (Le). Le lendemain matin nous rencontrâmes l'île des Papefigues, lesquels jadis étaient riches et libres; mais pour lors étaient pauvres, malheureux et sujets aux Papimanes. Tous les ans ils avaient grêle, tempête, peste, famine, en éternelle punition d'avoir fait autrefois la figue au pape.

Voyant la misère et calamité du peuple, plus avant ne voulûmes entrer. Seulement, pour prendre de l'eau bénite et à Dieu nous recommander, entrâmes dans une petite chapelle, près le havre, ruinée, désolée et découverte. Nous aperçûmes dans le bénitier un homme vêtu d'étole et plongé dans l'eau comme un canard, excepté le petit bout du nez pour respirer. Autour de lui trois prêtres, bien

ras et tonsurés, lisaient le grimoire et conjuraient les diables.

Pantagruel trouva le cas étrange et demanda quel jeu ils jouaient là. On lui dit qu'il y avait eu dans le pays, trois ans auparavant, une peste si terrible que la moitié et plus du pays était restée déserte et les terres sans possesseurs. La peste passée, l'homme qui était dans le bénitier avait recommencé à cultiver son champ, grand et fertile, et le semait de touzelle (petit blé) à l'heure même où un petit diable (lequel encore ne savait ni tonner, ni grêler, fors seulement le persil et les choux, et qui ne savait non plus ni lire ni écrire) arrivait au pays, ayant obtenu de Lucifer la permission de visiter cette île des Papefigues. Ce diable s'adressa au laboureur et lui demanda ce qu'il faisait. Le pauvre homme lui répondit qu'il semait son champ de touzelle, pour s'aider à vivre l'an suivant.

« Oui-da, dit le diable; mais ce champ n'est pas tien, il est à moi et m'appartient. Car, depuis l'heure et le temps que vous fîtes la figue au pape, tout ce pays nous fut adjugé, donné et abandonné. Semer du blé, toutefois, n'est mon état : c'est pourquoi je te laisse ce champ, mais à la condition que nous partagerons le profit. Nous ferons deux lots, l'un composé de ce qui croîtra sur terre, l'autre de ce qui sera dessous. Le choix m'appartient, car je suis diable extrait de noble et antique race, et tu n'es qu'un vilain. Je choisis ce qui sera en terre, tu auras le dessus. En quel temps la cueillette?

— Mi-juillet, répond le laboureur.

— Or, dit le diable, je m'y trouverai. Jusque-là, fais ton devoir : travaille, vilain, travaille. Je vais tenter du gaillard péché de luxure les nobles non-

nains de Pettesec, les cagots et briffauts aussi... »

La mi-juillet venue, le diable se représente au pays, accompagné d'un escadron de petits diables, et, rencontrant le laboureur, il lui dit : « Et puis, vilain, comment t'es-tu porté depuis ma départie? Il convient que nous fassions ici nos partages.

— C'est, dit le laboureur, juste. »

Le laboureur aussitôt se mit, avec ses gens, à scier le blé. Les petits diables, de même, tiraient le chaume de terre. Le laboureur battit son blé sur l'aire, le cribla, le mit en poches et le porta au marché pour le vendre. Les diableteaux firent de même, et au marché, près du laboureur, pour vendre leur chaume, s'assirent. Le laboureur vendit très bien son blé, et de l'argent emplit un vieux demi-brodequin qu'il portait à sa ceinture. Les diables ne vendirent rien, et les paysans, en plein marché, se moquaient d'eux. Le marché clos, le diable dit au laboureur : « Vilain, tu m'as cette fois trompé; à l'autre tu ne me tromperas pas.

— Monsieur le diable, répondit le laboureur, comment vous aurais-je trompé? Vous avez choisi le premier. Il est vrai que, par ce choix, vous pensiez me tromper, espérant, en me voyant semer, que rien ne sortirait hors de terre pour ma part, et que dessous vous trouveriez le grain que j'y avais semé... Mais vous êtes bien jeune au métier...

— Laissons ce propos, dit le diable. De quoi cette année pourras-tu notre champ semer?

— Pour profit de bon ménager, répond le laboureur, il conviendrait de le semer de raves.

— Or, dit le diable, tu est vilain de bien; sème raves à force, je les garderai de la tempête et ne grêlerai point dessus. Mais, entends bien, je retiens

pour ma part ce qui sera dessus, tu auras le dessous. Travaille, vilain, travaille; je vais tenter les hérétiques, ce sont âmes friandes en carbonnade. Monsieur Lucifer a sa colique, ce lui sera une gorge chaude. »

Venu le temps de la cueillette, le diable se trouva sur le champ avec un escadron de diableteaux de chambre. Le laboureur était là avec ses gens. Le diable commença à scier et recueillir les feuilles de raves. Après lui, le laboureur bêchait et tirait les grosses raves et les mettait en poches. Ainsi s'en vont tous ensemble au marché. Le laboureur y vendit très bien ses raves. Le diable ne vendit rien; qui pis est, on se moquait de lui publiquement.

« Je vois bien, vilain, dit alors le diable, que je suis par toi trompé. Je veux en finir. Le champ appartiendra tout entier à l'un de nous deux. Notre pacte sera tel : nous nous entre-gratterons l'un l'autre, et qui de nous deux se rendra le premier abandonnera sa part du champ; il demeurera tout entier au vainqueur. La journée sera à huitaine. Va, vilain, je te gratterai en diable. J'allais tenter les pillards Chicquanous, déguiseurs de procès, notaires, avocats, prévaricateurs; mais ils m'ont fait dire par un truchement qu'ils étaient tous à moi... »

Le laboureur, retournant en sa maison, était triste et pensif. Sa femme, le voyant dans cet état, pensa qu'on l'avait au marché dérobé. Mais, entendant la cause de sa mélancolie, voyant aussi sa bourse pleine d'argent, doucement le réconforta et l'assura que de cette grattelle mal aucun ne lui adviendrait; seulement que sur elle il eût à se poser et reposer; elle y prévoyait déjà bonne issue.

« Pour le pis, disait le laboureur, je n'en aurai

qu'une éraflade ; je me rendrai au premier coup, et lui quitterai le champ.

— Rien, rien, dit la vieille ; posez-vous, et reposez sur moi, et laissez-moi faire... Vous m'avez dit que c'est un petit diable : je le ferai rendre soudain et le champ nous restera. Si c'eût été un grand diable, il y aurait eu à penser. »

Le jour de l'assignation était celui où nous arrivâmes dans l'île. De bonne heure, au matin, le laboureur s'était très bien confessé, comme bon catholique, et, par le conseil du curé, s'était caché dans le bénitier, en l'état où nous l'avions trouvé.

Au moment où l'on nous racontait cette histoire, nous fûmes avertis que la vieille avait trompé le diable et gagné le champ ; voici de quelle manière. Le diable vint à la porte du laboureur, et, en sonnant, s'écria : « O vilain, vilain, vite, vite, à belles griffes ! » Puis, entrant dans la maison, galant et bien délibéré, et n'y trouvant pas le laboureur, aperçut sa femme par terre, pleurante et lamentante.

« Qu'est ceci ? demanda le diable ; où est-il ? que fait-il ?

— Ah ! dit la vieille, où est-il, le méchant, le bourreau, le brigand ! Il m'a affolée ; je suis perdue, je meurs du mal qu'il m'a fait.

— Comment, dit le diable, qu'y a-t-il ? Je vous le gallerai bien tantôt.

— Ah ! dit la vieille, il m'a dit, le bourreau, le tyran, l'égratigneur de diable, qu'il avait aujourd'hui assignation de se gratter avec vous :

Pour s'éprouver, le perfide m'a fait
Cette balafre. A ces mots, au folet
Elle fait voir... Eh ! quoi ? Chose terrible.

(La Fontaine.)

Le diable, épouvanté, s'écria : « Mahom, Démiourgon, Mégère, Alecto, Persephône, il ne me tient pas. Je m'en vais grand train. Oui-da! je lui quitte le champ. »

Entendant la catastrophe et fin de l'histoire, nous nous retirâmes sur notre navire, et ne fîmes là plus long séjour. Pantagruel donna au tronc de la fabrique de l'église dix-huit mille royaux d'or, en contemplation de la pauvreté du peuple et calamité du lieu. (IV, 45 et suiv.)

Diète et hygiène. Le plus sûr moyen de conserver la santé. (I, 23.)

Dieu. Sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence nulle part. (III, 13; V, 47.)

— Seul parfait. (III, prol.)

— Appelé par les Égyptiens l'Abscons, le Caché, élargira connaissance de soi et de ses créatures. (V, 48.)

— Jamais ne délaisse ceux qui en lui ont mis leur espoir et pensée. (II, 28.)

— Qui vous apprit à discourir et parler ainsi de la puissance et prescience divines, pauvres gens? Paix! st, st, st! (IV, nouv. prol.)

Dieux. Sont saisis d'effroi en voyant les progrès de la navigation, et tous les peuples sur le point de communiquer ensemble. (III, 51.)

Diogène. A quelqu'un qui lui demandait à quelle heure l'homme doit prendre ses repas, répondit : « Le riche quand il aura faim; le pauvre, quand il aura de quoi. » (IV, 64.)

DROIT UNIVERSEL. *Jus gentium*, valable pour toutes contrées. (I, 10.)

ÉDUCATION. Quand Ponocrates connut la vicieuse manière de vivre du jeune Gargantua, élevé jusque-là par des pédagogues dont le savoir n'était que bêterie abâtardissant les bons et les nobles esprits et corrompant toute fleur de jeunesse, il résolut de changer et refaire son éducation ; mais il toléra pour quelques jours ses mauvaises habitudes, considérant que nature ne supporte les changements soudains sans grande violence.

Pour mieux commencer son œuvre, il supplia un savant médecin du temps de voir s'il ne serait pas possible de remettre Gargantua en meilleure voie. Celui-ci le purgea canoniquement..... Ponocrates lui fait oublier aussi tout ce qu'il a appris sous ses antiques précepteurs...

Il l'introduit en la compagnie des gens savants du pays, à l'émulation desquels se développe son esprit et lui croît le désir d'étudier autrement et de se faire valoir.

Il organise ses études de manière à ce qu'il ne perde pas une heure du jour. Tout son temps est employé aux lettres et en honnête savoir.

Gargantua s'éveillait donc vers quatre heures du matin, et, pendant qu'on le frottait, quelques pages lui étaient lues de la divine Écriture, hautement et clairement, avec prononciation compétente à la ma-

tière ; à ce soin était commis un jeune page natif de Basché, nommé Anagnostes...

Ils considéraient aussi l'état du ciel, s'il était le même que le soir précédent, et en quels signes entraient le soleil et la lune pour cette journée.

Ensuite il était habillé, peigné, coiffé, accoutré et parfumé, et pendant ce temps on lui répétait les leçons du jour d'avant. Lui-même les disait par cœur et y fondait quelques cas pratiques concernant l'état humain. Cela durait quelquefois jusqu'à deux ou trois heures ; mais le plus souvent ces répétitions cessaient lorsqu'il était tout à fait habillé.

On lui faisait, après cela, une lecture de trois bonnes heures.

Puis ils sortaient, toujours conférants des propos de la lecture ; ils se rendaient dans quelque plaine, et là jouaient à la balle, à la paume, à la pile trigone, s'exerçant courageusement le corps, comme ils avaient les âmes auparavant exercées. Tout leur jeu n'était qu'en liberté, car ils laissaient la partie quand cela leur plaisait ; c'était ordinairement lorsqu'ils suaient ou étaient autrement las. Alors ils étaient très bien essuyés et frottés, ils changeaient de linge, et, doucement se promenant, allaient voir si le dîner était prêt. Et attendant qu'on le préparât, récitaient clairement et éloquemment quelques sentences retenues de la leçon.

Cependant monsieur l'appétit venait, et par bonne opportunité ils se mettaient à table. Au commencement du repas, était lue quelque histoire plaisante des anciennes prouesses, jusqu'à ce qu'il eût pris son vin. Alors (si bon lui semblait) on continuait la lecture, ou bien ils commençaient à deviser joyeusement, parlant d'abord des vertus, propriétés, effi-

cacités et natures de tout ce qui leur était servi à table : du pain, du vin, de l'eau, du sel, des viandes, poissons, fruits, herbes, racines, et de leur apprêt. Il apprit bientôt de cette manière tout ce qu'enseignent à ce sujet Pline, Athénée, Dioscorides, Julius Pollux, Galien, Porphyre, Opian, Polybe, Héliodore, Aristote, Élien et autres. Pendant ces entretiens, ils faisaient souvent, pour être plus assurés, apporter leurs livres à table. Et si bien et entièrement retint en sa mémoire les choses dites que, pour lors, n'était médecin qui en sût la moitié autant que lui. Ils devisaient ensuite des leçons du matin ; puis, achevant leur repas par quelque bonne confiture, ils se curaient les dents, se lavaient les mains et les yeux avec de belle eau fraîche ; puis ils rendaient grâce à Dieu par quelques beaux cantiques faits à la louange de la munificence et bénignité divine.

Cela fait, on apportait des cartes, non pour jouer, mais pour y apprendre mille petites gentillesses et inventions nouvelles, ayant toutes trait à l'arithmétique. Par ce moyen il entra en affection de cette science, et tous les jours après dîner et souper il y passait quelque temps aussi agréablement qu'il le faisait autrefois aux dés ou aux cartes, et il en connut bientôt également la théorie et la pratique... Il y joignit les autres sciences mathématiques, comme géométrie, astronomie et musique... Ils faisaient mille joyeux instruments et figures géométriques, et de même pratiquaient les canons astronomiques. Ils s'ébaudissaient ensuite à chanter musicalement à quatre et cinq parties, ou sur un thème, à plaisir de gorge. Quant aux instruments de musique, il apprit à jouer du luth, de l'épinette, de

la harpe, de la flûte, de la viole et de la trompette.

La digestion achevée, il se remettait à son étude principale pendant trois heures ou davantage, tant à répéter la lecture matinale qu'à poursuivre le livre entrepris, à écrire, bien tracer et former les antiques et romaines lettres.

Cela fait, ils quittaient leur hôtel, emmenant avec eux un jeune gentilhomme de Touraine, nommé l'écuyer Gymnaste, qui l'instruisait dans l'art d'équitation. Changeant donc de vêtements, il montait sur un coursier, sur un roussin, sur un genet, sur un cheval barbe, cheval léger, et lui donnait cent carrières, le faisait sauter en l'air, franchir le fossé, sauter le palis, tourner en cercle à droite et à gauche. Ensuite il rompait, non la lance, car c'est la plus grande rêverie du monde de dire : « J'ai rompu dix lances en tournoi, ou en bataille » (un charpentier le ferait bien) ; mais la gloire, c'est d'une lance avoir rompu dix de ses ennemis. De sa lance donc assurée, verte et raide, rompait une porte, enfonçait un harnais, renversait un arbre, enfilait un anneau, enlevait une selle d'armes, un haubert, un gantelet ; tout cela armé de pied en cap.

Quant à faire de jolis exercices et fanfarer sur un cheval, nul ne s'en acquittait mieux que lui. Il s'était habitué à sauter précipitamment d'un cheval sur un autre sans toucher à terre ; il montait des deux côtés, la lance au poing et sans étriers, puis, sans bride, guidait le cheval à son plaisir : car tous ces exercices servent dans l'art militaire.

D'autres fois il branlait la pique, jouait de l'épée à deux mains, de l'épée bâtarde, de l'épée espagnole, de la dague et du poignard, armé, non armé, au bouclier, à la cape, à la rondelle.

Il courait le cerf, le chevreuil, l'ours, le daim, le sanglier, le lièvre, la perdrix, le faisan, l'outarde. Il jouait à la grosse balle et la faisait bondir en l'air aussi bien du pied que du poing. Il luttait, courait, sautait, non à trois pas un saut, non à clochepied, non au saut d'allemand (car, disait Gymnaste, tels sauts sont inutiles et de nul service en guerre), mais d'un saut franchissait un fossé, volait sur une haie, montait six pas contre une muraille, et rampait ainsi à une fenêtre de la hauteur d'une lance.

Il nageait en pleine eau, à l'endroit, à l'envers, de côté, de tout le corps, des pieds seulement; puis, une main en l'air, tenant un livre hors de l'eau, il traversait ainsi toute la rivière de Seine sans le mouiller, tenant son manteau dans ses dents, comme faisait Jules César. D'une seule main il entrait de force dans un bateau, et, de là, se rejetait de nouveau dans l'eau la tête la première, sondait le fond du fleuve, creusait les rochers, plongeait aux abîmes et gouffres; remonté ensuite dans son bateau, il le tournait, gouvernait, menait vite d'abord et puis plus lentement suivant le fil de l'eau; d'autres fois remontait le courant, ou bien le retenait immobile au torrent d'une écluse, d'une seule main, et de l'autre s'escrimait avec un grand aviron; il tendait la voile, montait au mât, courait sur les brancards, ajustait la boussole, contreventait les boulines, bandait le gouvernail.

Sorti de l'eau, au galop il franchissait la montagne et la dévalait aussi franchement, il grimpait aux arbres comme un chat, sautait de l'un à l'autre comme un écureuil, abattait les grosses branches comme un autre Milon. Avec deux poignards acérés et deux poinçons éprouvés il montait au haut d'une

maison comme un rat, puis en redescendait en telle composition des membres que de la chute il n'était aucunement grevé. Il jetait le dard, la barre, la pierre, la javeline, l'épieu, la hallebarde; enfonçait l'arc, bandait les fortes arbalètes de passe, visait de l'arquebuse à l'œil, affûtait le canon, tirait à la butte, au papegai, de bas en haut, de haut en bas, en avant, de côté, en arrière, comme les Parthes.

On lui attachait un câble en quelque haute tour, pendant à terre; par ce câble, avec ses deux mains, il montait à la tour et en redescendait aussi vite et avec autant d'assurance que vous le pourriez faire en un pré. On lui mettait une grosse perche appuyée à deux arbres; il s'y pendait par les mains et à l'aide de cette perche allait et venait sans que ses pieds touchassent à rien, et si vite qu'en courant vous ne l'auriez pu suivre.

Et, pour s'exercer le thorax et le poumon, il criait comme tous les diables...

Pour assouplir ses nerfs, on lui avait fait deux grosses saumones de plomb, pesant chacune huit mille sept cents quintaux...; il les prenait de terre, une dans chaque main, les élevait en l'air au-dessus de sa tête et les tenait ainsi, sans remuer, trois quarts d'heure et davantage...

Il jouait aux barres avec les plus forts, et, quand c'en était le moment, il se tenait si ferme sur les pieds qu'il s'abandonnait aux plus hardis, s'ils le pouvaient faire bouger de place...

Le temps ainsi employé, bien frotté, lavé et rafraîchi d'habillements, tout doucement ils retournaient, et, passant par quelques prés ou autres lieux herbus, ils visitaient les arbres et plantes, les conférant avec les livres des anciens qui en ont écrit,

comme Théophraste, Dioscorides, Marinus, Pline, Nicander, Macer et Galien, et ils en emportaient leurs pleines mains au logis, desquelles avait la charge un jeune page nommé Rhizotome, ainsi que de houes, pioches, serpettes et autres instruments nécessaires pour herboriser.

Rentrés au logis, pendant qu'on apprêtait le souper, ils répétaient quelques passages de leurs lectures, puis se mettaient à table. Notez ici que son dîner était sobre et frugal, car il mangeait seulement pour refréner les abois de l'estomac; mais le souper était copieux et large; il mangeait alors autant qu'il était nécessaire pour le nourrir.

Pendant ce repas était continuée la leçon du dîner, tant que bon lui semblait; le reste se passait en propos tous lettrés et utiles. Après grâces rendues, ils s'adonnaient à chanter musicalement et à jouer d'instruments harmonieux... Quelquefois ils allaient visiter les compagnies de gens instruits ou qui eussent vu des pays éloignés.

En pleine nuit, avant de rentrer en leurs chambres, ils allaient au lieu du logis le plus découvert voir la face du ciel, et là notaient les comètes, s'il y en avait, les figures, situations, aspects et conjonctions des astres.

Puis avec son précepteur il récapitulait rapidement, à la mode des Pythagoriciens, tout ce qu'il avait vu, lu, appris, fait et entendu dans la journée.

Alors ils priaient Dieu le créateur en l'adorant et ratifiant leur foi envers lui et le glorifiant de sa bonté immense; lui rendant grâce de tout le temps passé, ils se recommandaient à sa divine clémence pour tout l'avenir. Cela fait, ils prenaient leur repos.

. . . .

S'il advenait que l'air fût pluvieux, tout le temps d'avant le dîner était employé comme de coutume, excepté qu'il faisait allumer un beau et clair feu pour corriger l'intempérie de l'air. Mais après dîner, au lieu de leurs exercices, ils restaient à la maison, et, par manière d'apothérapie, s'ébattaient à botteler du foin, à fendre et scier du bois, et à battre les gerbes dans la grange. Puis ils étudiaient en l'art de peinture et sculpture...; ils allaient voir aussi comment on tirait les métaux ou comment on fondait l'artillerie, ou bien ils allaient visiter les lapidaires, orfèvres et tailleurs de pierreries, ou les alchimistes et monnayeurs, ou les hautelissiers, les tisserands, horlogers, miroitiers, imprimeurs, organistes, teinturiers, et autres semblables ouvriers, et, partout donnant le vin, ils apprenaient et considéraient l'industrie et invention des métiers.

Ils allaient écouter les leçons publiques, les actes solennels, les répétitions, les déclamations, les plaidoyers des gentils avocats, les discours des prêcheurs évangéliques.

Il passait par les salles et lieux ordonnés pour l'escrime, et là, contre les maîtres, essayait de tous bâtons...

Au lieu d'herboriser, ils visitaient les boutiques des droguistes, herboristes et apothicaires, et soigneusement considéraient les fruits, racines, feuilles, gommes, semences, axonges, et comment ensemble on les adultérait; il allait voir les bateleurs, jongleurs, thériacleurs, considérait leurs gestes, leurs ruses, leurs soubresauts et beau parler...

Rentrés pour souper, ils mangeaient plus sobrement qu'aux autres jours, leur exercice ayant été moins grand.

Cet enseignement, qui dans le commencement lui sembla difficile, lui devint par la suite si doux, si léger et délectable, qu'il ressemblait plutôt à un passe-temps de roi qu'à l'étude d'un écolier. Toutefois Ponocrates, pour le reposer de cette véhémente tension d'esprit, choisissait une fois le mois quelque jour clair et serein où, dès le matin, ils quittaient la ville et s'en allaient à Gentilly, ou à Boulogne, ou à Montrouge, ou au pont Charenton, ou à Vanves, ou à Saint-Cloud, et là ils passaient toute la journée à se réjouir, raillant, gaudissant, faisant bonne chère, buvant d'autant, jouant, chantant, dansant, se vautrant en quelque beau pré, dénichant des passereaux, prenant des cailles, pêchant aux grenouilles et aux écrevisses.

Mais, bien que cette journée fût passée sans livres et lectures, elle n'était point passée sans profit : car, en ce beau pré, ils récitaient par cœur quelques plaisants vers de l'*Agriculture* de Virgile, de Hésiode, du *Rustique* de Politian; composaient quelques plaisants poëmes en latin, puis les traduisaient, par rondeaux et ballades, en langue française. En banquetant, ils séparaient l'eau du vin, comme l'enseigne Caton, *De Re rustica,* et Pline, avec un gobelet de lierre; lavaient le vin en plein bassin d'eau, puis le retiraient avec un embut (entonnoir); ils faisaient aller l'eau d'un verre dans l'autre, bâtissaient plusieurs petits engins automates, c'est-à-dire se mouvant d'eux-mêmes. (I, 23 et 24.)

ÉDUCATION MONACALE. Gargantua voulut de tout son sens étudier à la discrétion de Ponocrates; mais celui-ci, pour le commencement, ordonna qu'il ferait à sa manière accoutumée, afin de découvrir par

quel moyen, en si long temps, ses antiques précepteurs l'avaient rendu tout à fait niais et ignorant. Il disposait donc son temps en telle façon qu'ordinairement il s'éveillait entre huit et neuf heures, qu'il fût jour ou non. Ainsi l'avaient ordonné ses régents antiques, alléguant ce que dit David : *Vanum est vobis ante lucem surgere.*

Puis il gambadait, penadait et paillardait parmi le lit quelque bonne demi-heure, pour mieux ébaudir ses esprits animaux, et s'habillait selon la saison; après quoi il se peignait des quatre doigts et du pouce, car ses précepteurs disaient qu'autrement se peigner, laver et nettoyer, c'était perdre son temps en ce monde.

Puis il fientait, pissait, toussait, crachait, rotait, etc., finalement se mouchait en archidiacre, et déjeunait, pour abattre la rosée et mauvais air, belles tripes frites, belles carbonnades, beaux jambons, belles cabirotades et force soupe de prime. Ponocrates lui remontrait qu'il ne devait manger ainsi au sortir du lit sans avoir auparavant fait quelque exercice. Gargantua répondit : « Quoi ! n'ai-je fait suffisant exercice ? Je me suis vautré six ou sept tours parmi le lit avant de me lever. N'est-ce assez ? Le pape Alexandre en usait ainsi par le conseil de son médecin juif, et il vécut jusqu'à la mort, malgré les envieux. »

Après avoir bien à point déjeuné, il allait à l'église, où on lui portait dans un panier un gros bréviaire enveloppé, pesant, tant en graisse que fermoirs et parchemin, environ onze quintaux et six livres. Là il entendait vingt-six ou trente messes. Son diseur d'heures venait, l'estomac très bien antidoté de sirop vignolat. Il marmottait avec lui toutes

ses kyrielles, et les épluchait si bien qu'il n'en tombait un seul grain à terre. Au sortir de l'église, on lui apportait sur une traîne de bœufs une charge de grosses patenôtres, et, se promenant par les cloîtres, par les galeries ou jardins, il en disait plus que seize ermites.

Enfin, il étudiait quelque méchante demi-heure, les yeux sur son livre; mais, comme dit le comique, son âme était à la cuisine.

Après cela, nouveau repas, pendant lequel quatre de ses gens lui jetaient en la bouche, l'un après l'autre, continuellement, moutarde à pleines pelletées; puis il buvait un horrifique trait de vin blanc. Il ne cessait de manger que lorsque le ventre lui tirait, et n'avait pour le boire ni fin, ni mètre, ni canon...

Venaient ensuite les jeux interminablement, puis de nouveau il se mettait à boire, et dormait deux ou trois heures sans mal penser ni mal dire. Au réveil, quelques verres de vin frais. Ponocrates lui remontrait que c'était une mauvaise diète que de boire ainsi après dormir.

« C'est, répondit Gargantua, la vraie vie des Pères, car de ma nature je dors salé, et le dormir m'a valu autant de jambon. »

De nouveau il se promenait en disant ses patenôtres; mais il rentrait bientôt et se transportait en cuisine pour savoir quel rôt était en broche.

Il soupait, recommençait à jouer, et il allait avec ses compagnons voir les garses (filles) d'alentour, et là petits banquets, collations et arrière-collations; puis il dormait sans débrider jusqu'au lendemain huit heures. (I, 21 et 22.)

Égyptiens. Leur écriture hiéroglyphique ne pou-

vait être entendue que de ceux qui connaissaient les vertus, propriétés et natures attribuées aux choses mêmes que représentaient leurs signes. (I, 9.)

Emprunteurs. Je me donne à saint Babolin, le bon saint, si je n'ai toute ma vie considéré les dettes comme une connexion et colligence des cieux et de la terre, et comme l'unique condition d'existence de l'humain lignage, je dis sans laquelle bientôt tous les hommes périraient; je les considère comme cette grande âme de l'univers qui, selon les académiques, vivifie toute chose.

Représentez-vous, d'un esprit tranquille, l'idée et forme de quelque monde dans lequel ne seraient ni emprunteurs ni prêteurs, un monde sans dettes! Là, entre les astres, nul cours régulier : tous seront en désarroi. Jupiter, ne s'estimant débiteur de Saturne, le déposera de sa sphère, et avec sa chaîne homérique suspendra toutes les intelligences, dieux, cieux, démons, génies, héros, diables, terre, mer, tous les éléments; Saturne se ralliera avec Mars, et mettront tout ce monde en perturbation... La lune restera sanglante et ténébreuse. A quel propos le soleil lui départirait-il sa lumière? Il n'y serait en rien tenu. Le soleil ne luira plus sur la terre. Que lui doit-il, et de quel droit lui emprunterait-elle? Les astres ne lui enverront plus aucune bonne influence.

Nul échange entre les éléments, car l'un ne se réputera plus obligé à l'autre : il ne lui avait rien prêté. De terre ne sera plus faite eau; l'eau en air ne sera plus changée, ni l'air en feu. La terre ne produira rien que monstres, titans, aloïdes, géants; il n'y pleuvra pluie, n'y luira lumière, n'y ventera

vent, n'y sera ni été ni automne. Lucifer se déliera, et, sortant du fond de l'enfer avec les furies, les peines et diables cornus, il voudra dénicher des cieux tous les dieux...

Ce monde rien ne prêtant ne sera qu'une chiennerie, qu'une brigue plus anormale que celle du recteur de Paris, une diablerie plus confuse que celle des jeux de Doué. Entre les humains, l'un ne sauvera l'autre; il aura beau crier à l'aide, au feu, à l'eau, au meurtre, personne n'ira au secours. Pourquoi? Il n'avait rien prêté, on ne lui devait rien; personne ne pâtit de sa conflagration, de son naufrage, de sa ruine ou de sa mort. Aussi bien ne prêtait-il rien, et jamais il n'aurait rien prêté. Bref, de ce monde seraient bannies foi, espérance, charité : car les hommes sont nés pour l'aide et secours des hommes...

Et, sur le patron de ce fâcheux et triste monde, si vous vous figurez l'autre petit monde qui est l'homme, vous y trouverez un terrible tintamarre. La tête ne voudra prêter la vue de ses yeux pour guider les pieds et les mains ; les pieds ne la daigneront porter ; les mains cesseront de travailler pour elle. Le cœur se fâchera de tant se mouvoir...; le poumon ne lui prêtera plus ses soufflets...; le cerveau, considérant ce train dénaturé, se mettra en rêverie...

Somme, en ce monde dérayé, rien ne devant, rien n'empruntant, vous verrez une conspiration, une déroute sans exemple. Il périra sans doute, et bientôt et de fond en comble, et s'en ira tout le corps en putréfaction, et l'âme indignée prendra son vol à tous les diables.

Au contraire, représentez-vous un monde où cha-

cun prête, où chacun doive, où tous soient emprunteurs, où tous soient prêteurs. Oh! quelle harmonie dans le mouvement régulier des cieux! Il me semble l'entendre. Quelle sympathie parmi les éléments! Comme nature s'y délectera en ses œuvres! Cérès chargée de blés, Bacchus de vins, Flora de fleurs, Pomona de fruits, Junon, en son air serein, sereine, salubre, plaisante. Je me perds en cette contemplation. Entre les humains, paix, amour, dilection, fidélité, repos, banquets, festins, joie, liesse, or, argent, menue monnaie, chaînes, bagues, marchandises, trotteront de main en main. Nul procès, nulle guerre, nul débat; nul n'y sera usurier, chiche, lésineux ni ladre. Vrai Dieu! ce sera l'âge d'or, le règne de Saturne, l'idée des régions olympiques où toutes vertus ont disparu, où charité seule règne, gouverne, domine, triomphe. Tous seront bons, tous seront beaux, tous seront justes. O monde heureux!... En peu d'années vous y verriez les saints plus drus, plus miraclifiques, à plus de leçons, plus de vœux, plus de bâtons et plus de chandelles que ne sont tous ceux des neuf évêchés de Bretagne, exceptez-en seulement saint Yves.

Sur ce patron, figurez-vous notre microcosme, en tous ses membres prêtant, empruntant, devant, c'est-à-dire en son naturel, car nature n'a créé l'homme que pour prêter et emprunter. Plus grande n'est l'harmonie des cieux que celle de sa police. L'intention du fondateur de ce microcosme est d'y entretenir l'âme et la vie qu'il y a mises en hôtes. La vie consiste en sang; sang est le siège de l'âme. C'est pourquoi un seul labeur occupe ce monde : c'est forger sang continuellement. Tous les membres y ont leur office propre, et leur hiérarchie est telle

que sans cesse l'un de l'autre emprunte, l'un à l'autre prête, l'un à l'autre est débiteur. La matière et substance convenable pour être en sang transformée est baillée par nature : pain et vin... Pour les trouver, préparer et cuire, travaillent les mains, cheminent les pieds; les yeux tout conduisent. L'appétit, en l'orifice de l'estomac, moyennant un peu de mélancolie aigrette qui lui est transmise de la ratelle, l'avertit d'enfourner la viande. La langue en fait l'essai, les dents la mâchent, l'estomac la reçoit, digère et chylifie; les veines mésaraïques en sucent ce qui est bon et idoine, délaissent les excréments (lesquels, par vertu expulsive, sont vidés au dehors par exprès conduits), puis la portent au foie, qui la modifie de nouveau et en fait le sang. Quelle joie alors pensez-vous être parmi ces officiers quand ils ont vu ce ruisseau d'or qui est leur seul restaurant?...

Alors chaque membre se prépare et s'évertue de nouveau à purifier et affiner ce trésor; puis il est transporté en une autre officine pour être mieux affiné : c'est le cœur, qui par ses mouvements diastolique et systolique le subtilise et enflamme tellement que par le ventricule droit il le met à perfection, et par les veines l'envoie à tous les membres. Chaque membre l'attire à soi et s'en alimente à sa guise : pieds, mains, yeux, tous; et alors ils sont emprunteurs, de prêteurs qu'ils étaient auparavant. Par le ventricule gauche, il le fait si subtil qu'on le dit spirituel, et l'envoie à tous les membres par ses artères pour échauffer et éventer l'autre sang des veines. Le poumon ne cesse, avec ses lobes et soufflets, de le rafraîchir. En reconnaissance de ce bien, le cœur lui en départ le meilleur par la veine

artérielle. Enfin, il est si bien affiné dans le rets merveilleux que par après en sont faits les esprits animaux, moyennant lesquels elle imagine, discourt, juge, résout, délibère, raisonne et se ressouvient. Vertugoi ! je me noie, je me perds, je m'égare, quand j'entre au profond abîme de ce monde ainsi prêtant, ainsi devant. Croyez que prêter est une chose divine, et que devoir est vertu héroïque.

Ce n'est pas tout encore. Ce monde prêtant, devant, empruntant, est si bon que, cette alimentation achevée, il pense déjà à prêter à ceux qui ne sont pas encore nés, et par prêt à se perpétuer, s'il peut, et se multiplier par créatures semblables à lui : ce sont enfants. . . . .
. . . .

(III, 3 et 4.)

— ...Par votre beau parler, répondit Pantagruel, vous ne me ferez pourtant entrer en dettes.

C'est grande honte toujours, en tous lieux, d'un chacun emprunter plutôt que travailler et gagner. On ne doit prêter, selon mon jugement, que lorsque la personne travaillant n'a pu tirer profit de son labeur, ou quand soudainement elle tombe en perte inopinée de ses biens. (III, 5.)

Enfants. Chez aucun peuple ne peuvent se marier sans le consentement de leurs parents; mais, de mon temps, il a été trouvé sur le continent un pays dans lequel je ne sais quels pastophores (prêtres), taupetiers, aussi ennemis de noces que les pontifes de Cybèle (ce ne sont chapons pourtant, mais gaulois pleins de paillardise et de lascivité), lesquels ont dicté des lois aux gens mariés sur le

fait du mariage; et je ne sais lequel je dois plus abominer, ou de la tyrannique présomption de ces dangereux taupetiers, qui ne se contiennent dans leurs treillis et temples mystérieux et s'entremettent de négoces opposés diamétralement à leur état, ou de la superstitieuse stupidité des gens mariés qui ont consenti et prêté obéissance à leurs lois malignes et barbares. Ils ne voient donc pas une chose plus claire que l'étoile matinale, c'est-à-dire que ces lois sont faites toutes à l'avantage de leurs mystes taupetiers, et non pour le profit des gens mariés, ce qui suffit pour les rendre suspectes comme iniques et frauduleuses!

Ne pourraient-ils, par réciprocité, dicter des lois à leurs mystes sur le fait de leurs cérémonies et sacrifices, attendu qu'ils déciment leurs biens et leur enlèvent une partie du gain provenu de leur sueur et travail pour vivre dans l'abondance, le repos et le bien-être? De telles lois, à mon sens, ne seraient ni aussi impertinentes ni aussi perverses que le sont celles qu'ils ont reçues d'eux : car, moyennant ces lois, il n'est rufian, brigand, gredin, voleur ou mendiant puant et punais qui par violence ne puisse, à son gré, ravir la fille qui lui plaira, tant soit-elle noble, belle, riche, honnête, pudique, et l'enlever de la maison de son père, d'entre les bras de sa mère, malgré tous ses parents, si le rufian réussit à s'associer quelque myste qui plus tard participera de la proie.

Que feraient de pis et de plus cruel les Goths, les Scythes, les Massagètes, en place ennemie longtemps assiégée, détruite à grands frais et prise par force? Les pères et mères, au désespoir, voient enlever de leurs maisons, emmener par un inconnu,

étranger, barbare, mâtin, tout pourri, chancreux, cadavéreux, misérable, leurs belles, délicates, riches et saines filles, qu'ils avaient si chèrement nourries, élevées à la vertu et honnêteté, espérant les marier un jour avec les enfants de leurs voisins et antiques amis, élevés et instruits avec le même soin, espérant en voir naître des héritiers dignes d'eux et de leurs biens. Quel spectacle donc pensez-vous que ce leur soit? Et toutefois ils sont si terrifiés par la crainte du démon et par la superstition qu'ils n'osent y contredire, par la raison que le taupetier y a été présent et contractant, et ils restent dans leurs maisons, privés de leurs filles tant aimées, le père maudissant le jour et l'heure de ses propres noces, et la mère regrettant de n'avoir pas avorté en ce malheureux et triste enfantement. Ils finissent ainsi dans les pleurs et les lamentations une vie qu'il était raisonnable de voir s'achever dans la joie.

Quelques-uns, cependant, trouvant le rufian accompagné de son myste, ensemble conspirant et subornant leurs filles, les ont sur-le-champ mis en pièces et massacrés, jetant leurs corps aux loups et aux corbeaux dans la plaine : auquel acte viril et chevaleresque les symmistes taupetiers ont frémi et lamenté misérablement et formé des plaintes horribles, puis requis à temps le bras séculier et justice politique, insistant fièrement et soutenant que de tels cas devait être faite exemplaire punition. Mais ni en équité naturelle, ni en droit des gens, ni en loi quelconque, on n'a trouvé rubrique, paragraphe, point ni titre par lequel fût peine ou punition à tel fait attribuée, la raison s'y opposant et nature y répugnant : car nul honnête homme n'est en ce monde qui naturellement et par raison ne soit plus

troublé et mis hors de lui-même en apprenant la nouvelle du rapt et déshonneur de sa fille qu'en apprenant la nouvelle de sa mort. Or un chacun, trouvant sur le fait le meurtrier assassinant sa fille dans un guet-apens, le peut par raison et le doit par nature occire à l'instant, et il n'en sera repris de justice.

Ce n'est donc merveille si, trouvant le rufian, sur le conseil du myste, subornant et enlevant sa fille hors de sa maison, celle-ci même y consentant, il les peut et doit mettre à mort ignominieuse, jeter leurs corps aux bêtes brutes comme indignes de recevoir le doux, le désiré, le dernier embrassement de l'alme et grande mère la terre, lequel nous appelons sépulture. (III, 48.)

— D'un même père ont tous un droit égal à son héritage. (V, 4.)

Enfers. Épistémon, qui avait vu les diables, qui avait parlé à Lucifer familièrement et fait grande chère en enfer, assurait que les diables étaient tous bons compagnons. Quant aux damnés, je pris, disait-il, un singulier passe-temps à les voir.

— Comment? dit Pantagruel.

— On ne les traite, dit Épistémon, aussi mal que vous penseriez; mais leur état est changé d'une étrange façon, car je vis Alexandre le Grand qui rapetassait des vieilles chausses, et il gagnait ainsi sa pauvre vie;

Xerxès criait de la moutarde;
Romulus était saunier;
Numa, cloutier;
Cyrus, vacher;
Artaxerxès, cordier;

Agamemnon, marmiton;
Ulysse, faucheur;
Darius, vidangeur. Etc., etc.
Le pape Boniface VIII était écumeur de marmites;
Le pape Alexandre VI (Borgia), marchand de mort aux rats. Etc., etc.

Ceux qui avaient été gros seigneurs en ce monde-ci gagnaient leur pauvre, méchante et paillarde vie là-bas. Au contraire, les philosophes et ceux qui avaient été indigents en ce monde, de par delà étaient gros seigneurs à leur tour. Je vis Diogène qui se prélassait en magnificence, avec une grande robe de pourpre et un sceptre à la main, faisant enrager Alexandre le Grand quand il n'avait bien rapetassé ses chausses, et il le payait à grands coups de bâton.

Caillette et Triboulet, devenus cardinaux, y faisaient la leçon à coups de pied au cul à messieurs les anciens rois et papes. François Villon pissait dans la moutarde de Xerxès.

Le franc archer de Bagnolet était inquisiteur des hérétiques. Etc., etc. (II, 30.)

Éphraïm (Les soldats d'). Tués pour avoir prononcé Sibboleth au lieu de Schibboleth. (V, 19.)

Étables. Placées au haut des maisons à Lyon et à la Bâmette. (I, 12.)

Étiques. Remède infaillible pour les guérir : les faire moines pendant trois mois. (V, 21.)

Euripide. A dit trop de mal des femmes. (IV, 65.)

Ève. Le serpent qui la tenta n'était autre qu'une andouille nommée Ityphalle. (IV, 38.)

FEMME. Quand je dis femme, je dis un sexe si fragile, si variable, si changeant, si inconstant et imparfait, que nature (parlant en tout honneur et révérence) me semble s'être égarée de ce bon sens avec lequel elle a formé et créé toutes choses quand elle a bâti la femme. Après y avoir pensé cent et cent fois, je ne sais à quelle solution m'arrêter, sinon qu'en forgeant la femme elle a eu égard à la sociale délectation de l'homme et à la perpétuité de l'espèce humaine beaucoup plus qu'à la perfection individuelle de l'être féminin. A bon droit, Platon ne sait en quel rang il doit la placer, ou parmi les animaux raisonnables, ou parmi les bêtes brutes : car nature a placé dans le corps des femmes un animal, un membre que n'ont point les hommes, dans lequel quelquefois sont engendrées certaines humeurs salses, nitreuses, boracineuses, âcres, mordicantes, lancinantes, chatouillantes amèrement, par la pointure et fretillement douloureux desquelles (car ce membre est tout nerveux et de vive sensibilité) tout le corps est en elles ébranlé, tous les sens ravis, toutes les affections anéanties, toutes les pensées confondues, de sorte que, si nature ne leur eût arrosé le front d'un peu de honte, vous les verriez, comme forcenées, courir l'aiguillette épouvantablement... parce que ce terrible animal est en correspondance avec toutes les parties principales du corps, comme il est évident en anatomie.

Je le nomme animal, suivant la doctrine tant des académiques que des péripatéticiens : car, si le mou-

vement propre est ce qui caractérise toute chose animée, comme l'écrit Aristote, et si tout ce qui de soi-même se meut est animal, à bon droit Platon le nomme tel, reconnaissant en lui des mouvements propres de suffocation, de précipitation, de corrugation, d'indignation, et si violents que bien souvent par eux est enlevé à la femme tout autre sens et mouvement, comme si elle était en lipothymie, syncope, épilepsie ou apoplexie, vraie ressemblance de mort...

Je vous dirai donc que petit n'est le mérite des prudes femmes, lesquelles ont vécu pudiquement et sans blâme, et ont eu la vertu de ranger ce susdit effréné animal à l'obéissance de raison. (III, 32.)

Femmes. Jamais ne dressent l'attention et subtilité de leur esprit sinon vers ce qu'elles savent leur être prohibé et défendu. (III, 33.)

— Quelques gestes, signes et maintien que l'on fasse en leur présence, elles le rapportent à la chose qui plus leur plaît... (III, 19.)

— Aristote les déclare insatiables. (III, 27.)

— Leur naturel est figuré par la lune. (III, 32.)

— Grâce à nos gentils poètes, elles se sont adonnés à l'étude. (V, prol.)

Fessue. Quand la nonnain sœur Fessue fut par le jeune frère Raidimet engrossée, la grossesse connue, elle fut appelée par l'abbesse au chapitre et accusée d'inceste. Elle s'excusait, alléguant que cela ne s'était pas fait de son consentement, mais par violence et par la force du frère Raidimet. L'abbesse répliquait : « Méchante, c'était au dortoir ; pourquoi ne criais-tu à la force ? Nous serions toutes accou-

rues à ton aide. » Elle répondit qu'elle n'avait osé crier, parce qu'au dortoir est commandé silence perpétuel. « Mais, dit l'abbesse, méchante que tu es, pourquoi ne faisais-tu signe à tes voisines de chambre? — Eh! répondit la Fessue, je leur faisais signe des fesses tant que je pouvais; mais personne ne me secourut. — Mais, demanda l'abbesse, méchante, pourquoi incontinent ne me le vins-tu dire et l'accuser régulièrement? — Parce que, répondit la Fessue, tremblant de rester un seul moment en péché mortel et de mourir soudainement en cet état de damnation, je me confessai à lui avant qu'il ne sortît de la chambre, et il me donna pour pénitence de ne le dire et déceler à personne. C'eût été un péché trop énorme de révéler sa confession, et trop détestable devant Dieu et les anges. Peut-être eût-ce été cause que le feu du ciel eût brûlé l'abbaye, et que toutes nous fussions tombées en abîme avec Dathan et Abiron. »

— Il est vrai, dit Pantagruel, que toute moinerie craint moins de transgresser les commandements de Dieu que leurs statuts provinciaux. (III, 19.)

Foi. Selon les sorbonnistes, est argument des choses de nulle apparence. (I, 6.)

Fol. Tout le monde l'est. (III, 46.)

Fontainebleau. La terre y est si maigre que les os lui percent la peau. (V, 10.)

Formalités. En procédure détruisent les réalités. (III, 40.)

Fouaces. Excellentes à manger avec du raisin, surtout avec le raisin pineau. (I, 25.)

Français. Ont adopté la couleur blanche, symbole de joie, liesse, plaisir et délectation, parce qu'eux-mêmes sont joyeux, candides, gracieux et bons. (I, 10.)

— Dans la bataille ne valent qu'au premier choc. (I, 48.)

— Ne sont pas très bons chrétiens. (IV, 54.)

François Ier. Se fait lire le *Pantagruel* et l'approuve. (IV, dédicace.)

Frères mendiants. Confondus avec les puces, punaises, cirons, mouches, culices et autres telles bêtes, lesquelles sont noires, fauves, cendrées, tannées et basanées, toutes tyranniques et insupportables. (III, 22.)

Froc du moine de Castres. Quand on le posait en quelque maison, soit à découvert, soit caché, soudain, par sa vertu horrifique, tous les habitants du lieu entraient en rut, bêtes et gens, hommes et femmes, jusqu'aux rats et aux chats. (III, 27.)

Galien. Était très faible d'estomac, et pourtant vécut vieux. (IV, nouv. prol.)

Geais. Il advint qu'en Bretagne, peu de temps avant la bataille livrée près Saint-Aubin-du-Cormier, des contrées du levant advola un grand nombre de geais d'un côté, un grand nombre de pies de l'autre, tous se dirigeant vers le ponant. Ils se côtoyaient avec un tel ordre

en leur vol que vers le soir les geais faisaient leur retraite à gauche et les pies à droite, assez près les uns des autres. Partout où ils passaient il ne demeurait pie qui ne se ralliât aux pies, ni geai qui ne se joignît au camp des geais. Tant allèrent, tant volèrent, qu'ils passèrent sur Angers, ville de France limitrophe de Bretagne, en nombre si considérable qu'ils enlevaient la clarté du soleil aux terres sous-jacentes.

Il y avait alors à Angers un vieux oncle, seigneur de Saint-Georges, nommé Frapin : c'est celui qui a composé les beaux et joyeux noëls en langage poitevin. Il avait un geai en amitié, à cause de son babil, par lequel il invitait tous les survenants à boire; jamais ne chantait que de boire, et il le nommait son Guoitrou. Le geai, en furie martiale, rompit sa cage et se joignit aux geais passânts. Un barbier voisin, nommé Bavhard, avait une pie privée bien galante; elle augmenta de sa personne le nombre des pies et les suivit au combat. Voici des choses grandes et paradoxales, vraies toutefois, vues et avérées. Notez bien tout, qu'en advint-il? quelle en fut la fin? Ce qu'il en advint, bonnes gens! cas merveilleux. Près la croix de Malchara la bataille fut si furieuse que c'est horreur seulement d'y penser; la fin fut que les pies perdirent la bataille, et furent félonnement occises jusqu'au nombre de 2,589,362,109, sans les femmes et petits enfants, c'est-à-dire sans les femelles et petits piaux, vous entendez cela. Les geais restèrent victorieux, non toutefois sans perte de plusieurs de leurs bons soldats, grande douleur pour tout le pays. Les Bretons sont gens, vous le savez; mais, s'ils eussent compris ce prodige, ils eussent facilement connu que le mal-

heur serait de leur côté, car les queues des pies ont la forme de leurs hermines, les geais ont en leur plumage quelque ressemblance avec les armes de France.

Or le Guoitrou, trois jours après, revint tout hallebrené et fâché de ces guerres, ayant un œil poché; toutefois, peu d'heures après qu'il eut repu à son ordinaire, il se remit en bon sens. Le plaisant peuple et les écoliers d'Angers, par bandes, accouraient voir Guoitrou le borgne, ainsi accoutré. Guoitrou les invitait à boire comme de coutume, ajoutant à la fin de chaque invitatoire : *Croquez pie*. Je suppose que tel était le mot du guet au jour de la bataille, tous en faisaient leur devoir. La pie de Bavhard ne revenait point. Elle avait été croquée... (IV, anc. prol.)

Géants. Quand ils entreprirent de faire la guerre contre les dieux, les dieux d'abord se moquèrent de tels ennemis, en disant qu'il n'y en avait pas pour leurs pages. Mais, quand ils virent, par le travail des géants, le mont Pélion posé sur le mont Osse, et l'Olympe déjà ébranlé et prêt à être placé sur les deux autres, ils furent tout effrayés. Alors Jupiter tint chapitre général; il fut conclu par tous les dieux qu'ils se mettraient vigoureusement en défense. Et, comme ils avaient vu plusieurs fois les batailles perdues par l'empêchement des femmes qui se trouvaient parmi les armées, il fut décrété que, pour l'heure, on chasserait des cieux en Égypte et vers les confins du Nil toute cette vessaille de déesses, déguisées en belettes, fouines, ratepenades (chauve-souris), musaraignes et autres. Minerve seule fut retenue pour foudroyer avec Jupiter, comme

déesse des lettres et de guerre, de conseil et exécution, déesse née armée, déesse redoutée au ciel, dans l'air, sur la mer et sur terre. (III, 12.)

Génois. Pour bonjour se souhaitent *santé et gain*. (IV, nouv. prol.)

Germanie. On y démolit les monastères; en France on en érige de nouveaux. (V, 27.)

Glossateurs. Il disait quelquefois que les livres des lois lui semblaient une belle robe d'or, triomphante et précieuse à merveille, mais brodée de boue : « car, disait-il, il n'y a au monde livres si beaux, si ornés, si élégants que les Pandectes; mais la brodure, c'est à savoir la glose de Accurse, en est si sale, si infâme et punaise, que ce n'est qu'ordure et vilenie ». (II, 5.)

Goths. Avaient détruit toute bonne littérature. (II, 8.)

Grippeminaud. A les mains pleines de sang, griffes de harpies, dents de sanglier, gueule d'enfer. (V, 11.)

Guastrolatres. Graves, sévères, rechignés, oisifs, rien ne faisant, point ne travaillant, poids et charge inutile de la terre; au reste, masqués, déguisés et vêtus si étrangement que c'est belle chose à voir. (IV, 58.)

— Ont pour dieu Guaster, le ventre. (IV, 58.)

— Peuvent être comparés à Polyphème disant, dans Euripide : « Je ne sacrifie pas aux dieux, mais à moi et à mon ventre, le plus grand de tous les dieux. » (IV, 58.)

Guerre. Les rois et princes ne la doivent entreprendre qu'après avoir essayé tous les moyens de paix. (I, 33.)

— Les grands banqueteurs n'y sont les plus vaillants. (II, 27.)

— L'habileté y vaut mieux que la force. (II, 27.)

Habits. Que chacun doit être libre dans le choix qu'il en fait. (I, 56).

Hasard. Il ne faut s'y longtemps fier. (I, 35.)

Héliogabale. Faisait jeûner longtemps ses prisonniers, leur promettant qu'à la fin il leur ferait faire un repas de roi, abondant et somptueux; puis, le jour venu, il leur faisait servir à table magnifiquement des viandes et des fruits en cire, en marbre, en terre cuite, parfaitement imités de forme et de couleur. (V, 31.)

Henri II. Approuva le *Pantagruel*. (IV, dédicace.)

Hercule. Destructeur des monstres. Combien il serait à désirer qu'il revînt nettoyer le monde des cagots et autres telles bêtes! (V, 2.)

Her der tyfel. Monseigneur le diable. (V, prol.)

Héros. Leur vie est un bonheur pour tous, leur mort un désastre universel. (IV, 26.)

Heures. Sont faites pour l'homme, et non l'homme pour les heures. (I, 41.)

Homère. Croyez-vous, en bonne foi, qu'Homère, écrivant l'*Iliade* et l'*Odyssée*, pensât aux allégories que lui prêtent Plutarque, Heraclides, Ponticq, Eustatius, Phornute?... Si vous le croyez, vous n'approchez ni des pieds ni des mains de mon opinion. (I, prol.)

Homme (l'). Autant vaut comme il s'estime. (II, 29.)
— Né sans armes, pour la conquête pacifique de l'univers. (III, 8.)

Hommes. Tout ce qu'ils ont et sont se réduit à trois choses : âme, corps et biens, dirigés par trois sortes de gens : les théologiens pour l'âme, les médecins pour le corps, les jurisconsultes pour les biens. (III, 29.)

Ignorance. Mère de tous maux. (V, 7.)

Imprimerie. A été inventée par inspiration divine. (II, 8.)

Jacobe Rodogine. Célèbre ventriloque italienne, femme de basse condition, du ventre de laquelle nous avons souvent ouï, ainsi que bien d'autres, à Ferrare et ailleurs, la voix de l'esprit immonde, basse, faible et petite, à la vérité, toute-

fois bien articulée, distincte et intelligible, lorsqu'elle était appelée par la curiosité des riches seigneurs et princes de la Gaule cisalpine. Pour ôter tout doute et tout soupçon de fraude, ils la faisaient dépouiller toute nue et lui faisaient clore la bouche et le nez. Ce malin esprit se faisait nommer Crespelu ou Cincinnatule, et semblait prendre plaisir à être ainsi appelé. Quand on l'appelait ainsi, il répondait soudain aux questions posées; si on l'interrogeait des cas présents ou passés, il en répondait pertinemment, jusqu'à mettre les auditeurs en admiration. Si des choses futures, toujours mentait, jamais ne disait la vérité, et souvent, comme pour confesser son ignorance, au lieu de répondre, il marmottait quelques mots inintelligibles et de terminaison barbare. (IV, 58.)

Jean des Entommeures (frère) n'est point bigot, point malpropre, mais honnête, joyeux, délibéré, bon compagnon; il travaille, laboure, défend les opprimés, conforte les affligés, subvient aux souffreteux, garde le clos de l'abbaye... (I, 40.)

— Propose à Gargantua une très bonne invention.

Gargantua, un certain soir, ne pouvait dormir, de quelque façon qu'il s'y prît. Frère Jean lui dit :

« Je ne dors jamais à mon aise, sinon quand je suis au sermon ou quand je prie Dieu. Je vous supplie, commençons, vous et moi, les sept psaumes, pour voir si tout de suite vous ne serez endormi. » L'invention plut très bien à Gargantua, et, commençant le premier psaume, sur le point de *Beati quorum*, s'endormirent et l'un et l'autre... (I, 41.)

— Déclare que le voyage de Pantagruel et de ses

compagnons est un voyage de foirards; il propose de mettre à sac les chats fourrés et de délivrer les peuples de la tyrannie et de l'erreur. (V, 15.)

Jean XXII. J'ai ouï conter que le pape Jean XXII, passant un jour par Fontevrault, fut requis de l'abbesse et des mères discrètes de leur concéder un indult moyennant lequel elles se pussent confesser les unes aux autres, alléguant que les femmes de religion ont quelques petites imperfections secrètes qu'elles ne peuvent, sans une honte insupportable, décéler aux hommes en confession; que plus librement, plus familièrement elles se le diraient les unes aux autres. « Il n'y a rien, répondit le pape, que volontiers je ne vous accordasse, mais je vois en ceci un inconvénient: c'est que la confession doit être tenue secrète, et vous autres femmes vous vous tairiez difficilement. — Très-bien, dirent-elles, et mieux que ne font les hommes. »

Le pape leur donna, le jour même, une petite boîte en garde, dans laquelle il avait fait mettre une linotte, les priant doucettement qu'elles la serrassent en quelque lieu sûr et secret, leur promettant, foi de pape, de leur accorder ce qu'elles demandaient si elles la gardaient secrète; leur faisant néanmoins défense rigoureuse de l'ouvrir en façon quelconque, sous peine de censure ecclésiastique et d'excommunication éternelle. La défense ne fut si tôt faite qu'elles grillaient en leur esprit de voir ce qu'il y avait dedans, et il leur tardait déjà que le pape fût hors la porte pour y vaquer. Le saint-père, après leur avoir donné sa bénédiction, se retira en son logis. Il n'était encore à trois pas hors l'abbaye que les bonnes dames toutes en foule accoururent

pour ouvrir la boîte défendue et voir ce qui était dedans. Le lendemain, le pape les visita en intention, ce leur semblait, de leur dépêcher l'indult. Mais, avant d'entrer en propos, il commanda qu'on lui apportât sa boîte. Elle lui fut apportée, mais l'oisillet n'y était plus. Alors il leur remontra qu'il leur serait trop difficile de receler les confessions, puisqu'elles n'avaient, pour si peu de temps, tenu en secret la boîte tant recommandée. (III, 34.)

JEHAN DENYAU. Chargé de construire une belle charrette à bœufs pour porter le petit Gargantua. (I, 7.)

JENIN DE QUINQUENAIS. Pisse sur le fessier de sa femme Quelot, pour vérifier le proverbe. « J'en fis naguère, dit Panurge, un dixain joliet :

Jenin, tâtant un soir ses vins nouveaux,
Troubles encore et bouillants en leur lie,
Pria Quelot apprêter les naveaux
A leur souper, pour faire chère lie.
Cela fut fait. Puis, sans mélancolie,
Se vont coucher, belutent, prennent somme.
Mais ne pouvant Jenin dormir en somme,
Tant fort vessait Quelot et tant souvent,
La compissa. Puis voilà, dit-il, comme
Petite pluie abat grand vent. »

(IV, 34.)

JÉSUS. Sa mort fut excitée par l'envie et iniquité des pontifes, docteurs, prêtres et moines de la loi mosaïque. (IV, 28.)

JUGEMENT D'UN FOU. A Paris, au petit Châtelet, devant la boutique d'un rôtisseur, un faquin (porte-

faix) mangeait son pain à la fumée du rôt, et le trouvait ainsi parfumé, grandement savoureux. Le rôtisseur le laissait faire. Enfin, quand tout le pain fut baufré, le rôtisseur happe le faquin au collet, voulant qu'il lui payât la fumée de son rôt. Le faquin disait en rien n'avoir endommagé ses viandes, rien ne lui avoir pris et en rien ne lui être débiteur.

La fumée dont il était question s'évaporait au dehors, et ainsi comme ainsi se perdait. Jamais on n'avait ouï parler que dans Paris on eût vendu fumée de rôt en rue. Le rôtisseur répliquait que de la fumée de son rôt il n'était tenu de nourrir les faquins, et jurait de le faire payer ou de lui ôter ses crochets. Le faquin alors tire son tribart et se met en défense.

L'altercation fut grande; le badaud peuple de Paris accourut au débat de toutes parts. D'aventure et fort à propos se trouva sur le lieu Seigni Joan, le fol citadin de Paris. L'ayant aperçu, le rôtisseur demanda au faquin : « Veux-tu, sur notre différend, nous en remettre au noble Seigni Joan?

— Oui, par le sambregoi! » répondit le faquin. Alors Seigni Joan, ayant entendu le discord, commanda au faquin de lui donner quelque pièce de monnaie. Le faquin lui mit en main un tournois philippus. Seigni Joan le prit et le mit sur son épaule gauche, comme pour voir s'il était de poids, puis le fit sonner pour entendre s'il était de bon aloi, puis le posa sur la prunelle de son œil droit, comme pour voir s'il était bien marqué. Tout cela fut fait au milieu du plus grand silence de la part de tout le badaud peuple, en ferme attente du rôtisseur et désespoir du faquin. Enfin, il le fit sonner

de nouveau et à plusieurs reprises, puis, en majesté présidentielle, tenant sa marotte au poing, comme un sceptre, et se couvrant la tête de son chaperon, toussant préalablement deux ou trois bonnes fois, il dit à haute voix : « La cour, considérant que le faquin qui a mangé son pain à la fumée du rôt a civilement payé le rôtisseur au son de son argent, ordonne que chacun se retire en sa chacunière, sans dépens, et pour cause. » (III, 37.)

Jupiter. « Considérez ses gestes et beaux faits, dit Panurge : ç'a été le plus fort rufien et plus infâme cor.... je dis bordelier, qui fut jamais; paillard comme un verrat... » (III, 12.)



Langue française. N'est tant indigente et à mépriser que le pensent les rapetasseurs de vieilles ferrailles latines. (V, prol.)

Layette de Gargantua. (I, 8.)

Liberté. Accordée à chacun par le pape de peter à son aise. (II, 11.)

Lieues de France. En cheminant, Pantagruel voyant que les lieues de France étaient par trop petites en comparaison des autres pays, en demanda la cause et raison à Panurge, lequel lui dit cette histoire : « D'ancienneté les pays n'étaient divisés par lieues, milles, stades, ni parasanges, jusqu'à ce que le roi Pharamond les divisa, ce qui fut fait de la

façon suivante : il prit dans Paris cent beaux jeunes et galants compagnons bien délibérés et cent belles garses picardes, et les fit bien traiter et bien panser pendant huit jours, puis les appela et à chacun donna sa garse, avec force argent pour les dépens, leur commandant d'aller en divers lieux par ci, par là, et, à tous les endroits où ils biscoteraient leurs garses, ordre de placer une pierre; et ce serait une lieue. Les compagnons partirent ainsi joyeusement, et, comme ils étaient frais et reposés, ils fanfreluchaient à chaque bout de champ; et voilà pourquoi les lieues de France sont si petites.

« Mais quand ils eurent fait un long chemin, et qu'ils furent las comme de pauvres diables, et qu'il n'y eut plus d'huile à la lampe, ils ne bélinaient plus si souvent et se contentaient bien (j'entends quant aux hommes) de quelque méchante et paillarde fois le jour; et voilà ce qui fait les lieues de Bretagne, des Landes, d'Allemagne et autres pays plus éloignés si grandes. Les autres donnent d'autres raisons; mais celle-là me semble la meilleure. » A quoi consentit volontiers Pantagruel. (II, 23.)

Lion. Au temps que les bêtes parlaient (il n'y a pas trois jours), un pauvre lion, par la forêt de Bièvre se promenant et disant ses menus suffrages, passa sous un arbre dans lequel était monté un vilain charbonnier pour abattre du bois : lequel, voyant le lion, lui jeta sa cognée et le blessa énormément en une cuisse. Dont le lion, clopant, tant courut et tracassa par la forêt pour trouver de l'aide, qu'il rencontra un charpentier, lequel volontiers regarda sa plaie, la nettoya le mieux qu'il put et l'emplit de mousse, lui disant qu'il émouchât bien

sa plaie, que les mouches n'y fissent ordure, attendant qu'il irait chercher de l'herbe au charpentier.

Le lion, ainsi guéri, se promenait par la forêt à l'heure où une vieille sempiterneuse ébuchetait et amassait du bois par ladite forêt : laquelle, voyant le lion venir, tomba de peur à la renverse, en telle façon que le vent lui renversa robe, cotte et chemise jusqu'au dessus des épaules. Ce que voyant le lion, accourut de pitié, voir si elle s'était fait aucun mal, et, la considérant, dit : « O pauvre femme! qui t'a ainsi blessée? » Et, ce disant, aperçut un renard, lequel il appela, disant : « Compère renard, viens çà, et pour cause. »

Quand le renard fut venu, il lui dit : « Compère, mon ami, l'on a blessé cette bonne femme ici entre les jambes bien vilainement, et y a solution de continuité bien manifeste. Regarde que la plaie est grande... C'est un coup de cognée, je me doute que la plaie est vieille : c'est pourquoi, afin que les mouches n'y prennent, émouche-la bien fort, je t'en prie, et dedans et dehors; tu as bonne queue et longue, émouche, mon ami, émouche, je t'en supplie, et cependant je vais quérir de la mousse pour y mettre : car ainsi nous faut-il secourir et aider l'un l'autre. Émouche fort ainsi, mon ami, émouche bien, car cette plaie veut être émouchée souvent; autrement la personne ne peut être à son aise. Or émouche bien, mon petit compère, émouche; Dieu t'a bien pourvu de queue : tu l'as grande et grosse à l'advenant; émouche fort et ne t'ennuie point. Un bon émoucheteur qui, en émouchetant continuellement, émouche de son mouchet, par mouches jamais ne sera emmouché. Émouche, couillaud; émouche, mon petit bedeau, je n'arrêterai guères. »

Puis va chercher force mousse, et, quand il fut quelque peu loin il s'écria, parlant au renard : « Émouche bien toujours, compère, émouche, et ne te fâche jamais de bien émoucher ; mon petit compère, je te ferai être à gages émoucheteur de don Pedro de Castille. Émouche seulement, émouche et rien de plus. »

Le pauvre renard émouchait fort bien et de çà et de là, et dedans et dehors ; mais la fausse vieille vessait, puant comme cent diables. Le pauvre renard était bien mal à son aise, car il ne savait de quel côté se virer pour évader le parfum des vesses de la vieille ; et, alors qu'il se tournait, il vit qu'au derrière était encore un autre pertuis, non si grand que celui qu'il émouchait, d'où lui venait ce vent tant puant et infect.

Le lion, finalement, revient, portant de mousse plus que n'en tiendraient dix-huit balles, et commença en mettre dedans la plaie avec un bâton, et y en avait déjà bien mis seize balles et demie, et s'ébahissait ! Que diable cette plaie est profonde ! il y entrerait de mousse plus de deux charretées. Mais le renard l'avisa : « O compère lion, mon ami, je te prie, ne mets ici toute la mousse ! gardes-en quelque peu : car il y a encore ici dessous un autre petit pertuis qui pue comme cinq cents diables ; j'en suis empoisonné de l'odeur, tant il est punais. (II, 15.)

Lit conjugal. Infesté et contaminé par moinerie, (III, 46.)

Livres. Beaucoup qui avaient grand renom, mais étaient ennuyeux, fâcheux, dangereux, épineux et ténébreux, périront ; plus ne seront lus, ni vus. (V, prol.)

Livres pantagruéliques. Sont joyeux et fructueux, et tout le monde s'est adonné à leur étude; mais ils ont été détestés en public et privé par cette hideuse, morveuse, catarrheuse, vermoulue cagotaille. (V, prol.)

Loi de Moïse. Doit être rejetée parce que nous ne sommes pas juifs. (III, 16.)

Lois. Sont tirées de philosophie morale et naturelle. (II, 10.)

— Sont comme toiles d'araignées : les simples moucherons et petits papillons y sont pris; les gros taons malfaisants les rompent et passent à travers. (V, 12.)

Louis XI. Ayant mis hors de procès Miles d'Illiers, évêque de Chartres, fut importuné de lui en laisser quelques-uns pour s'exercer. (III, 5.)

Lucifer. Se lasse de recevoir toujours des âmes de chicquanous, de notaires, d'avocats. (IV, 46.)

— Soupe habituellement d'usuriers, d'apothicaires, de falsificateurs de marchandise. (IV, 46.)

Malheur. Chose bien commune et vulgaire entre les humains est le malheur d'autrui entendre, prévoir, connaître et prédire. Mais, ô que chose rare est son malheur propre prédire, connaître, prévoir et entendre! (III, 15.)

MARIAGE. Chacun, pour y entrer, ne doit prendre conseil que de soi. (III, 30.)

MARS. Mois de rufiennerie. (V, 29.)

MÉDECIN PRUDENT. Voyant son malade entrer en décours de mort, avertit quelques jours d'avance ses femme, enfants, parents et amis du décès imminent du mari, père ou prochain, afin que, dans le peu de temps qu'il lui reste à vivre, ils l'avertissent de donner ordre à sa maison, d'exhorter et bénir ses enfants, recommander la viduité de sa femme, déclarer ce qu'il saura être nécessaire à l'entretien des mineurs, et ne soit de mort surpris sans tester et ordonner de son âme et de sa maison. (IV, 27.)

MÉDECINS. Sentent le clystère comme vieux diables. (II, 5.)

MESSER GUASTER. Premier maître ès arts du monde : il enseigne même les animaux, rend poètes les geais, les papegeais, les étourneaux, les pies; il apprivoise les aigles, gerfauts, éperviers, etc., fait danser les éléphants, lions, rhinocéros...; et tout pour la tripe. (IV, 57.)

MÉTÉOROLOGIE. Possible à l'homme d'en diriger les phénomènes. (IV, 61.)

MEUNIERS. Ordinairement larrons. (III, 2.)

MILORD ANGLAIS. Condamné à mort pour ses crimes et autorisé à choisir son supplice, demanda de mourir noyé dans un tonneau de malvoisie. (IV, 33.)

Moines. Déguisés comme masques. (I, 18.)

— Véritables ennemis de Dieu. (IV, 20.)

— Si vous comprenez pourquoi un singe dans une famille est toujours moqué et harcelé, vous comprendrez pourquoi les moines sont fuis de tout le monde, des vieux comme des jeunes. Le singe ne garde pas la maison comme le chien; il ne tire pas la charrue comme le bœuf; il ne produit ni lait ni laine comme la brebis; il ne porte pas le faix comme le cheval : son occupation est de tout gâter et souiller, et c'est pourquoi il reçoit de tous moqueries et bastonnades.

Semblablement un moine (j'entends ces paresseux moines) ne laboure comme le paysan, ne garde le pays comme l'homme de guerre, ne guérit les malades comme le médecin, ne prêche ni endoctrine le monde comme le bon docteur évangélique, ne transporte les denrées et choses nécessaires à la république comme le marchand : c'est pourquoi ils sont de tous hués et abhorrés.

— Mais, dit Grandgousier, ils prient Dieu pour nous.

— Rien moins, répondit Gargantua; il est vrai qu'ils molestent tout le voisinage à force de trinqueballer leurs cloches; ils marmottent grand renfort de légendes et psaumes, nullement par eux entendus; ils récitent force patenôtres entrelardées de longs *Ave Maria,* sans y penser ni entendre. J'appelle cela moque-Dieu et non oraison. Mais que Dieu leur vienne en aide s'ils prient pour nous, et non par peur de perdre leurs miches et bonnes soupes grasses. Tous vrais chrétiens, de tous états, en tous lieux, prient Dieu, et l'esprit prie et interpelle pour eux, et Dieu les prend en grâce. (I, 40.)

— Fiantaient au fiantoir, pissaient au pissoir, crachaient au crachoir, toussaient au toussoir (mélodieusement), rêvaient au rêvoir. (III, 15.)

— Vivent pour manger. (III, 15.)

— Excusent leur gloutonnerie en disant qu'ils n'ont que leur vie en ce monde : que diable ont de plus les rois et grands princes? (V, 28.)

Moïse. Selon les Papimanes, reçut la loi écrite des propres doigts de Dieu. (III, 49.)

Monacal (Un conte). Qu'il vous souvienne, dit Panurge, de ce qui arriva naguère à Jean Dodin, receveur du Coudray, au gué de Vède, quand les gendarmes rompirent le pont.

Le dit Dodin, rencontrant sur la rive frère Adam Couscoil, cordelier, lui promit un habit, à la condition qu'il le passât de l'autre côté de l'eau sur ses épaules, car c'était un puissant ribaud. Le pacte fut conclu. Frère Couscoil se trousse jusqu'au ventre et charge sur son dos, comme un beau petit saint Christophe, ledit suppliant Dodin. Il le portait ainsi gaiement, comme Énée porta son père Anchise, chantant une bel *Ave maris stella*. Quand ils furent au plus profond du gué, au-dessus de la roue du moulin, il lui demanda s'il n'avait point d'argent sur lui. Dodin répondit qu'il en avait pleine gibecière et qu'il ne se défiât de la promesse faite d'un habit neuf. « Comment, dit frère Couscoil, tu sais bien que par chapitre exprès de notre règle, il nous est rigoureusement défendu de porter argent sur nous, malheureux! qui me fais pécher à ce point! Pourquoi ne laissais-tu ta bourse au meunier? Tu en seras présentement puni. » Soudain

il se décharge, et vous jette Dodin en pleine eau, la tête au fond. (III, 23.)

NÉRON. Appelait les champignons viande des dieux, parce qu'il en avait empoisonné son prédécesseur Claude. (IV, 50.)

NEZ. Sont plus courts chez ceux dont les nourrices avaient les tétons durs. (I, 40.)

NOMS PROPRES. Suivant les anciens, influent sur ceux qui les portent. (IV, 37.)

OISEAUX DE L'ILE SONNANTE. Ne font rien ; toute leur occupation est de gaudir, gazouiller et chanter. (V, 6.)

— Pour eux sont réservés tous les biens de ce monde et de l'autre. (V, 6.)

« Ici, dit Panurge, en voyant ces diables d'oiseaux, ne faisons que blasphémer; mais, vidants nos bouteilles et pots, ne faisons que louer Dieu. » (V, 8.)


AIX. Les rois doivent faire tout ce qui est possible pour la conserver. (I, 28 et 32.)

PALES COULEURS. Paillardes couleurs. (V, 34.)

PANTAGRUEL. A été l'idée et exemple de toute joyeuse perfection. (III, 51.)

— Il fait à Paris la rencontre d'un Limousin écolier tout joliet, auquel il demande : « Mon ami, d'où viens-tu à cette heure? » L'écolier répond : « De l'alme, inclite et célèbre académie que l'on vocite Lutèce.

— Et à quoi passez-vous le temps, vous autres messieurs les écoliers?

— Nous transfretons la Sequane au dilicule et crépuscule, nous déambulons par les compistes et quadrivies de l'urbe, nous cauponisons ès tabernes, et si, par fortune, il y a rareté de pécune dans nos marsupies et soient exhaustées de métal ferruginé...

— Que veut dire ce fol, demanda Pantagruel, et quel diable de langage est ceci?

— Seigneur, ce galant ne fait qu'écorcher le latin et cuide ainsi pindariser; il lui semble bien qu'il est quelque grand orateur en français, parce qu'il dédaigne l'usance commune de parler. » (II, 6.)

— Rend une sentence mémorable dans le procès des seigneurs de Baisecul et de Humevesne. (II, 13.)

— Devient rêveur et mélancolique pour la première fois, à la vue d'une immense cargaison de

moines et religieux de tous ordres, jacobins, jésuites, capucins, ermites, augustins, bernardins, célestins, théatins, egnatins, amadéens, cordeliers, carmes, minimes et autres. (IV, 18.)

— Pendant la tempête encourage ses compagnons, et le premier pousse le cri : « Terre! terre! » (IV, 22.)

— Croit que l'âme des héros est immortelle. (IV, 27.)

— Verse des larmes en faisant le récit de la mort de Jésus. (IV, 28.)

— Voyant les pédagogues de Papimanie frapper les enfants, s'écrie : « Messieurs, si vous ne cessez de frapper ces enfants, je m'en retourne. » (IV, 48.)

— Donne à frère Jean une belle leçon de convenance : « Si dans votre moinerie est un tel abus de paroles en usage, laissez-le là, ne le transportez hors des cloîtres. » (IV, 50.)

— Passe, sans y débarquer, auprès d'une île de chien, peuplée d'hypocrites, hydropiques, chattemites, patenôtriers, santorons, cagots, ermites, mêlés de belles hypocritesses, chattemitesses, ermitesses, femmes de grande dévotion, avec multitude de petits hypocritillons, chattemitillons, ermitillons. (IV, 64.)

— Reconnaît en lui une voix intérieure pour le bien conseiller, et toujours l'écoute, comme faisait Socrate. (IV, 66.)

— Interrogé par ses compagnons de voyage, l'un pourquoi il bâille, l'autre pourquoi il dort d'ennui, l'autre pourquoi il a les yeux éblouis, l'autre pourquoi il a faim, l'autre pourquoi il est triste, etc., au lieu de leur répondre, les ranime, égaie, festoie, régale; ils oublient leurs questions, les voilà tous guéris! « Voyez, mes amis, leur dit-il, si j'ai bien

résolu vos problèmes ? — Je ne bâille plus, dit l'un. — Je ne dors plus, dit l'autre. — Je n'ai plus les yeux éblouis, ajoute un troisième. — Je ne suis plus à jeun, » dit enfin le dernier. (IV, 64.)

Pantagruélisme. Consiste en une certaine gaieté d'esprit confite en mépris des choses fortuites. (IV, nouv. prol.)

Pantofle de la Cassine. La peur lui valut un clystère. (IV, 67.)

Panurge. Était de stature moyenne, ni trop grand ni trop petit; il avait le nez un peu aquilin, fait en manche de rasoir, et pour lors était de l'âge de trente-cinq ans ou environ; fin à dorer comme une dague de plomb, bien galant homme de sa personne, sinon qu'il était quelque peu paillard, et sujet, par nature, à une maladie qu'on appelait en ce temps-là :

Faute d'argent, c'est douleur sans pareille.

Toutefois il avait soixante-trois manières d'en trouver toujours au besoin, dont la plus honorable et la plus commune était par façon du larcin furtivement fait; malfaisant, pipeur, buveur, batteur de pavés, coureur de nuit, s'il en était à Paris :

Au demeurant, le meilleur fils du monde,

et toujours il machinait quelque chose contre les les sergents et contre le guet...

Quant aux pauvres maîtres ès arts et théologiens, il les persécutait par-dessus tous... (II, 16.)

— Ne craint rien, dit-il, fors le danger. (IV, 55.)

— Dit qu'il est las de guerre et las des sages. (III, 7.)

— Aperçoit dans l'île Sonnante une jolie petite abbegesse à blanc plumage, qui lui paraît bien valoir un péché ou deux. (V, 7.)

Pape. Est confondu avec Dieu par les Papimanes. (IV, 48.)

— Il lui est non seulement permis, mais commandé par les décrétales, de mettre à feu et à sang les empereurs, rois, ducs, princes, républiques, dès qu'ils transgresseront un iota de ses commandements; il doit les dépouiller de leurs biens, les déposséder de leurs royaumes, les proscrire, les anathématiser, les mettre à mort, eux, leurs enfants, parents et alliés; leurs corps châtiés, il doit damner leurs âmes. (IV, 50.)

Papes. « J'en ai vu trois, dit Panurge, à la vue desquels je n'ai guère profité. » (IV, 48.)

— « J'ai vu nos derniers papes, dit encore Panurge, porter non pas l'aumusse, mais l'armet en tête, surmonté d'une tiare, et, toute la chrétienté étant en paix et silence, eux seuls faire la guerre félonne et très-cruelle. » (IV, 50.)

Papimanes. Leur première demande à tous les visiteurs : « L'avez-vous vu ? » (IV, 48.)

— Se font servir à table par pucelles mignonnes, saffrettes, blondettes, doucettes et de bonne grâce. (IV, 51.)

Paris. Ainsi nommé parce que tout s'y fait par ris. (I, 17.)

— La ville la plus séditieuse du monde. (I, 17.) — Son peuple est tant sot, tant badaud, tant inepte de nature, qu'un bateleur, un porteur de rogatons, un mulet avec ses sonnettes, un vielleux au milieu d'un carrefour, assemblera plus de gens que ne ferait un bon prêcheur évangélique. (I, 17.)

PARISIENS. Faits de toutes gens et de toutes pièces. Sont par nature bons jureurs et bons juristes, et quelque peu outrecuidés. (I, 17.)

PAROLES. Les amoureux les donnent, les avocats les vendent. (IV, 56.)

PATRIMOINE DE SAINT PIERRE. Qui l'augmente chaque jour? Saintes décrétales. (IV, 52.)

PAUVRE. N'est, si arrogant soit-il, qui se puisse passer du riche. (V, 45.)

PAYENS. Imploraient cinq dieux dans leurs mariages, c'est-à-dire un dieu en cinq bénéfices. (III, 20.)

PERFECTION. La voulez-vous trouver en toutes choses? prenez-moi un décrétaliste. (IV, 53.)

PERPLEXITÉ DU JUGEMENT HUMAIN. Une femme, en Smyrne, au temps où C. Dolabella était consul en Asie, eut de son premier mari un enfant nommé Abécé. Le mari défunt, après un certain temps elle se remaria, et de son second mari elle eut un fils nommé Effegé. Advint (comme vous savez que rare est l'affection des parâtres, vitrics, noverces et marâtres envers les privins et enfants des défunts premiers pères et mères) que ce mari et ce fils, occul-

tement, en trahison et par guet-apens, tuèrent Abécé. La femme, entendant la trahison et méchanceté, ne voulut laisser le forfait impuni, et les fit mourir tous deux, vengeant la mort de son premier fils. Elle fut par la justice appréhendée et menée devant C. Dolabella. En sa présence, elle confessa le cas, sans rien dissimuler; seulement elle alléguait que de droit et par raison elle les aveit occis. C'était l'état du procès.

Il trouva l'affaire si ambiguë qu'il ne savait de quel côté incliner. Le crime de la femme était grand, laquelle avait occis ses seconds mari et fils; mais la cause du meurtre lui semblait si naturelle, vu qu'ils avaient tué son fils premier eux ensemble, en trahison de guet-apens, sans avoir été par lui outragés ni injuriés, mais seulement par avarice et pour s'emparer du total héritage, que pour la décision il envoya consulter les Aréopagites à Athènes. Les Aréopagites firent réponse que cent ans après personnellement on leur envoyât les parties contendantes, afin de répondre à certains interrogatoires qui n'étaient contenus au procès-verbal. C'était dire que tant grande leur semblait la perplexité et obscurité de la matière qu'ils ne savaient qu'en penser ni juger. Qui eût décidé le cas au sort des dés (comme Bridoie) il n'eut erré : si contre la femme, elle méritait punition, vu qu'elle avait fait la vengeance de soi, laquelle appartenait à justice; si pour la femme, elle semblait avoir eu cause de douleur atroce... (III, 54.)

Pet. Les Sanctimoniales (religieuses) ne se servaient pas de ce mot; elles disaient un sonnet. (IV, 43.)

Peuples nouvellement conquis. Doivent être comme poupons, par le conquérant allaités, bercés; comme arbres nouvellement plantés, les faut appuyer, assurer, défendre contre tous accidents, injures et calamités; comme personne sauvée de longue et forte maladie et venant à convalescence, les faut choyer, ménager, restaurer : de sorte qu'ils conçoivent en eux cette opinion qu'il n'est personne au monde, ni roi ni prince, que moins voulussent avoir pour ennemi et que plus ils désirassent pour ami.

Peur. Il ne faut avoir en ce monde ni peur, ni doute. (I, 42.)

— Un de ses effets ordinaires est d'ouvrir le sérail où est enfermée la matière fécale. (IV, 67.)

Physis. C'est Nature, enfanta sans copulation charnelle Beauté et Harmonie. (IV, 32. Voy. *Antiphysis*.)

Plantes réfrigérantes. Nymphea hæraclia, Amérine, Saule, Chenevé, Periclyménos, Tamarix, Vitex, Mandragore, Ciguë, Orchis. (III, 31.)

Poires de bon chrétien. Excellentes et de bonne eau; cuites en casserole, coupées par quartiers avec du vin et du sucre, sont viande très salubre aussi bien aux malades qu'aux gens bien portants.

Poudre a canon. La nature s'est ébahie de cette composition horrible, et s'est déclarée vaincue par art. (IV, 61.)

Priapus. Grand tentateur des femmes. (IV, 38.)

PROVERBE MONACAL. *De missa ad mensam.* — De la messe à la table. (III, 15.)

PYTHAGORICIENS. Jugeaient de quel côté un homme était borgne, boiteux, manchot, paralysé, etc., d'après le nombre des lettres (pair ou impair) qui composaient son nom. (IV, 37.)

QUINTE ESSENCE. Qui guérit les malades par chansons. Guérit aussi de la maladie des dettes les gentils hommes qui en sont atteints; mais par procédé autre : à chacun d'eux mettant une corde au cou à laquelle pend une boîte pleine de dix mille écus au soleil. (V, 21.)

RABELAIS. Veut qu'on ne s'arrête pas, dans son livre, au sens littéral. (I, prol.)

— Employait ses heures de repas à sa composition. (I, prol.)

— Promet de révéler plusieurs hauts mystères, tant en ce qui concerne notre religion que l'état politique et vie économique. (I, prol.)

— Témoigne de l'appréhension en publiant son troisième livre. (III, prol.)

— Espère qu'on reconnaîtra *son bon, franc et loyal courage.* (III, prol.)

— Accorde à chacun la liberté de ne pas boire ou de boire, suivant sa volonté ou son goût. (III, prol.)

— Est sollicité de toutes parts pour la continuation de sa chronique. (IV, dédicace.)

— Les calomnies des Agelastes ont vaincu sa patience...; il est accusé d'hérésie. (IV, dédicace.)

— Le cardinal Odet lui rend le courage et lui fait de nouveau mettre la plume au vent. (IV, dédicace.)

— Ce que les cafards ont fait envers ses livres, ils le feront envers tous les autres, si on les laisse faire. (IV, anc. prol.)

— Ses livres sont écrits pour la consolation des malades. (IV, anc. prol.)

— A résolu d'écrire ces beaux livres de pantagruélisme, pour n'être rangé parmi ceux qui ne servent que d'ombre et de nombre. (V, prol.)

Ramus et Galland. Origine de leur différend : l'un a des écus et l'autre voudrait bien en avoir. (IV, nouv. prol.)

Raison. L'on n'en use point chez les moines. (I, 20.)

Religieux de tous ordres. — Sans les prières diurnes et nocturnes desquels le monde serait en danger évident de retomber dans l'antique chaos. — Qui les a crées, et maintient et fait vivre? Saintes décrétales. (IV, 53.)

Repas. Leurs différents noms au XVIe siècle : déjeuner, dîner, réciner ou goûter, souper, regoubillonner. (IV, 46, et V, 7.)

Retournons. C'est le cri de la peur. (V, 36.)

Rire. Est le propre de l'homme. (I, prol. et V, 25.)

Roi. N'est sous le ciel, si puissant soit-il, qui se puisse passer d'autrui. (V, 45.)

Rois. Ne savent et ne valent rien, sinon à faire des maux aux pauvres sujets et à troubler tout le monde par guerre pour leur inique et détestable plaisir. (II, 31.)

Saint-Siége. Qui l'a fait si redoutable à l'univers qu'il faut, ribon ribaine, que tous rois, empereurs, potentats et seigneurs dépendent de lui, tiennent de lui, par lui soient couronnés, confirmés, autorisés, viennent là bouquer et se prosterner devant la mirifique pantoufle? Belles décrétales de Dieu. (IV, 53.)

Sciences raillées par Rabelais. Géomancie, chiromancie, pyromancie, aéromancie, hydromancie, lécanomancie, catoptromancie, coscinomancie, alphitomancie, aleuromancie, astrogalomancie, tyromancie, gyromancie, sternomancie, libanomancie, gastromancie, cephaléonomancie, céromancie, capnomancie, aximomancie, onymancie, tephramancie, batonomancie, sycomancie, ichthyomancie, chæromancie, cléromancie, anthropomancie, stichomancie, onomatomancie, alectryomancie, nécromancie. (III, 25.)

Socrate. Alcibiade, au dialogue de Platon inti-

tulé *le Banquet*, louant son précepteur Socrate, sans contredit prince des philosophes, entre autres paroles, le dit semblable aux silènes. Silènes étaient jadis de petites boîtes, telles que présentement nous en voyons aux boutiques des apothicaires, peintes au-dessus de figures joyeuses et frivoles, comme de harpies, satyres, oisons bridés, lièvres cornus, canes bâtées, boucs volants, cerfs limonniers, et autres telles peintures contrefaites à plaisir, pour exciter le monde à rire; tel avait été Silène, maître du bon Bacchus. Mais au dedans l'on réservait les fines drogues, comme baume, ambre gris, amomon, musc, civette, pierreries et autres choses précieuses. Tel il disait être Socrate; parce que, le voyant au dehors et l'estimant aux apparences extérieures, vous n'en eussiez donné un coupeau d'oignon, tant laid il était de corps et ridicule en son maintien : le nez pointu, le regard d'un taureau, le visage d'un fol, simple de mœurs, rustique dans ses vêtements, pauvre de fortune, infortuné en femme, inhabile aux offices de la république, toujours riant, toujours buvant d'autant à un chacun, toujours plaisantant, toujours dissimulant son divin savoir. Mais, ouvrant cette boîte, vous y eussiez au dedans trouvé une céleste et inestimable drogue : entendement plus qu'humain, vertu merveilleuse, courage invincible, sobriété sans égale, contentement certain, assurance parfaite, détachement incroyable de tout ce pourquoi les humains tant veillent, courent, travaillent, naviguent et bataillent. (I, prol.)

— Le premier fit descendre la philosophie du ciel sur la terre, et, d'oisive et curieuse qu'elle était, la rendit utile et profitable aux hommes. (V, 22.)

Songes. Personnages qui n'en eurent jamais : Cléon de Daulie, Thrasymède, Villanovanus. (III, 13.)

Timon le Misanthrope. Fâché de l'ingratitude du peuple athénien à son égard, entra un jour au conseil public de la ville, demandant qu'il lui soit donné audience pour une affaire concernant le bien public. Sur sa demande, on fit silence dans l'attente de choses d'importance, en le voyant au conseil, lui qui depuis tant d'années s'était absenté de toutes les réunions et vivait retiré. Alors il leur dit : « En dehors de mon jardin, contre le mur, est un ample, beau et admirable figuier auquel vous autres, messieurs les Athéniens désespérés, hommes, femmes, jouvenceaux et pucelles, avez coutume de vous pendre et de vous étrangler à l'écart. Je vous avertis que, pour réparer ma maison, j'ai résolu d'abattre ce figuier dans huit jours. C'est pourquoi quiconque de vous autres et de toute la ville aura à se pendre doit se hâter. Ce terme expiré, ils n'auront aucun lieu si propice, ni arbre aussi commode. (IV, anc. prol.)

Touraine. C'est le jardin de la France. (II, 9.)

Turcs. Il leur est défendu, par leurs lois, de porter braguettes. (III, 7.)

— Respectent les fous. (III, 45.)

— Bien malheureux de ne pas boire du vin. (II, 14.)

VENTRE. La plus juste des horloges. (IV, 64.)

VÉROLE. Terrible à Rouen. (V, 21.)

VIEILLES FEMMES. Excellentes conseillères. (III, 16.)

VILLANDRY. Causant un jour avec le duc de Guise de quelque bataille du roi François contre Charles-Quint, en laquelle ledit Villandry était lui-même fort bravement équipé avec guêtres d'acier et monture excellente, sans que toutefois on l'eût vu au combat, disait : « J'y ai été, je le prouverai, et dans un lieu où vous n'auriez osé vous trouver. » Le duc, prenant mal cette parole, comme téméraire et outrageante, allait s'emporter, mais Villandry, en riant, l'apaisa facilement : « J'étais, dit-il, avec les bagages, lieu auquel, pour votre honneur, vous n'auriez osé vous cacher, comme je faisais. » (IV, 11.)

VILLON. Maître François Villon, sur ses vieux jours, se retira à Saint-Maxence en Poitou, sous la protection d'un homme de bien, abbé dudit lieu. Là, pour donner passe-temps au peuple, il entreprit de faire jouer la Passion en langage poitevin. Les rôles distribués, les joueurs réunis, le théâtre préparé, il dit au maire et aux échevins que le mystère pourrait être prêt pour les foires de Niort; il ne restait plus qu'à trouver les habillements propres à chaque personnage. Pour habiller un vieux paysan

qui jouait Dieu le père, il pria frère Etienne Tappecoue, sacristain des Cordeliers du lieu, de lui prêter une chape et étole. Tappecoue le refusa, alléguant que par leurs statuts provinciaux il était rigoureusement défendu de rien donner ou prêter pour ces jeux.

Villon répliquait que le statut ne concernait que les farces, momeries et jeux dissolus, et qu'il avait vu ces sortes d'emprunts en usage à Bruxelles et ailleurs. Tappecoue, ce nonobstant, lui dit péremptoirement qu'il se pourvût ailleurs, si bon lui semblait, qu'il n'obtiendrait rien de sa sacristie. Villon fit part de ce refus aux joueurs avec grande abomination, ajoutant que Dieu ferait de Tappecoue vengeance et punition exemplaire bientôt.

Au samedi suivant, Villon fut averti que Tappecoue, sur la poultre du couvent (ils nommaient ainsi une jument non encore saillie), était allé en quête à Saint-Ligaire, et qu'il serait de retour sur les deux heures après midi. Alors il fit promener et parader sa diablerie parmi la ville et le marché. Ses diables étaient tous caparaçonnés de peaux de loups, de veaux et de béliers, entremêlés de têtes de mouton, de cornes de bœufs et de grands crochets de cuisine; ils étaient ceints de grosses courroies auxquelles pendaient de grosses cymbales de vaches et des sonnettes de mulets, avec un bruit épouvantable. Ils tenaient en main de certains bâtons noirs pleins de fusées; d'autres portaient de longs tisons allumés, sur lesquels à chaque carrefour ils jetaient à pleines poignées de la poix résine en poudre, ce qui faisait un feu et une fumée terribles. Après les avoir ainsi promenés avec contentement du peuple et grande frayeur des petits enfants, il les conduisit finalement

banqueter dans une cassine hors la ville sur le chemin de Saint-Ligaire. En arrivant à la cassine il aperçut de loin Tappecoue qui revenait de quête, et leur dit en vers macaroniques :

Hic est de patria, natus de gente belistra,
Qui solet antiquo bribas portare bisacco.

« Par la mordienne ! dirent alors les diables, il n'a voulu prêter une pauvre chape à Dieu le père ; faisons-lui peur.

— C'est bien dit, répond Villon ; mais cachons-nous jusqu'à ce qu'il passe, et préparez vos fusées et tisons. »

Tappecoue arrivé au lieu, tous sortirent et coururent au-devant de lui effroyablement, jetant feu de tous côtés sur lui et sa poultre, sonnant de leurs cymbales et hurlant en diables : « Hho, hho, hho, hho, brrrourrs, rrrourrrs, rrrourrrs! Hou, hou! Hho, hho, hho! Frère Étienne, faisons-nous pas bien les diables? »

La poultre, tout effrayée, se mit au trot, à pets, à bonds, et au galop, à ruades, fressurades, doubles pétades, et pétarades, et jeta bas Tappecoue, quoiqu'il se tînt au bât de toutes ses forces. Ses étriers étaient de cordes ; du côté hors montoir, son soulier lacé était si fort entortillé qu'il ne le put jamais tirer. Il était ainsi traîné à écorchecul par la poultre, toujours multipliante en ruades contre lui, et se fourvoyant de peur à travers les haies, buissons et fossés. De sorte qu'elle lui fendit la tête et que sa cervelle tomba près la croix Osannière ; puis ses bras furent mis en pièces, l'un ici, l'autre là ; les jambes de même. Elle fit des boyaux un long car-

nage, si bien que la poultre, arrivant au couvent, ne portait plus de lui que le pied droit et le soulier entortillé.

Villon, ayant obtenu ce qu'il avait prémédité, dit à ses diables : « Vous jouerez bien, messieurs les diables; vous jouerez bien, je vous l'assure. Oh! que vous jouerez bien! Je dépite les diableries de Saumur, de Douai, de Montmorillon, de Langes, de Saint-Espain, d'Angers, voire, par Dieu! de Poitiers, avec leur parloir, de pouvoir être comparées à vous. Oh! que vous jouerez bien! » (IV, 13.)

— Ledit Villon, banni de France, s'était retiré en Angleterre, auprès d'Édouard IV, qui l'avait reçu en si grande privauté qu'il ne lui célait rien des menues affaires de sa maison. Un jour, le roi susdit, étant à ses affaires, montra à Villon les armes de France et lui dit : « Vois-tu quelle révérence je porte à tes rois français? Je n'ai leurs armoiries ailleurs que dans ce retrait, près ma chaise percée.

— Sacredieu! répondit Villon, que vous êtes sage, prudent, entendu et soigneux de votre santé! et que vous êtes bien servi de votre médecin Thomas Linacer! Celui-ci, voyant que naturellement sur vos vieux jours vous étiez constipé du ventre, et qu'il vous fallait journellement fourrer au cul un apothicaire, je veux dire un clystère, sans quoi ne pourriez fianter, vous a fait ici, non ailleurs, peindre les armes de France par louable et judicieuse prévoyance : car, les apercevant seulement, vous avec telle vezarde et peur si terrible que soudain vous fiantez comme dix-huit bonases de Peonie. Si elles étaient peintes en autre lieu de votre maison, dans votre chambre, dans votre salle, dans

votre chapelle, dans vos galeries ou ailleurs, sacredieu ! vous chieriez partout. » (IV, 67.)

VIN. Vraie source de poésie. (III, prol.)

« Notez, amis, que par vin divin l'on devient. Le vin se dit en grec *oinos,* comme *vis,* force, puissance, car il a le pouvoir d'emplir l'âme de toute vérité, tout savoir et philosophie. Trinq ! Trinquons. » (V, 45.)

FIN DU DICTIONNAIRE PANTAGRUÉLIQUE





TABLE

Pages

PRÉFACE. I

ABRÉGÉ DES ŒUVRES DE FRANÇOIS RABELAIS.

LIVRE PREMIER (1532). — *La vie très-horrifique du grand Gargantua, père de Pantagruel, jadis composée par M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence.* 55

LIVRE DEUXIÈME (1533). — *Pantagruel, roi des Dipsodes, restitué en son naturel, avec ses faits et prouesses épouvantables, composés par feu M. Alcofribas, abstracteur de quinte essence.* 73

LIVRE TROISIÈME (1546) 87

LIVRE QUATRIÈME (1547 *et* 1550). 112

LIVRE CINQUIÈME (1553) 132

DICTIONNAIRE PANTAGRUÉLIQUE, tiré des œuvres de François Rabelais 147



A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

RUE SAINT-HONORÉ, 338